Ivan TOURGUENEFF
RÉCITS D'UN CHASSEUR
PARIS
E. FLAMMARION
ÉDITEUR

RÉCITS
D'UN CHASSEUR

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LR
T9365za
F

IVAN TOURGUENEFF

[Ivan Sergyeevich Turgenev]

RÉCITS

D'UN CHASSEUR

[translation of: Zapiski okhotnika]

46822
30/10/99

PARIS
LIBRAIRIE MARPON ET FLAMMARION
E. FLAMMARION, SUCCR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.

RÉCITS D'UN CHASSEUR

I

JERMOLAÏ ET LA MEUNIÈRE.

Un soir, Jermolaï et moi, nous allâmes nous poster en tiaga, c'est-à-dire chasser à l'affût. Mais il est très possible que le lecteur ignore le sens de ce terme ; je vais le lui expliquer en peu de mots.

Un quart d'heure avant le coucher du soleil, au printemps, vous entrez dans un bois sans votre chien, le fusil sur l'épaule. Après quelques temps de marche, vous vous arrêtez sur le bord d'une clairière, pour observer ce qui se passe autour de vous et charger votre arme. Le soleil décline

rapidement, mais dans sa retraite triomphale, il laisse au bois sa clarté, les oiseaux gazouillent à l'envi, l'atmosphère lucide et transparente fait briller d'un nouvel éclat les jeunes herbes aux reflets d'émeraude.

Vous attendez... le jour baisse rapidement, de grandes lueurs rougeâtres, qui tout à l'heure illuminaient l'horizon, viennent mollement effleurer les racines et les troncs d'arbres, elles enveloppent de leurs feux les premières branches et les bourgeons à peine éclos, lentement elles atteignent les hautes cimes et entourent d'un voile de pourpre les dernières feuilles.

Mais tout bientôt change, le ciel bleuit de plus en plus, et les couleurs vermeilles du couchant sont remplacées par des teintes d'azur. L'air suave et frais s'imprègne des parfums des bois, une senteur tiède et caressante s'élève dans les branches et vient expirer près de vous.

Les oiseaux s'endorment après un dernier

chant, non tous à la fois, mais par espèces ; d'abord les pinsons, puis les fauvettes, puis les épeiches. Dans le bois l'obscurité augmente, la forme des arbres vous apparaît indistincte et confuse.

Et sur la voûte azurée, on voit poindre de subtiles étincelles ; ce sont les étoiles qui font timidement leur apparition.

Les oiseaux sont presque tous endormis.

Les rouges-queues et les jeunes pies sifflent encore, mais bientôt ils restent muets.

Le chant du pouillet vient de retentir une dernière fois, près de lui le loriot a exhalé son cri mélancolique. A une certaine distance, le rossignol a lancé sa première note, l'impatience vous dévore ; tout à coup, mais il ne peut être donné qu'à un chasseur de me comprendre, le silence est interrompu par un bruit particulier : c'est celui de deux ailes qui s'agitent régulièrement et le valdchnep (grosse bécasse), inclinant gracieuse-

ment son long cou, sort, se détache sur le feuillage sombre d'un bouleau, et vient droit au devant de votre plomb.

Voilà ce qu'on appelle se poster en tiaga. Je m'étais donc mis en route avec Jermolaï; mais il faut aussi que je vous fasse faire connaissance avec ce personnage.

Jermolaï est grand et maigre, il est très vigoureux et n'a que quarante-cinq ans, son front bas et étroit s'accorde bien avec son nez mince, ses yeux d'une couleur grisâtre et ses lèvres ricaneuses n'annoncent pas la bonté.

En toute saison, il porte un kaftan de nankin jaunâtre, taillé à l'allemande, serré à la taille par une espèce de ceinture nommée kouchak. Il est presque toujours coiffé d'une casquette de velours dont un propriétaire lui a fait cadeau dans un accès de belle humeur.

A sa ceinture, sont suspendus deux sacs : l'un celui de devant, est divisé en deux parties pour

le plomb et la poudre ; l'autre, suspendu derrière, est destiné à porter le gibier. Quant à ses bourres, Jermolaï les prend dans l'inépuisable doublure de sa casquette.

Avec l'argent que lui rapporte la vente du gibier, il aurait pu se procurer une boîte à poudre et une gibecière, mais ces idées de luxe ne lui sont jamais venues à l'esprit, et il excite toujours l'admiration des spectateurs par l'adresse avec laquelle il charge son arme.

Son fusil est à un coup et à pierre ; il repousse tellement que la joue droite du pauvre homme en est tout enflée.

Avec une telle arme, tout autre chasseur n'aurait pas abattu une seule pièce. Eh bien ! Jermolaï manque rarement son coup.

Il possédait, en outre, un chien d'arrêt qui répondait au nom de Valetka ; c'était une merveilleuse créature, à laquelle son maître ne donnait jamais à manger.

— J'irais nourrir un chien, disait-il ! Quelle idée ! ce sont des bêtes intelligentes, elles savent bien trouver ce qui leur faut.

Ainsi raisonnait le chasseur.

En effet, Valetka était bien un peu maigre, mais il chassa et vécut fort longtemps. Il ne lui arriva jamais de chercher à se perdre ou de vouloir quitter son maître.

Une seule fois, il était jeune alors et dans l'effervescence des passions, il disparut pendant deux jours ; mais je le répète, cela ne lui arriva qu'une fois.

Ce qui caractérisait Valetka, c'était une complète indifférence pour les choses de ce monde ; s'il ne s'agissait d'un animal, je dirais qu'il était blasé.

Ce pauvre chien était abominablement laid.

Habituellement assis sur les deux pattes de derrière, la queue reployée sous lui, il gardait une mine renfrognée et maussade ; jamais un

sourire ne venait dérider sa face amaigrie.

Il était le grand sujet de distraction des domestiques, mais leurs remarques désobligeantes, leurs coups ne triomphaient pas de sa philosophie et de son sang-froid.

C'était surtout avec les marmitons qu'il avait maille à partir ; il lui arrivait quelquefois de passer son museau à la porte d'une cuisine, pour en aspirer l'atmosphère douce et parfumée : c'était alors une guerre à mort contre ce pauvre chien, qui s'enfuyait à toutes jambes.

A la chasse, il était infatigable et avait le flair assez bon. Mais, s'il lui arrivait d'attraper à la course un lièvre blessé, il le dévorait jusqu'au dernier petit os, sans en laisser rien.

Malheur à lui, si Jermolaï l'apercevait : c'était alors une pluie de coups de bâton et une avalanche d'injures dans tous les dialectes connus et inconnus.

Jermolaï appartenait à un gentilhomme de l'ancienne noblesse.

Généralement, dans ces maisons, le gibier n'est pas très prisé et on consomme plutôt des volailles domestiques. Ce n'est que dans les grandes occasions, anniversaires, mariages, élections des magistrats, que l'on voit les cuisiniers apprêter des bécasses et d'autres oiseaux à long bec.

Obéissant à l'agitation qui s'empare du Russe, lorsqu'il est dans l'embarras, les cuisiniers inventent des sauces et des assaisonnements si extraordinaires, que le convive qui se trouve à un dîner d'apparat hésite longtemps avant de savoir s'il doit porter à sa bouche les mets qu'on lui présente.

Notre chasseur devait fournir à la table seigneuriale deux coqs de bruyère et deux perdrix par mois; ce tribut acquitté, il allait où il voulait et vivait à sa guise.

Quant à lui procurer de la poudre, son maître ne s'en souciait pas, et c'était sans doute d'après

le même principe que Jermolaï ne donnait aucune nourriture à son chien.

Jermolaï était un véritable original, ne se préoccupant de rien, et vivant dans une complète indifférence.

Distrait, assez expansif, il n'aimait pas rester longtemps en place ; mais, malgré sa démarche lourde et lente, il faisait de cinquante à soixante verstes par jour.

Sa vie était un tissu d'aventures et de péripéties de toutes sortes. Il lui arrivait de passer la nuit dans un marais, sous un pont, d'être enfermé par de mauvais plaisants dans une cave, ou une remise, de voir son chien et ses habits les plus indispensables gardés en otage.

Mais rien n'avait le don de l'émouvoir, et le le lendemain, on le voyait apparaître bien vêtu et suivi de Valetka.

D'une humeur maussade, il ne laissait cours à sa gaieté que lorsqu'au cabaret il se trouvait

avec quelque bon luron de sa connaissance.

Encore fallait-il pas que l'entretien durât longtemps, car Jermolaï avait coutume de se lever et de quitter son compagnon sans plus de cérémonie.

— Où diable vas-tu donc ? Il fait nuit close?

— A Tchaplino.

— Quel besoin as-tu d'aller te traîner jusqu'à Tchaplino, qui est à dix bonnes verstes d'ici ?

— Je vais coucher chez le paysan Safrone.

— Passe la nuit ici.

— Non, je dormirai à Tchaplino.

Et le voilà cheminant dans l'obscurité à travers les taillis et les marécages. Il arrive, trouve le paysan Safrone peu disposé à le recevoir, et même prompt à lui administrer des coups de bâton.

— Ah ! je t'apprendrai, dit le fermier, à troubler le sommeil des honnêtes gens.

Avec tous ses défauts Jermolaï a de rares

avantages : il est impossible d'être plus adroit que lui pour prendre le poisson.

Nul ne sait pêcher avec autant d'adresse le poisson dans les eaux courantes, il a un talent spécial pour prendre les écrevisses à la main, les cailles à l'appeau ; il attrape aussi les rossignols en imitant leurs chansons et leurs gazouillements ; il n'y a qu'une chose qu'il ne puisse faire, c'est de dresser un chien, car pour cela il faut de la patience et Jermolaï n'en aura jamais.

Ce singulier personnage était marié. Chaque semaine, il allait passer un jour dans la vieille hutte où vivait sa femme. La pauvre créature végétait là depuis des années ; jamais son mari ne lui apportait la moindre petite monnaie, aussi était-ce avec bonheur qu'elle acceptait le travail qu'on voulait bien lui confier.

Jermolaï, paresseux, insouciant, était à l'égard de sa femme d'une rudesse et d'une grossièreté inimaginables ; la malheureuse tremblait comme

une feuille sous son regard ; pour lui complaire, elle courait échanger son dernier kopeck contre du brandevin et lorsque, paresseusement allongé près du poèle, il s'endormait, elle le recouvrait de sa touloupe.

Plusieurs fois, j'ai remarqué chez lui les signes d'une grande cruauté, je n'aimais pas du tout l'expression de son visage lorsqu'il achevait d'un coup de dent un oiseau blessé. Le dernier des valets se croyait très supérieur à ce vagabond, aussi le traitait-il avec sans gêne, pour faire ressortir sa prétendue supériorité. Les paysans qui autrefois le poursuivaient, le traquaient comme un lièvre, avaient fini par s'accoutumer aux allures de ce Nemrod sauvage et partageaient quelquefois avec lui leur frugal déjeuner.

Tel était le compagnon que j'avais choisi pour aller à l'affût dans le bois de bouleaux qui s'étend sur les bords de l'Ista.

En Russie, un grand nombre de fleuves ont,

comme le Volga, une rive escarpée et l'autre à fleur d'eau. Telle est la petite rivière de l'Ista, qui serpente avec beaucoup de grâce au milieu de la plaine ; dans toute son étendue, on trouve à peine 500 mètres en ligne droite ; il y a tel point de son cours, d'où, étant placé sur un tertre, on distingue les étangs qu'elle alimente, les digues de ses bords, les vergers près desquels s'ébattent de nombreux troupeaux d'oies.

L'Ista est très poissonneuse, elle abonde surtout en mulets, que les paysans, pendant les chaleurs, prennent à la main sous les buissons de la rive. Le long de ces berges pierreuses qui laissent échapper des sources d'eau froide et limpide, voltigent et sifflent des grives et des courlis ; des compagnies de canards apparaissent à mi-corps à la surface des eaux et regardent d'un œil scrutateur les divers points de la rive ; des grues et des hérons sont perchés au fond des anses...

Au bout d'une heure nous avions tué deux bé-

casses ; nous résolûmes de terminer notre tiaga le lendemain matin, et auparavant d'aller coucher au moulin.

Les eaux de l'Ista étaient maintenant d'un bleu sombre, l'air semblait alourdi et appesanti par les vapeurs qui planaient au dessus du fleuve.

Au bout de quelques minutes, nous frappions à la porte du moulin.

— Qui est là ? cria une voix rauque et mal éveillée.

— Des chasseurs qui veulent passer la nuit ; ouvrez, nous paierons...

— Je vais le dire au maître, répondit le garçon, et il s'éloigna en marmottant quelques paroles peu aimables.

— Le maître ne veut pas, nous répondit-il.

— Mais pourquoi ?

— Il se méfie, vous êtes des chasseurs, vous pourriez mettre le feu au moulin. Dame, des fusils, de la poudre !

— Quelles sottes idées!

— L'année dernière, des marchands de poisson qui avaient passé la nuit ici ont mis le feu on ne sait comment, et tout a brûlé.

— Mais nous ne pouvons coucher à la belle étoile.

— Faites comme il vous plaira.

Et il s'éloigna d'un pas bruyant, probablement pour ne pas entendre les aimables souhaits que lui faisait Jermolaï. « Allons au village, dit mon compagnon, mais d'ici il y a encore deux kilomètres. »

— Non, répondis-je, restons là, et en échange d'un peu d'argent, le meunier nous donnera bien quelques bottes de paille.

Jermolaï m'approuva et nous recommençâmes à frapper.

— Que voulez-vous donc? cria le garçon d'une voix irritée, on vous a déjà dit non.

Nous lui expliquâmes ce que nous voulions; il alla consulter son maître et bientôt la kabitka

s'ouvrit, le meunier en franchit le seuil et s'arrêta.

C'était un homme de haute stature, au visage gras et épais, au ventre large et rebondi. Il accéda à ma demande.

Près du moulin, se trouvait un hangar ouvert aux quatre vents. On nous y apporta de la paille et du foin, le garçon meunier installa le samovar sur l'herbe de la rive, et s'étant accroupi, il souffla avec force sur le foyer; bientôt les charbons prirent feu et les flammes éclairèrent ses traits et sa figure juvénile.

Le meunier me proposa enfin de dormir sous son toit; je refusai, aimant mieux rester au grand air. Il alla réveiller sa femme et au bout de quelques minutes, elle revint avec du lait, des œufs et du pain, et avec du thé.

D'épaisses vapeurs s'élevaient au-dessus de la rivière; au loin, on entendait le petit cri du râle, et près des roues du moulin un bruit alternatif

produit par les gouttelettes qui tombaient des auges et par les minces filets d'eau qui passaient à travers l'écluse. Nous fîmes un feu de bivouac, et pendant que Jermolaï faisait cuire quelques pommes de terre, je m'endormis. Je ne tardai pas à être réveillé par le bruit d'une conversation à voix basse que l'on tenait près de moi ; je relevai la tête : près du feu, la meunière se tenait assise et causait avec mon chasseur.

A sa tournure et à sa prononciation, je m'étais aperçu qu'elle n'appartenait ni à la classe des paysans ni à celle des bourgeois ; c'était sûrement une *dvorovi* (fille de chambre). Je l'examinai avec attention, elle paraissait avoir 30 ans ; sa figure pâle et amaigrie conservait encore les traces d'une grande beauté ; j'aimais surtout ses yeux au regard triste et plein de mélancolie. Jermolaï était assis auprès d'elle et occupé à jeter des copeaux dans le brasier.

— La peste règne encore à Jelsoukhino, dit

la meunière. Les deux vaches du père Ivan en sont mortes, que Dieu ait pitié de nous!

— A propos, comment vont vos pourceaux? demanda Jermolaï.

— Ils vont bien.

— Tu devrais bien me donner au moins un cochon de lait?

La meunière ne répondit pas.

Une minute après, elle demanda:

— Avec qui es-tu là?

— Avec le seigneur de Kostamarova.

Jermolaï jeta au feu quelques branches mortes, la broutille pétilla aussitôt et une épaisse fumée lui monta au visage.

— Pourquoi ton mari ne voulait-il pas nous laisser entrer chez lui?

— Il a peur.

— Voyez-vous cela, le maudit ventru... il a peur..... Ma chère Arina, va me chercher une goutte d'eau de vie.

La meunière se leva, et disparut dans l'ombre.

Jermolaï chantonna :

« En allant à la chasse
« J'usai botte et semelle.

Arina Tirmofeïovna revint avec un carafon et un verre.

Le chasseur se signa et but d'un trait.

— J'aime cela, dit-il avec complaisance.

La meunière reprit la même place.

— Qu'as-tu donc? demanda Jermolaï, tu as l'air de dépérir.

— La toux me brise, dit-elle, depuis plusieurs nuits, je n'ai pas fermé l'œil.

— Surtout, ne va pas consulter les médecins, tu t'en trouverais plus mal, viens plutôt me voir.

— Faites donc attention, Jermolaï, fit la meunière; réveillez votre maître, les pommes de terre sont cuites.

— Qu'il dorme en paix, dit-il d'un ton mo-

queur, il est éreinté et fait bien de se reposer.

Je me retournai sur le foin avec le plus grand sang-froid; Jermolaï s'approcha de moi et me dit doucement :

— Maître, les pommes de terre sont cuites, veuillez vous lever pour en manger.

Je sortis du hangar.

Arina voulait s'éloigner, mais je l'interpellai vivement :

— Y a-t-il longtemps que vous avez loué ce moulin?

— Il y aura deux ans à la Trinité.

— D'où est ton mari?

Point de réponse.

— De quel pays est ton mari? dit Jermolaï en haussant la voix.

— De Bèlèva ; c'est un bourgeois de la ville.

— Et toi?

— J'appartenais à un seigneur.

— A qui?

— A M. Zverkoff. Maintenant je suis libre.

— Quel Zverkoff, serait-ce Alexandre Silitche?

— Justement, j'étais *dvorovi* de sa femme.

Je regardais Arina avec curiosité.

— Je connais ton ancien maître, lui dis-je.

— Ah! répondit-elle à mi-voix et en baissant la tête.

Cette femme m'inspirait beaucoup de compassion, voici pourquoi : étant à Pétersbourg, je fis la connaissance de M. Zverkoff. Il occupait un poste assez élevé et passait généralement pour un homme instruit et judicieux.

Il était marié ; sa femme, bouffie et épaisse, était d'une humeur maussade et pleurnicheuse, elle ne s'adoucissait que pour parler à son fils, enfant gâté et insupportable.

Le physique de M. Zverkoff ne prévenait point en sa faveur ; une figure large et presque carrée, un long nez terminé par de grosses narines, une chevelure grise faisant brosse sur un front cou-

vert de rides. Un mouvement convulsif agitait sans cesse ses lèvres minces ; sa petite taille et sa vilaine démarche achevaient cet extérieur désagréable. Je ne sais à quelle occasion je me trouvai, un jour, en voiture avec lui ; en sa qualité d'homme sérieux, il me donna toutes sortes de bons conseils.

— Permettez-moi, monsieur, de vous présenter une observation, dit-il. La jeune génération parle de tout sans rien savoir, vous ne connaissez pas votre pays, car vous passez votre temps à lire des livres étrangers.

« Ainsi vous faites une foule de raisonnements à propos de ceci et de cela, je veux dire au sujet des domestiques serfs, vous en parlez et vous ne les connaissez pas.

Ici M. Zverkoff se moucha fortement et aspira une forte prise.

« Je vais à ce sujet, dit-il, vous raconter une anecdote qui peut-être vous intéressera.

Ma femme, comme vous ne l'ignorez pas, est d'une bonté sans égale pour ses femmes de chambre ; seulement elle n'en accepte aucune qui soit mariée ; ceci est dans ses principes, et elle a raison, car vous conviendrez qu'une femme de chambre ne peut bien servir sa maîtresse, s'il faut qu'elle s'occupe de ses enfants et de ceci et de cela. Voici ce qui arriva. Un jour, en traversant un de nos villages, il y a bien quinze ans, ma femme et moi, nous remarquâmes la fille du starosta. Elle était belle et avait même une physionomie prévevenante. — Coco, me dit ma femme, je voudrais emmener cette fille à Saint-Pétersbourg pour en faire ma dvorovi. — Je ne demande pas mieux, ma chère. Tout s'arrange à souhait, le starosta se confond en remerciements, la jeune fille pleure un peu ; vous savez, on est si bête au village ; nous l'emmenons.

A une grande prévenance, elle joignait une extrême vivacité ; mise au courant du service,

elle devint la préférée des dvorovi de ma femme.

On l'en récompensa en lui donnant garde-robe, dentelles, bijoux, enfin mille faveurs extraordinaires.

Voilà, monsieur, dans quelles conditions Arina a servi madame Zverkoff pendant dix ans.

Mais figurez-vous qu'un beau jour, je vois entrer la fille du starosta dans mon cabinet sans en avoir demandé la permission.

Arrivée devant moi, elle se jette à mes pieds, c'est, je l'avoue, une habitude que je ne puis souffrir, je n'admets pas qu'un être humain manque à sa dignité. — Que veux-tu? dis-je à Arina. — Mon père Alexandre Silitche, je viens vous supplier de m'accorder une grâce. — Laquelle? — Permettez-moi de me marier. — J'avoue que je fus très étonné. — Mais tu sais bien, petite sotte, que ta maîtresse n'a pas d'autre femme de chambre que toi. — Je continuerai à la servir comme d'ordinaire. — Tu sais bien que

nous n'acceptons pas de femmes de chambre mariées. — Malania peut me remplacer. — Pas de raisonnements. — Que voulez-vous? Je suis fait de telle façon que l'ingratitude me met hors de moi, surtout vis à vis de ma femme : un véritable ange de bonté! Le plus grand des scélérats aurait des égards pour elle. Je chassai Arina, croyant bien qu'au bout de quelque temps elle aurait laissé ces sots projets de mariage. Six mois se passèrent au bout desquels la jeune fille revint me faire la même demande. Je la réprimandai vertement; quelque temps après, je fus bien étonné quand l'on m'apprit qu'elle était toujours dans les mêmes dispositions; c'en était trop, nous la chassâmes.

Ici M. Iverkoff détourna un peu la tête, s'enveloppa dans son manteau et fit tous ses efforts pour cacher son émotion.

Voilà pourquoi la meunière, autrement dit Arina, m'intéressait tant.

— Y a-t-il longtemps que tu as épousé le meunier? demandai-je.

— Deux ans.

— Ton maître t'en a donc donné la permission?

— J'ai été rachetée.

— Par qui donc?

— Par Savéli Alexewitch.

— Qui est-ce?

— Mon mari.

— Mon maître vous aurait-il parlé de moi, me dit Arina.

Je ne savais que lui répondre, lorsque la forte voix du meunier cria : Arina, Arina! Et elle partit et nous laissa seuls.

— Son mari est-il bon pour elle? demandai-je à Jermolaï.

— Assez bon.

— Ont-ils des enfants?

— Ils en ont eu un qui est mort.

— Elle a donc beaucoup plu au meunier pour qu'il l'ait rachetée?

— Je ne sais, mais elle sait lire et écrire, et cela est fort utile dans leur métier.

— Tu la connais depuis longtemps?

— Oui, je vendais du gibier chez ses maîtres, au temps du laquais Pétroucka... Le plus triste, c'est que cette pauvre femme n'a pas de santé.

Après un silence, Jermolaï reprit :

— Quelle bonne tiaga l'on pourra faire dans cinq ou six heures ; nous ferions bien de dormir un peu.

Une compagnie de canards sauvages passa près de nous et nous les entendîmes s'abattre dans la rivière à trente pas du moulin.

La nuit était sombre et froide.

Dans le bois, le rossignol déployait le trésor merveilleux de ses mélodies

Nous nous enfonçâmes dans le foin, et bientôt après, nous dormions d'un profond sommeil.

II

BIROUK

Je revenais de la chasse, seul, en drochki. J'avais encore huit verstes à faire pour arriver chez moi.

Ma bonne jument arpentait d'un pas égal et rapide la route poudreuse, elle dressait les oreilles et jetait de temps à autre un hennissement étouffé.

Mon chien suivait de près, à un demi pas des roues de derrière.

Un orage s'amassait dans l'air.

Devant moi un nuage violacé s'élevait lentement au-dessus du bois ; des nuées grisâtres couraient à ma rencontre, les feuilles des saules s'agitaient en murmurant.

La chaleur, jusqu'alors suffocante, se changea tout à coup en une fraîcheur humide et pénétrante.

Je stimulai mon cheval, je descendis dans le ravin, j'en traversai le lit desséché tout tapissé de broussailles, et au bout de quelques minutes j'entrai dans le bois.

Le chemin que j'avais suivi serpentait entre d'épais massifs de noisetiers et de coudriers, l'obscurité y était profonde, j'avançais au hasard.

Mon mince équipage heurtait à chaque instant contre les racines noueuses des tilleuls et des chênes centenaires, ou bien il s'enfonçait dans les ornières creusées par les roues des télégas.

Mon cheval commençait à avoir peur.

Un vent violent s'éleva et vint bruyamment s'engouffrer dans le bois, de grosses gouttes d'eau tombèrent sur le feuillage, un éclair sillonna le ciel et fut suivi d'un coup de tonnerre.

La pluie tomba par torrents, je fus obligé de ralentir ma course ; mon cheval s'était embourbé et je ne voyais plus à deux pas.

Je gagnai un abri de feuillage.

Tout courbé et le visage enveloppé, je m'armai de patience pour attendre la fin de l'ouragan.

A la lueur d'un éclair, j'entrevis sur le chemin un homme qui venait de mon côté, près du drochki.

— Qui es-tu ? me demanda une voix retentissante.

— Et toi-même ?

— Je suis le forestier.

Lorsque je lui eus dit mon nom :

— Ah ! je sais, dit-il, vous allez à la maison.

— Mais entends-tu l'orage ?

— Il est très violent, me répondit la voix.

Au même instant un éclair blafard illumina

mon interlocuteur et je pus distinctement le voir; la lueur soudaine fut suivie d'un fort coup de tonnerre et la pluie redoubla.

— Il y en a pour un certain temps, dit le garde-forêt.

— Que faire ?

— Voulez-vous que je vous conduise dans mon isba ? dit-il brusquement.

— J'accepte bien volontiers.

— Remontez dans votre voiture.

Le forestier s'approcha de ma jument, la prit par la bride et nous tira de l'ornière où nous étions arrêtés.

Je me tenais accroché au coussin de la voiture qui se balançait, comme le fait une barque sur la mer orageuse.

Le cheval glissait et manquait de tomber à chaque instant. Birouk le stimulait, le fouettant tantôt à droite, tantôt à gauche.

Il marchait dans l'ombre, comme un spectre,

et après nous avoir fait traverser un bois, il nous arrêta devant sa hutte.

— C'est ici, maître, dit-il.

La porte de la kalitka cria sur ses gonds et aussitôt des chiens aboyèrent dans la cour.

Je levai les yeux ; à la lueur des éclairs, je distinguai une petite isba au milieu d'une enceinte de gazon.

Le forestier attacha mon cheval à la clôture et vint frapper à la porte. A travers une des étroites fenêtres perçait une faible lumière.

— On y va ! on y va ! cria une voix enfantine, lorsque le forestier eut frappé.

Puis, j'entendis un piétinement de pieds nus, on tira le loquet et une petite fille de douze ans vint nous ouvrir.

— Éclaire le maître, dit Birouk, et pendant ce temps, je vais mettre la voiture à couvert sous le hangar.

La jeune fille jeta les yeux sur moi, et me fit signe de la suivre.

La cabane du garde consistait en une seule chambre basse, enfumée et sans cloison. Une vieille touloupe déchirée pendait au mur ; sur un tabouret, était un fusil et deux sacs de vieux chiffons. La lueur vacillante d'une loutchina jetait dans cet intérieur sa lueur morne et misérable.

Au milieu de la chambre, un berceau était assujetti au bout d'une longue perche. La fillette éteignit la lanterne, s'assit sur un escabeau, et, ayant ravivé la flamme de la loutchina, elle balança doucement la bercelonnette.

Je regardai cet ensemble d'un cœur attristé. Le silence sépulcral n'était troublé que par la respiration haletante et fiévreuse de l'enfant qui sommeillait.

— Es-tu seule ici? demandai-je à la jeune fille.

— Seule, répondit-elle craintivement.

— Tu es la fille du garde-forêt?

— Oui, balbutia-t-elle.

La porte s'ouvrit, et Birouk entra.

Voyant la lanterne posée à terre, il frotta une allumette et mit le feu à une chandelle placée sur la table.

— Vous n'aimez probablement pas la lumière de nos loutchina, dit-il en rejetant vivement ses cheveux en arrière.

J'examinai mon hôte, il m'était rarement arrivé de voir un aussi fort gaillard ; grand, riche d'épaules et de poitrine, il avait la taille bien cambrée. Ses muscles forts et puissants ressortaient sous sa chemise rapiécée ; sa barbe noire couvrait le bas de son visage mâle et dur, d'épais sourcils ombragaient ses yeux noirs au regard vif. Posant les mains sur ses hanches, il s'arrêta devant moi.

Je lui exprimai ma gratitude et lui demandai son nom.

— Foma, dit-il, et on me surnomme Birouk.

Je le regardai avec plus d'attention ; bien des

fois, Jermolaï et les paysans m'avaient parlé de ce garde-forêt, ils le craignaient comme la foudre à cause de la vigilance qu'il apportait dans ses fonctions. Avec lui, il était impossible de dérober le moindre fagot. Par n'importe quel temps, il était toujours au guet, prêt à saisir le braconnier. Souvent on lui avait tendu des pièges. Mais il était sorti vainqueur de toutes les embûches.

— Ah! dis-je après réflexion, c'est toi, Birouk! J'ai entendu dire que tu étais inexorable.

— Je ne fais que mon devoir, dit-il brusquement; je dois gagner en conscience le pain que me donne mon maître.

Il prit la hache qui était à sa ceinture et se mit à façonner une loutchine.

— Tu n'as donc pas de femme? demandai-je.

— Non, dit-il tristement, la pauvre amie est morte; elle nous a quittés depuis bientôt trois mois.

— Pauvres enfants! murmurai-je.

Mais déjà mon homme avait oublié ses douloureuses pensées, il sortit en tirant violemment la porte.

Resté seul, j'examinai l'isba qui me parut plus triste encore. Une âcre odeur de fumée me saisissait à la gorge. La jeune fille était toujours assise sur l'escabeau, les jambes pendantes ; de temps à autre, elle ramenait sa chemise sur son épaule et balançait le pauvre berceau.

— Quel est ton nom? demandai-je.

— Oulita, répondit-elle faiblement.

— La tempête s'éloigne, dit le forestier en rentrant ; si le maître l'ordonne, je le reconduirai à la lisière du bois.

Je me disposai à partir.

Birouk prit son fusil et en examina la batterie.

— Pourquoi cette arme, lui dis-je?

— Là bas, dans le ravin de Kobouyl, je gagerais que l'on coupe du bois.

— Tu ne peux entendre de cet endroit.

— D'ici, non, mais de la cour.

Nous partîmes ensemble. La pluie avait cessé ; un épais rideau de nuages traversés par les éclairs s'étendait à l'horizon; au-dessus de nous, le ciel était d'un bleu sombre, et les coquettes étoiles cherchaient à briller au travers des nuages pluvieux.

Je prenais plaisir à respirer l'odeur pénétrante du bois humide, à écouter le murmure des gouttes d'eau qui chuchotent en tombant des feuilles.

Birouk me tira de ma rêverie.

— C'est là, dit-il, en étendant le bras vers l'Ouest ; voyez, je vous prie, quel temps ils ont choisi.

Je n'entendais rien, si ce n'est le doux soupir de la brise qui passe, de la feuille qui tombe.

— Je vais leur en faire voir de belles, dit-il en m'amenant ma voiture.

— Laissons là mon drochki et permets-moi de t'accompagner au ravin ?

— C'est bien, maître, au retour je vous reconduirai.

Nous partîmes.

Le forestier marchait en avant ; je le suivais avec peine au milieu des broussailles et des hautes herbes ; de temps en temps il s'arrêtait et me disait : « Entendez-vous les coups de hache ? » Mais aucun bruit n'arrivait à mon oreille.

Au bout de quelques minutes, nous étions dans le ravin ; le vent s'apaisa, et j'entendis distinctement les coups de cognée.

Nous continuâmes notre marche à travers les herbes ; la mousse gonflée par l'eau cédait sous le pied comme une éponge qu'on presse.

Un craquement sourd et prolongé frappa mon oreille.

— C'est fini, dit Birouk, ils l'ont coupé !

Le ciel devenait moins sombre, nous étions à l'extrémité du ravin.

— Restez là, me dit le forestier. Furtivement, il se baissa et tenant son fusil en l'air, il rampa à travers les broussailles.

J'écoutais avec attention, on entendait les petits coups de hache qui enlevaient les branches de l'arbre, puis ce fut le bruit discordant des roues d'une téléga. Un cheval vint à passer.

— Halte là, hé, arrête, vociféra Birouk.

Ces paroles furent suivies d'un gémissement plaintif ; une lutte s'engagea : « Tu ne m'échapperas pas, vieux, criait le garde ; attends, va ! »

Je me précipitai dans la direction d'où venaient ces cris, et après avoir trébuché nombre de fois, j'arrivai près de l'arbre abattu.

Birouk avait étendu le paysan par terre et le maintenait fortement ; à ma vue, il le laissa se relever ; c'était un pauvre hère au visage sale, à

la barbe en désordre ; à quelques pas se trouvaient la téléga et un vieux cheval.

Le forestier, tenant toujours le voleur au collet, prit la bride de l'animal.

— En avant, Corneille, dit-il, et vivement.

— La cognée, prenez-la, dit le paysan.

— C'est vrai, dit Birouk, autant en profiter, et il ramassa la petite hache.

Nous repartîmes, moi derrière. Chemin faisant, la pluie recommença et nous reçûmes une forte giboulée.

Après bien des peines, nous arrivâmes à la hutte du garde-forêt.

Birouk laissa le cheval au milieu de la cour, attacha ses chiens et nous fit entrer dans l'isba.

Le prisonnier s'assit sur le banc après que le forestier lui eut desserré les nœuds de ses menottes.

— Quelle averse ! dit Birouk, vous ne pouvez pas partir maintenant. Veuillez vous reposer. j'enfermerai ce corbeau-là à côté.

— Non, merci, mais ne lui fais pas de mal.

Le paysan me lança un regard de remerciement; je m'étais bien promis d'employer tout mon crédit pour rendre le forestier moins sévère.

Le pauvre homme se tenait immobile dans un coin, sa figure était hâve et maigre, son regard livide et désolé.

Les enfants s'étaient endormis. Birouk s'assit près de la table, la tête entre ses mains. Tout était calme, un grillon seul chantait dans un coin.

— Foma Birouk, dit le paysan, Foma, Foma !

— Quoi ?

— Laisse-moi aller.

Le forestier garda le silence.

— Je t'en supplie... la faim... vois-tu... laisse-moi libre.

— Je vous connais, dit sèchement le garde, votre vie c'est voler, puis voler, toujours voler.

— Laisse-moi aller, reprit le manant, tu sais... ah ! c'est l'intendant qui nous a tous ruinés.

— Ce n'est pas une raison pour être un voleur.

Le paysan soupira, des mouvements fiévreux secouaient tous ses membres et précipitaient sa respiration.

— Oh ! pitié, criait-il avec désespoir, les petits meurent de faim là-bas, relâche-moi !

— Il ne fallait pas voler.

— Mon pauvre cheval, continuait le paysan, je n'ai plus que cela, relâche-moi.

— En voilà assez, tais-toi et reste tranquille, car il y a là un bârine.

Birouk s'accouda tranquillement sur la table, la pluie tombait toujours ; de plus, j'attendais, anxieux, la fin de cette scène.

Tout à coup le paysan se redressa et dans un suprême effort, il cria : « Ah ! tigre altéré de sang, crois-tu ne pas mourir, toi, loup enragé ! »

— Es-tu ivre pour parler ainsi ? dit le forestier.

— Ivre, est-ce à ton compte que j'ai bu, mangeur d'hommes? Oui, prends mon cheval,

tue-moi, mais tu mourras, tu y passeras aussi. Tigre!... Eh bien ! frappe-moi, frappe.

Le forestier était debout.

— Frappe donc, cria le paysan avec fureur.

La petite Aulita s'était levée aussi, elle se plaça devant le malheureux.

— Silence, maintenant, dit le garde, et s'avançant, il attrapa le voleur par les épaules comme s'il eût voulu le secouer violemment.

Je courus au secours du malheureux.

— Ne bougez pas, bârine, me cria le garde.

Mais rien ne m'intimidait, j'avais déjà les poings en avant, lorsqu'à ma grande surprise, Birouk délia le houchah qui maintenait les bras du voleur, puis le prenant par le collet, il ouvrit la porte et le poussa dehors.

— « Va au diable avec ton cheval, cria-t-il, et tâche de ne plus te faire pincer. »

Le garde rentra silencieusement dans l'isba.

— C'est bien, dis-je à Birouk, tu m'as étonné, tu es un brave homme.

— Allons maître, dit-il d'un ton maussade, ne ne parlez de cela à personne, et puisque la pluie ne tombe plus, je vais vous accompagner.

— Ah ! le voilà qui détale, dis-je en entendant le bruit d'une téléga qui passait.

Une heure après je quittais Birouk à la lisière du bois.

III

LA MORT

J'ai pour voisin de campagne un jeune propriétaire, chasseur infatigable, mais d'une adresse un peu novice.

Je me rendis chez lui, par une belle matineé de juillet, pour lui proposer d'aller chasser le coq de bruyère.

Je ne demande pas mieux, dit-il, à la condition, cependant, que nous irons à Zoucha en passant par mes exploitations.

Vous verrez mon bois de chênes, où l'on fait des coupes.

J'y consentis ; il fit seller sa jument, endossa un habit vert dont les boutons de métal représentaient des hures de sanglier, prit une carnassière, une poire à poudre en argent et un fusil français qu'il venait d'acheter.

Après qu'il se fut examiné trois ou quatre fois dans la glace, nous partîmes avec *Espérance*, excellent chien de chasse.

Mon voisin était suivi de son déciatski Arkipe, gros petit homme trapu, à la figure carrée, aux épaules larges et épaisses. Un intendant nous accompagnait aussi : c'était un individu long et mince, à la figure étroite, au cou de girafe, blond, myope ; de plus, affligé du nom de Gottlieb von der Kock.

Mon ami n'était pas en possession de cette terre depuis longtemps ; il en avait hérité d'une de ses tantes, la conseillère Kardon Kartaëf. Cette femme était si obèse que dans les derniers temps de sa vie il lui était impossible de marcher.

Arrivés à l'exploitation, nous marchâmes dans les taillis.

« ...Attendez-moi ici, dit mon ami Ardalion à ceux qui nous accompagnaient. — L'Allemand vint s'asseoir à l'ombre, et se mit à lire un roman sentimental de Jeanne Schopenhauer ; quant au déciatski, il resta en selle, et au bout d'une heure nous le revîmes à la même place.

Nous fîmes plusieurs tours et détours sans rien découvrir, jusqu'au moment où Ardalion Mikhaïlytch m'invita à traverser la chênaie.

— Volontiers, lui dis-je, car j'ai le pressentiment que je ne tuerai rien aujourd'hui.

Nous revînmes au pré où nous avions laissé

nos compagnons. L'Allemand serra son livre, et après maints efforts, enfourcha sa jument, rétive et vicieuse ; cette bête lançait des ruades pour la moindre contrariété, elle n'était pas meilleure, du reste, que le cheval du déciatski ; celui-ci ne vint à bout de sa monture qu'à force de coups d'éperon et de cravache. Nous nous dirigeâmes vers le bois.

Ce lieu ne m'était pas inconnu : bien des fois dans mon enfance, j'y avais été avec mon précepteur, M. Désiré Fleury.

Le bois de Tchapliguina n'était pas considérable, mais les arbres y avaient atteint une taille prodigieuse : 200 à 300 chênes y croissaient à côté des frênes géants. Leurs grands mâts noirâtres tranchaient avec la transparence des coudriers et des sorbiers ; leurs tiges étaient surmontées d'un bouquet de feuilles vertes au-dessus duquel planaient les éperviers et les buses.

Au sein de cet épais feuillage, le merle sifflait gaîment, les pics frappaient avec cadence des coups de bec sur l'écorce des arbres ; les petites fauvettes gazouillaient avec les tarins dans les buissons verts et frais, sans craindre les lièvres qui traversaient furtivement les sombres charmilles. Parfois un écureuil épiant ce tableau laissait voir son poil d'un roux fauve et sa queue en panache.

Mêlés aux fougères, les muguets alliaient leur senteur à celle des violettes, près des fraises vermeilles et parfumées.

J'adorais Tchapliguina, parce que le repos y était délicieux, même aux plus fortes chaleurs ; une atmosphère limpide vous enveloppait de sa fraîcheur embaumée. J'avais passé dans ce bois des heures charmantes, pleines de poésie et de rêves; aussi quelle ne fut pas ma douleur en voyant les désastres causés par l'hiver de 1840.

Mes vieux amis, les grands chênes et les hêtres,

étaient tombés à terre et pourrissaient, eux les princes, les rois de la nature, — ils pourrissaient comme les cadavres de vils animaux.

D'autres frappés de la foudre perdaient leur écorce; quelques-uns conservaient encore un vestige de jeunesse, mais aucun n'avait sa magnificence passée.

Ce qui me parut le plus étrange, c'est qu'il n'y avait plus d'ombre dans le bois de Tchapliguina.

Ces nouveaux titans, victimes involontaires du courroux du ciel, me faisaient pitié; je leur prêtais même du sentiment. Soudain ces vers de Kaltsof revinrent à ma mémoire :

Qu'es tu devenue
Parole haute,
Force orgueilleuse,
Vertu royale
Où s'est cachée
Ta verte sève
Montant toujours? »

— Comment se fait-il, demandai-je à Ardalion, que l'on n'ait pas coupé ces arbres en 1841 ou 42? Ils ont perdu la moitié de leur valeur.

— C'est à ma tante que vous auriez dû faire cette observation, dit-il; bien des fois on lui offrit d'acheter ce bois, mais elle refusa toujours.

— Mein Gott, mein Gott, s'écriait l'Allemand, quel dommage, quelle pitié!

Le jeune teuton expliqua, dans un langage plus ou moins incompréhensible, toute la peine qu'il éprouvait en voyant ces arbres morts. Quant au déciatski, il était d'une complète indifférence et s'amusait à escalader les vieux troncs vermoulus.

Nous allions arriver sur le lieu de la coupe quand un craquement sourd se fit entendre, puis ce furent des cris, des murmures confus. Tout à coup, un jeune homme, le teint pâle, les vêtements en désordre, déboucha du fourré à quelques pas de nous.

— Qu'y a-t-il? demanda Mikaïlovitch ; où cours-tu ainsi?

— Ah ! seigneur, quelle épouvantable chose

— Mais quoi? parle donc.

— L'arbre, maître, l'arbre a écrasé Maxime.

— Comment?... l'entrepreneur, l'adjudicataire des travaux...

— Oui, père; nous étions à couper un frêne. Maxime était là, nous regardant et nous exhortant, lorsque pris d'une soif inextinguible il se dirigea vers le puits; au même moment l'arbre céda, nous criâmes à l'entrepreneur de s'éloigner, mais il était trop tard !

— Dieu sait pourquoi l'arbre est tombé si vite !

— Est-il mort sur le champ?

— Non, père, mais il a les jambes et les bras cassés; je cours avertir le médecin Selivestritch.

Ardalion ordonna à son dizainier de courir ventre à terre au village et d'en ramener un médecin.

A l'abatage nous trouvâmes le pauvre Maxime étendu à terre ; quelques paysans l'entouraient.

Nous nous approchâmes de lui. Il ne se plaignait pas, mais on voyait que la respiration était difficile, son œil avait un regard d'étonnement, un rictus errait sur ses lèvres bleuies. La pénombre d'un jeune tilleul projetait ses rayons sur sa figure et l'enveloppait d'une teinte mortuaire ; il reconnut enfin Ardalion.

— Ah ! père, dit-il péniblement... envoyez chercher le prêtre. Dieu m'a puni... aujourd'hui dimanche j'ai travaillé avec ces hommes, aussi je suis châtié, je n'ai plus ni bras ni jambe... Je vois arriver la mort..... S'il me reste quelque argent, qu'on le donne à ma femme, après avoir payé mes dettes. Je sens que tout est fini, pardonnez-moi, dit-il.

— Dieu te grâcie, dirent les paysans pendant que le moribond s'agitait convulsivement.

Il fit un nouvel effort puis s'affaissa lourdement

— Il ne faut pourtant pas le laisser mourir, observa Ardalion ; qu'on prenne la natte de la téléga et qu'on le conduise à l'hospice.

— Hier, observa le mourant, j'ai donné des arrhes à Jéfime... pour l'achat d'un cheval ; il faut donc... donner le cheval à mon héritière...

On le lui promit.

La mort l'emportait, ses membres se raidirent encore, puis il s'affaissa.

— Il est mort, dirent quelques paysans.

Nous partîmes silencieusement et gagnâmes les champs.

La mort du pauvre entrepreneur me fit réfléchir.

Le paysan russe a une manière de mourir qui lui est particulière ; on ne peut dire que ce soit de l'indifférence au moment suprême et cependant le paysan envisage la mort comme une circonstance, une formalité inévitable.

Il y a quelques années, un paysan faillit être

brûlé dans l'incendie d'une grange, il aurait expiré là si un bourgeois ne l'avait sauvé. J'allai voir le malheureux dans sa chaumière, il y faisait sombre, l'air en était vicié et malsain.

— Où est le malade, demandai-je?

— Le voici, père, sur le poêle, me dit une vieille paysanne sur la cantilène ordinaire des femmes affligées.

Je m'approchai du patient, il était couvert de sa touloupe et respirait avec difficulté.

— Eh bien, frère, comment cela va-t-il?

Le malade essaie quelques mouvements quoique ses nombreuses plaies le fassent horriblement souffrir.

— Reste tranquille, lui dis-je, comment te trouves-tu?

— Bien mal comme vous voyez; je suis à l'article de la mort.

— Ne désires-tu rien?

Silence.

— Te faut-il du thé?

— Non, merci.

Je m'éloignai et m'assis sur un banc.

Je restai là une heure au milieu du silence de l'isba. Dans un coin, derrière une table, et sous l'iconostase se tenait une petite fille d'environ cinq ans; elle grignotait un croûton de pain.

Dans la première pièce la belle-sœur hachait des choux pour la provision d'hiver.

— Hé! Auxinia, dit le moribond.

— Quoi?

— Donne-moi du kwass.

La paysanne lui en apporta et tout retomba dans le silence.

— A-t-il reçu les sacrements, hasardai-je bien bas.

— Oui maître, avant votre arrivée.

— Allons, dis-je, tout est en règle; le malade attend la mort, il n'espère pas autre chose.

Je sortis de l'isba dont l'odeur me suffoquait.

Il m'arriva une autre fois de me rendre chez un nommé Kapitan qui était chirurgien à l'hospice de Krasnogorié, et avec lequel j'avais souvent chassé.

Cet hospice était établi dans une aile de l'ancien château seigneurial ; c'était la dame du lieu qui en était la fondatrice. Elle avait réglé jusqu'aux moindres détails et fait mettre au-dessus de la porte cette inscription : « Hôpital de Krasnogorié » ; un album élégant devait recevoir les noms des malades. Sur la première page un des nombreux parasites qui vivaient près de la charitable dame avait tracé ces vers :

Dans ces beaux lieux où règne l'allégresse
Ce temple fut ouvert par la beauté.
De vos seigneurs admirez la tendresse,
Bons habitants de Krasnogorié.

Un autre avait écrit

Et moi aussi j'aime la nature !

Et il avait signé avec paraphe :

JEAN KOUBILIATNIKOF.

Le frater Kapitan acheta six lits et se dévoua entièrement aux pauvres malades. On lui adjoignit deux individus dont l'un, Paul, avait été graveur ; il était sujet à des absences d'esprit qui le rendaient fort incommode ; l'autre était une vieille femme nommée Milikitrisa ou Mains-Sèches ; elle était chargée de la cuisine, préparait les simples, faisait les infusions, quelquefois même elle aidait le vieux Paul à contenir les malades que la fièvre agitait trop. Le graveur était sombre et taciturne, généralement il fredonnait une romance où il était question de Vénus et de sa beauté, etc..... Il avait encore la singulière manie de demander à tout le monde la permission d'épouser une certaine Malanie morte et enterrée depuis longtemps.

Mains-Sèches le rossait en amie et calmait son

agitation en lui faisant garder les dindons.

Pendant que je parlais avec Kapitan, une téléga entra dans la cour; elle était montée par un paysan dont l'armiak neuf dessinait bien les larges épaules, le cheval était fort et lourd comme ceux des meuniers.

— Ah! bonjour Vacili Dimitrich, cria de la fenêtre le frater Kapitan, soyez le bienvenu.

— C'est le meunier de Leonbovchinsk, me dit-il.

Le paysan descendit du chariot avec peine, puis, étant entré dans la chambre du frater, il se signa pieusement en apercevant un crucifix.

— Eh bien, Vacili, qu'est-ce qu'il y a donc, vous avez mauvaise mine?

— Oui, Kapitan, cela ne va pas bien.

— Qu'avez-vous donc?

— Voici ce qui m'est arrivé. Il y a quelque temps j'allai à la ville acheter des meules, et je les rapportai au moulin. Je voulus les décharger

seul ; le poids en était considérable, j'ai dû me donner un effort.

« Depuis je souffre beaucoup, je me trouve même assez mal.

— Ce doit être une hernie, dit Kapitan ; quand cela est-il arrivé ?

— Il y a dix jours.

— Ah ! fit-il sentencieusement, je vais avec votre permission vous examiner ; et ils disparurent derrière une portière.

— Mon pauvre Vacili, dit-il en revenant, cela ne va pas, vous auriez dû venir plus tôt, je vous aurais guéri en un tour de main, au lieu que maintenant l'inflammation s'est déclarée et la gangrène peut s'y mettre. Il vous faudrait rester ici quelque temps. Je ferai tout mon possible pour vous tirer d'affaire, mais c'est grave.

— Dois-je donc mourir pour si peu ?

— Je ne dis pas que vous mourrez, Vacili ;

mais je prétends qu'il est impossible de repartir en cet état.

Le meunier réfléchit, se gratta le front et prenant son bonnet se dirigea vers la cour.

— Où allez-vous donc, Vacili?

— Je vais au moulin, si je dois mourir, il me faut faire avant quelques dispositions.

— Vous vous en repentirez, je ne comprends même pas comment vous avez pu venir jusqu'ici. Je vous en prie, restez.

— Non, frère Kapitan, il vaut mieux mourir chez soi.

— Le cas est très grave, Vacili, je vous assure qu'il faut rester.

— Non, non, je retourne à la maison, prescrivez-moi seulement quelque drogue, quelque remède.

— Les potions à elles seules n'y feront rien.

— Décidément, je m'en vais.

— Puisses-tu ne pas t'en repentir; mais prends cette ordonnance.

Le meunier prit dans sa bourse 50 kopecks, les remit à l'infirmier et monta dans sa voiture.

— Adieu, dit-il, gardez-moi un bon souvenir et n'abandonnez point mes orphelins si par hasard...

— Reste, Vacili, crois-moi.

Le paysan se borna à faire un signe de tête, fouetta son cheval et entra dans la grande rue; elle était mal pavée et cahoteuse, mais Vacili évitait avec soin toutes les secousses; il saluait gaiement ses connaissances, et l'on ne se fût jamais douté qu'il mourrait le lendemain.

Je l'ai dit, le Russe envisage la mort d'une façon particulière.

Combien je pourrais citer d'exemples!

Je ne t'ai pas oublié, Avenik Sorokounoff, qui fut mon meilleur ami! Je vois encore ta longue figure de poitrinaire, tes yeux verdâtres, ton modeste sourire, tes membres grêles, j'entends ta

parole triste et caressante. Tu vivais chez un seigneur grand russien, Gour Kroupionikoff, pour faire l'éducation de ses enfants. Tu supportais avec une patience angélique les railleries de monsieur Gour, les impolitesses de l'intendant, les amères taquineries de tes élèves.

Si par hasard un sourire plein d'amertume errait sur tes lèvres, tu ne laissais jamais échapper le moindre murmure. Quel ineffable bonheur pour toi, quand le soir, libre de toute obligation, tu venais t'asseoir près de la fenêtre, quel charme tu trouvais à la lecture de ces poésies qui t'élevaient l'âme, qui te faisaient oublier tes misères et tes ennuis ! Ton visage prenait une autre expression, il devenait radieux, tu te surprenais à aimer l'humanité.

Je ne veux pas faire de toi un héros, certainement beaucoup te surpassaient en intelligence, en savoir, mais aucun n'avait ton bon cœur et ta sensibilité.

Nous avions cru que la campagne raffermirait ta faible santé, mais tu y dépéris à vue d'œil, mon pauvre ami! Ta chambre donnait pourtant sur le jardin ; là les églantines se mêlaient aux roses pour t'envoyer leurs parfums, la fauvette gazouillait à ton intention, l'acacia laissait tomber ses fleurs sur tes cahiers et tes livres préférés.

Quelquefois, un ami de Moscou venait te voir en passant; c'était une grande joie, et avec quelle extase tu écoutais les vers qu'il voulait bien te réciter! Mais l'insupportable métier d'instituteur, une maladie incurable te minaient, les interminables et froids hivers de la campagne russe te conduisaient au tombeau, mon pauvre, pauvre Avenir!

J'allai le voir peu de temps avant sa mort. Son maître, monsieur Gour, ne le renvoyait pas, mais il ne lui donnait aucun appointement ; il avait loué du reste un autre précepteur.

Ce jour-là, je me souviens, Sorokounoff était assis près de la fenêtre dans un vieux fauteuil à la voltaire, le temps était magnifique. Un superbe soleil d'automne développait joyeusement son azur sur une rangée de tilleuls effeuillés, de rares petites feuilles jaunes grelottaient au bout des branches, tombaient emportées par le vent. La terre, déjà surprise par la gelée, transpirait sous les rayons de soleil; l'air était d'une sonorité inouïe, d'un écho extraordinaire.

Mon ami était enveloppé d'une robe de chambre bouckare, une cravate verdâtre donnait à sa figure une teinte cholérique.

Il me reçut avec joie et, me tendant la main, me pria de m'asseoir près de lui. Il avait sur les genoux un recueil de poésie de Koltsoff, soigneusement copiées.

« Voilà un vrai poète », me dit-il entre deux quintes de toux; et d'une voix éteinte il commença cette strophe:

Les ailes du faucon
Sont-elles donc liées?
Tous les chemins
Lui sont-ils fermés ?

Je l'arrêtai, le médecin lui avait interdit la parole. Quoi qu'il ne suivît pas le mouvement scientifique et intellectuel de l'époque, Avenir aimait à savoir un peu ce que devenait le monde ; il s'intéressait particulièrement à la philosophie allemande. Je lui parlai de Hegel et lui expliquai son système.

— Oui, dit-il, je comprends, grandes idées, grandes idées !

Cette curiosité enfantine d'un mourant, d'un pauvre hère abandonné, m'émut jusqu'aux larmes.

Sorokounoff ne se faisait aucune illusion sur son état; néanmoins il ne se plaignait jamais de ses souffrances.

Je cherchais à le distraire.

Nous parlâmes de Moscou, de la littérature russe, de nos souvenirs de jeunesse; il me rappela avec attendrissement les noms de plusieurs de nos amis défunts.

— Te souviens-tu de Dacha ? dit-il enfin, voilà un cœur d'or, quelle âme et comme elle m'aimait!

Que sera devenue cette pauvre petite fleur? elle aura dépéri?

Je lui laissai sa douce illusion et ne lui parlai pas de Dacha qui maintenant fêtée, adulée par de riches marchands, ne rêvait que bijoux et équipages.

— Ne pourrait-on pas, pensai-je en moi-même, le tirer d'ici, il n'est peut-être pas incurable.

Sorokounoff devina ma pensée et, devançant ma parole :

— Mon père, dit-il, je n'irai pas jusqu'à l'hiver; à quoi bon déranger les gens, et puis je me suis habitué à cette famille.

— Ils n'ont pas de cœur, lui dis-je.

— Ce monde n'est pas méchant, reprit-il, ce sont de vraies bûches.

Quant aux voisins... l'un d'eux, monsieur Kasakine, a une fille charmante, instruite, elle.....

Une quinte de toux lui coupa la parole.

— Si je pouvais seulement fumer une pipe, dit-il ; mais non.

— Tu devrais écrire à ta famille ! observai-je.

— Non, c'est inutile, quand je serai mort ils le sauront. Raconte-moi plutôt ce que tu as vu à l'étranger.

Je lui fis quelques récits qui l'intéressèrent vivement; le soir nous nous séparâmes.

Huit jours après je reçus une lettre de monsieur Gour ; elle était conçue en ces termes:

« Je viens vous annoncer, monsieur, que votre ami, A. Sorokounoff, a rendu son âme à Dieu jeudi dernier et que ce matin il a ete enterré à

mes frais dans le cimetière de l'église. Conformément à ses dernières volontés, je vous envoie ses livres et cahiers de poésie.

Il lui restait vingt-deux roubles et des effets que nous envoyons à ses héritiers. Il est mort avec une sorte d'insensibilité, même au moment où nous lui avons fait nos adieux.

Mon épouse Cléopâtre vous salue, la mort de votre ami a beaucoup fatigué ses nerfs ; quant à moi, je gouverne bien ma santé et reste votre très humble serviteur,

G. Kroupianikoff. »

Il me revient encore d'autres faits à la mémoire, mais ceux-ci doivent suffire. Un cependant est assez curieux pour être cité.

Une vieille propriétaire mourut en ma présence, il y a quelque temps. Le prêtre, debout à son chevet, récitait les prières des agonisants. Au bout de quelques minutes, ne voyant plus la malade

remuer, il la crut morte et approcha le crucifix de sa bouche.

— Pas si vite, attendez, balbutia la vieille femme, puis elle fourra sa main sous l'oreiller.

Lorsqu'on fut au moment de l'ensevelir, on trouva sous son traversin un rouble d'argent; elle se proposait de payer elle-même le prêtre qui l'administrerait.

Oui, les Russes ont une singulière façon de mourir!

IV

TCHERTAPKANOF ET TRÉDOPOUSKINE

Par une chaude journée d'été, je revenais de la chasse avec Jermolaï.

Entraîné par le mouvement de la téléga, il sommeillait et piquait de la tête en avant sans pouvoir se réveiller.

Les chiens ronflaient tranquillement près de nous, et échappaient à la rage des taons qui accablaient le pauvre cheval.

Un nuage de poussière nous enveloppait; le cocher prit un sentier sous bois, où les roues de la téléga s'embarrassaient à chaque instant dans les hautes herbes.

Jermolaï finit par se réveiller.

— Mais il doit y avoir des coqs de bruyère par ici, dit-il.

Après cet avis, nous descendîmes et entrâmes dans le fourré.

Mon chien eut bientôt levé une compagnie de coqs de bruyère sur lesquels Jermolaï et moi nous déchargeâmes nos fusils.

Nous nous préparions à recommencer, quand les branches d'un buisson s'écartèrent près de moi et livrèrent passage à un cavalier.

— De quel droit, monsieur, chassez-vous sur mes terres? demanda-t-il fièrement.

Le personnage qui parlait ainsi, prononçait du nez et par saccades, mais très vite. Je l'observai attentivement. De ma vie, je n'avais rencontré pareille figure.

Qu'on se représente un petit homme blond avec un nez retroussé de travers et de longues moustaches rousses. Sur sa tête et enfoncé jusqu'aux sourcils il avait mis un bonnet persan ; il portait un arkakouk jaune, usé et brodé de galons d'argent sur toutes les coutures. Le tout attestait un long usage et était semé de reprises ; à son épaule pendait un cor de chasse et un poignard sortait de sa ceinture.

Son cheval était maigre et avait l'air étique, comme les deux chiens courants qui l'accompagnaient.

L'aspect, les regards, les mouvements et le geste de l'inconnu montraient une folle audace et un orgueil indomptable. Les yeux, d'un vert bleu, brillaient d'un éclat terne et vitreux ; ils re-

gardaient au hasard, comme ceux d'un homme pris de vin.

Il rejetait la tête en arrière, enflait les joues, trépignait comme un coq d'Inde. L'ensemble de ces allures rappelait beaucoup celles d'un dindon. Il répéta la question qu'il m'avait adressée.

— J'ignorais que la chasse fût interdite dans ce bois, lui répondis-je.

— Vous êtes ici sur mes terres, monsieur.

— Selon votre désir, je vais me retirer.

— Permettez, reprit-il, est-ce à un noble que j'ai l'honneur de parler?

Je lui dis mon nom.

— En ce cas, ajouta-t-il, continuez à chasser, c'est un honneur pour moi que de faire plaisir à un gentilhomme : je suis Pantéléï Tchertapkanof.

Mon interlocuteur s'inclina, et, ayant enfourché sa monture, il lui donna un violent coup de nagaïka ; la pauvre bête écuma, se cabra,

et vint écraser la patte d'un des chiens, qu poussa des cris lamentables.

Cette scène mit Pantéléï hors de lui ; il redoubla les coups sur le dos de l'animal, puis ayant sauté à terre il se mit à examiner la patte du chien, cracha sur la plaie et le poussa devant lui ; il saisit ensuite la crinière de son cheval et posa le pied dans l'étrier.

Le coursier allongea le cou et, bientôt, ils disparaissaient au milieu des buissons.

J'entendis les coups de nagaïka que Tchertapkanof appliquait à son pauvre cheval, puis le son du cor dont il faisait vibrer les bois.

A peine l'avais-je perdu de vue que, près de l'endroit où j'étais, sortit des buissons un autre personnage : un cavalier court et gros, montant un petit cheval bai brun. Il me demanda si je n'avais pas vu un cavalier monté sur un cheval roux.

— Je répondis affirmativement.

— Quelle direction a-t-il pris, s'il vous plaît? demanda l'etranger.

— Celle-ci.

— Je vous remercie humblement, monsieur.

Il claqua des lèvres, donna des coups de talon à sa monture, et disparut dans la direction que je lui avais indiquée. Je le suivis des yeux, jusqu'à ce que sa casquette pointue fût cachée par les broussailles. Ce second personnage semblait tout l'opposé du premier : son visage bouffi, rond comme une boule, avait une expression de bonhomie et de grande timidité ; son nez épais était sillonné de veines bleu de ciel ; le devant de la tête ne portait aucun cheveu ; quant à la nuque, elle était couverte par une guirlande de cheveux d'un blond fadasse. Ses yeux clignotants semblaient avoir été percés avec une vrille, sur ses lèvres rouges et épaisses, errait un continuel sourire. Il portait un surtout vert avec des boutons de cuivre, son pantalon de drap ne lui venait qu'aux

genoux et laissait à découvert la haute tige de ses bottes et ses larges mollets arrondis.

— Qui est-ce donc ? demandai-je à Jermolaï.

— C'est, me dit-il, — Ivano Ivanovitch Trédopouskine, il demeure avec Tchertapkanof.

— Ce doit être un homme pauvre. — Il n'est pas riche, comme Tchertapkanof du reste. Ils n'ont pas un sou vaillant.

— Pourquoi vivent-ils ensemble.

— Par affection. L'un ne va nulle part sans l'autre. Comme dit le proverbe : Là où le cheval passe avec son sabot, l'écrevisse avance avec sa pince !

Nous sortîmes des broussailles. Les aboiements des deux chiens s'élevèrent près de nous et dans les hautes herbes s'élança un gros lièvre.

A sa poursuite étaient des chiens courants et des lévriers. Puis, venait Tchertapkanof. Il cherchait vainement à exciter la meute ; de sa large bouche s'échappaient de temps en temps des

sons inarticulés et inintelligibles, il s'en prenait à sa monture et l'accablait de coups de nagaïka. Les lévriers traquèrent, le lièvre se dressa et courut comme un trait devant Jermolaï. Les lévriers passèrent outre.

— Attention, feu, cria Tchertapkanof avec effort. Mon chéri, attention.

Jermolaï lâcha la détente, le lièvre roula comme une boule sur l'herbe sèche, un chien fit un bond et l'attrapa dans sa gueule. Peu d'instants après, celui-ci était rejoint par le reste de la meute.

En un clin d'œil, Tchertapkanof sauta à bas de son cheval et, prenant son poignard, il l'enfonça jusqu'au manche dans le corps du pauvre animal. Le propriétaire poussa les cris de victoire et fut tout fier quand il vit arriver Trédopouskine.

— On devrait se priver de la chasse, en cette saison, dis-je à Tchertapkanof, en montrant un champ d'avoine voisin.

— Ce champ m'appartient, dit-il, d'un ton sec.

Après avoir coupé les pattes du lièvre il l'attacha à sa selle.

— Selon les lois de la chasse, je te dois le coup, mon cher, dit-il à Jermolaï ; quant à vous, monsieur, dit-il en saccadant ses paroles, — je vous remercie.

Il remonta à cheval.

— Permettez-moi de vous demander votre nom ?

Je le lui répétai.

— Je suis bien aise d'avoir fait votre connaissance. Lorsque l'occasion s'en présentera, faites moi le plaisir de venir me voir.

— Mais, où donc est notre Fomka, Tikone Ivanovitch? dit-il avec un mouvement d'impatience.

Son cheval s'est abattu et il est crevé, dit Trédopouskine.

— Comment cela, Orbacane crevé ! Pfon pfi ! où donc est-il?

— Derrière le bois.

Tchertapkanof partit au galop.

Trédopouskine me salua deux fois, pour son ami et pour lui; et, comme toujours, il partit au petit trot à travers les broussailles.

Je me demandai comment deux êtres si différents de caractère et d'allures pouvaient vivre ensemble; je fis part de mon étonnement à Jermolaï et il me renseigna à ce sujet.

— Pantéléi Tréméitch Tchertapkanoff, me dit mon compagnon, a dans le pays la réputation d'être un braque, un homme dangereux et fantasque; avec cela il est fier comme Artaban et c'est un bretteur de la pire espèce. Il avait servi dans l'armée; certaines circonstances désagréables l'ont forcé à donner sa démission, et il en est sorti sous-lieutenant. Il appartient à une famille qui possédait jadis de grandes propriétés et vivait à la façon des seigneurs de la steppe.

La table du château était toujours servie, ceux

qui demandaient l'hospitalité y avaient leurs places, les chevaux des étrangers étaient, eux-mêmes, traités avec une abondance extrême. La maison de ces riches châtelains était fort nombreuse : on y voyait des musiciens, des chanteurs et, aux jours de fête, toute cette valetaille s'abreuvait d'eau-de-vie. En hiver, ils allaient à Moscou dans leurs spacieuses kolymagues (voitures des familles nobles, de vraies arches de Noé). Quelquefois, de retour chez eux, ils restaient sans un liard, et étaient obligés de vivre des produits de leurs fermes et de leurs étables.

Le père de Pantéléi, c'est-à-dire Eréméi Loukitch, avait hérité d'une terre déjà ruinée mais n'en menait pas moins une joyeuse vie. En mourant, il ne laissa à son fils que le village de Beztonow, dont la population se composait de trente-cinq hommes et soixante-dix femmes, tous esclaves de la couronne ; il avait aussi un huitième des terres de Kolobradova. Ne voulant pas

avoir affaire aux marchands, aux brigands, disait-il, le défunt avait dressé ses serviteurs à un grand nombre de métiers qu'ils exerçaient pour son compte. Cela est mieux fait, dit-il, et cela coûte moins cher.

C'est en persistant dans cette mauvaise combinaison qu'il se ruina; il satisfit du moins toutes ses excentricités; il voulut une fois avoir une voiture extraordinairement grande; elle le fut, en effet; pour la traîner on dut réquisitionner tous les chevaux et les hommes du village, mais à la première montée, l'équipage craqua et tomba en pièces.

Eréméi Loukitch fit élever un monument en cet endroit et ne s'en préoccupa pas davantage. Il eut ensuite la fantaisie de bâtir une église, et cela, sans l'aide d'un architecte; il se chargea, lui-même, de dresser les plans et les devis.

Pour fabriquer les briques on brûla une forêt entière, puis, les fondations furent posées ; leur

solidité et leur étendue auraient supporté une cathédrale. Les murs s'élevèrent, puis la coupole... mais elle s'écroula. Ce n'est rien, pensa Eréméi, qu'on recommence; de nouveau la coupole fut bâtie, elle tomba encore.

Le nombre de trois est divin, pensa Loukitch, essayons une troisième fois ; mais non, le même accident arriva plus terrible et plus dangereux : de grandes fissures sillonnèrent les murs et menacèrent leur solidité.

« On a jeté un sort sur cette construction, dit le maître, ce sont les sorcières du village qui sont coupables ; selon son ordre, toutes les vieilles femmes subirent l'épreuve des verges. Réflexions faites on ne bâtit pas le temple, il ne resta que des ruines, témoignage d'une fantaisie du seigneur Loukitch. Bientôt après, il résolut de rebâtir toutes les maisons du village, sur un modèle uniforme ; il les réunit trois par trois en forme de triangle, au milieu se trouvait une

perche surmontée d'un nid pour les sansonnets.

Chaque jour voyait de nouvelles extravagances: tantôt il se faisait préparer un potage de bardane ; tantôt il faisait couper les queues de tous ses chevaux pour en faire des casquettes à ses serviteurs ; tantôt il voulait remplacer le lin par des orties et nourrir ses porcs avec des champignons. Ayant lu un jour, dans un journal de Moscou, un article concernant la bonne moralité dans les villages, il décréta que tous apprendraient cet écrit par cœur, et le réciteraient fréquemment.

En ce même temps, par raison « d'ordre et de régularité » Eréméi voulut que chacun de ses sujets eût un numéro et qu'il le portât marqué sur le collet de son habit. Toutes les fois qu'un paysan rencontrait son maître, il criait : N° 21, n° 7, et le maître répondait : Dieu te garde !

Malgré toutes ces belles mesures, Eréméi Loukitch se trouva bientôt dans une position

fort embarrassée. Il commença par hypothéquer ses terres et dut les mettre en vente, peu de temps après. Le dernier de ses villages, celui où se trouvait l'église sans coupole, fut mis aux enchères par l'Etat. Cet événement n'arriva qu'après son décès; il mourut quelques mois avant dans son château, entouré de ses domestiques, sous les yeux de son médecin ; quant au pauvre Pantéléï il ne reçut comme héritage que le hameau de Bezsonovo.

Lorsque la maladie qui devait emporter son père se déclara, Pantéléï était au régiment, il avait atteint sa dix-neuvième année ; élevé jusque-là par une mère faible et débonnaire, il s'était vu passer tous ses caprices. Le résultat n'avait pas réalisé l'espoir de Vacili Vacilievna, car son Pantéléï était devenu un franc vaurien.

Le père, toujours absorbé par l'étude de ses réformes économiques, avait négligé l'éducation de son fils. Une seule fois il lui avait administré

une verte correction ; il est vrai que ce jour-là un accident survenu à un de ses lévriers l'avait mis de fort mauvais humeur. Vacili Vacilievna ne fit jamais de grands frais pour l'éducation de son fils ; elle avait déterré comme précepteur un vieil invalide alsacien nommé Birkopf ; jusqu'à sa dernière heure elle tremblait à l'idée de savoir ce qu'elle deviendrait, si ce mentor donnait son congé. Birkopf en profitait à loisir, buvant comme un trou, dormant du soir au matin et du matin au soir. Lorsque Pantéléï eut terminé son éducation factice, il entra au service. Sa mère était morte depuis quelque temps et son père ne tarda pas à la suivre.

Quelle ne fut pas la surprise de Pantéléi lorsque, arrivant de l'armée pour les funérailles de son père, il vit que sa fortune était réduite à néant. Désespéré, Pantéléi devint méconnaissable ; jusque-là il avait été paresseux, mais bon et honnête, à partir de ce moment il devint violent et

querelleur, se fâcha avec ses voisins, riches ou pauvres, se montra même fort impoli avec les autorités civiles.

— Je suis, disait-il à tout propos, un noble d'ancienne roche.

Il faillit tuer un jour le stanovoï parce que celui-ci ne s'était pas découvert en entrant chez lui.

On ne manquait pas de lui rendre la pareille, aussi étaient-ce des luttes sans fin. Les fonctionnaires redoutaient toujours les affaires avec Tchertapkanoff. Venait-on à lui faire une observation qui ne lui plaisait pas, il vous proposait un duel à mort. « Ah! va, disait-il, je ne tiens pas à la vie et puis je suis un noble d'ancienne roche. »

Au reste il était d'une grande probité et se faisait toujours le défenseur de ses paysans, lorsque leur cause était juste; il plaidait pour eux jusqu'au bout. « Que je ne sois pas Tchertapka-

nof, disait-il, si je n'assomme pas le téméraire qui ose outrepasser ses droits. »

Tikone Trédopouskine ne pouvait pas, comme son ami, s'enorgueillir de sa naissance. Son père appartenait à la classe des odvonoretzs, et, il n'acquit la noblesse qu'au prix de quarante années d'un service assidu et irréprochable. Il était du nombre de ces hommes que la fortune combat avec un acharnement qui semble tenir de la haine personnelle.

Pendant soixante ans, il eut à lutter contre toutes les misères qui sont le partage des petites gens; il s'agitait comme un poisson pris dans la glace, vivait au jour le jour, ne dormait jamais tout son soûl.

Ce pauvre homme vécut ainsi, en vrai martyr et mourut dans une sorte de grenier sans laisser un sou à ses enfants.

C'est en vain qu'il avait lutté contre le malheur, comme un lièvre pris dans le filet, tous

ses efforts ne faisaient qu'en resserrer les liens.

C'était un homme bon et honnête, mais il se laissait encore bien graisser la patte à l'occasion. Marié à une femme poitrinaire, il en eut plusieurs enfants qui moururent jeunes, deux seulement vécurent, Tikone et sa sœur Matrona.

Celle-ci épousa, encore jeune, un avoué retiré des affaires.

Quant à Tikone, son père parvint à le faire entrer comme surnuméraire dans une administration. Il n'y resta pas longtemps ; l'état précaire dans lequel il avait vécu, toujours en lutte avec le froid et la faim, la vue des souffrances de sa mère, les efforts désespérés de son père, les rudes exigences des propriétaires et des fournisseurs, l'avaient rendu d'une humeur réservée et très timide.

A la vue d'un supérieur, il se pâmait, tombait en syncope comme un pauvre oiseau qui se sent pris. La nature donne souvent en partage des

aptitudes et des goûts contraires à ceux qu'il nous faudrait pour remplir les devoirs de notre condition.

C'est ainsi qu'elle avait fait de Tikone, fils d'un pauvre employé, un être doux, bienveillant, porté à la jouissance, doué d'un goût et d'un flair admirablement fins... Elle s'était plu à développer en lui ces dispositions et l'avait condamné à se nourrir de choux aigres et de viande corrompue. Il n'en avait pas moins atteint l'âge d'homme; mais à partir de cette époque, son rôle, en ce monde, devint des plus curieux.

La fortune qui avait cruellement martyrisé le père ne fut pas plus clémente pour le fils. Elle fit de Tikone son amusette, ne le réduisit pas une seule fois au désespoir, ne lui fit pas connaître les profondes angoisses, mais elle le ballotta dans toutes les Russies, le créa maître et valet, l'assujettit à des fonctions ridicules.

Tantôt on le trouvait majordome chez quelque

vieille protectrice bilieuse et exigeante, tantôt commensal d'un riche marchand, avare jusqu'à la corde; puis il avait la direction de la chancellerie d'un gentilhomme aux yeux éraillés, tondu à l'anglaise, puis il était demi-bouffon près d'un propriétaire qui aimait la chasse.

En un mot, il avait vu toutes les misères des positions dépendantes. Combien de fois, le soir, en rentrant dans sa petite chambre, n'avait-il pas résolu, en rougissant et les larmes aux yeux, de s'enfuir et de chercher une autre position à la ville voisine ; s'il ne trouvait aucun emploi il se laisserait mourir de faim.

Mais bientôt, sa timidité l'emportait et, lui montrant les idées de la veille sous un aspect triste, lui faisait bientôt renoncer à ses projets. Puis, était-il probable qu'il trouverait une place? A qui pouvait-il s'adresser?

— On ne m'acceptera pas, murmurait le malheureux.

Et le lendemain il reprenait son collier de misères.

Tikone était ainsi dans une position déplorable, d'autant plus qu'il n'avait aucune des qualités nécessaires à un bouffon.

Ainsi il ne pouvait pas danser jusqu'à tomber de lassitude, ne savait pas faire mille gentillesses, multiplier les farces et les mots plaisants, sous la menace des fouets qui cinglaient autour de lui ; il ne pouvait pas rire et chanter lorsqu'on l'exposait nu à un froid de vingt-cinq degrés, il lui était impossible de boire l'eau-de-vie arrosée d'encre ou de manger les moukomors, espèces de champignons vénéneux.

Dieu sait ce qui serait advenu au pauvre Trédopouskine, si son dernier maître ne l'avait pas inscrit sur son testament : « Je donné à Zézé (autrement dit Tikone), disait-il, tant pour lui que pour ses héritiers le village de Bésriélendéefka.

Quelque temps après la signature de cet acte,

l'honnête donateur mourait d'apoplexie. La justice mit les scellés, et au bout de quinze jours les parents du défunt se réunissaient. On manda Trédopouskine, il parut aussitôt.

Les héritiers savaient quelles étaient les fonctions de Tikone auprès de leur parent, aussi ce furent des huées et des cris lorsqu'il arriva dans la salle. — Seigneur terrier, messieurs ! voici le nouveau maître !

— Oui, reprit un diseur de bons mots, ce seigneur est parfait, vous savez ce qu'il est... Justement..... c'est bien un... un... Seigneur. Et la dessus, un rire olympien.

Le pauvre bouffon refusait de croire à tant de bonheur, il fallut qu'on lui montrât l'article. Il rougit, cligna de l'œil, ouvrit la bouche et finit par fondre en larmes.

A ces démonstrations, les spectateurs poussèrent un long hurrah, les vitres vibrèrent comme en un jour d'orage.

Après tout, Bésiéleudéefka n'était un village que de vingt deux âmes. Et ceux qui étaient là ne s'en souciaient pas beaucoup. Mais puisque l'élan était donné, pourquoi ne pas s'amuser un peu ? Un certain M. Rostilaf Adamytch Stoppel ne le prit pas sur ce ton, et s'approchant de Tikone de façon à le toucher de la hanche, il lui dit avec dédain :

— Monsieur, vous étiez, je crois, en qualité de bouffon, auprès de feu Fedorytch, vous étiez son domestique favori?

Monsieur Stoppel était un fin causeur, il avait parlé sans le moindre trouble et Tikone, ahuri, ne savait que répondre ; les héritiers écoutèrent le bel esprit, qui n'ayant pas eu de réponse, recommença sa phrase, mais Tredopouskine avait le regard éperdu et ne répondait pas.

— Je vous félicite, reprit Stoppel. Je vous félicite, nouveau seigneur ; il est vrai que peu de personnes consentiraient à user de votre moyen de

fortune; mais chacun a son goût, n'est-ce pas?

Une personne, qui se trouvait au fond de la salle, fit entendre un cri d'étonnement. Monsieur Rostislaf prit cette moquerie pour une louange et continua de plus belle:

— Pourriez-vous nous dire, dit-il, à quelle sorte de mérite vous êtes redevable de votre petit legs, nous sommes ici en famille, parlez sincèrement.

Tikone ne comprit pas les paroles de M. Stoppel, et se borna à branler un peu la tête. Un autre héritier, un jeune homme, dont le front était imprimé de plaques jaunes, s'écria:

— Voui, voui, vous avez raison.

Vous savez peut-être marcher sur les mains, dit-il, ou danser les jambes en l'air?

— Ou vous imitez peut-être le chant du coq?

Un éclat de rire répondit à sa malice.

— Ou peut-être, sur ce petit nez, vous...

— C'en est assez, cria une voix. Vous n'avez

pas honte de torturer ainsi ce pauvre homme.

On se retourna, c'était Tchertapkanof. Comme parent éloigné du défunt, il avait été convoqué ; d'après son habitude, il s'était tenu à l'écart, ne causant avec personne.

— Assez, cria-t-il en agitant sa tête furibonde.

Le beau Stoppel, se tourna du côté de l'interrupteur et, voyant un homme de peu d'apparence, il ne se formalisa pas.

— Quel est cet homme? demanda-t-il.

— Un pas grand'chose, lui souffla-t-on à l'oreille. En voyant ces doutes confirmés, il prit une figure hautaine.

— Depuis quand avons-nous ici un ordonnateur général, un grand maître? dit-il. Quel oiseau pouvez-vous bien être?

Tchertapkanof partit comme une bombe, et s'écria en bégayant : — Moi, qui je suis? Je suis Pantéléï Tchertapkanof, de la plus vieille noblesse. Mon arrière-grand-père a été au siège

de Kasan, sous le Terrible. Et toi, tu es noble, je pense ?

Adamytch pâlit ; cette interpellation si spontanée et si vive l'avait ému.

Quant à Tchertapkanof il ne répondit pas, mais il bondit au-devant de son agresseur qui reculait d'épouvante.

— Je veux des pistolets, vite, des armes! trois pas de distance ou bien demande-moi pardon, ainsi qu'à ce pauvre homme.

— Faites-lui des excuses, criait l'assemblée, c'est un fou, prenez garde.

— Pardon, balbutia Stoppel, je ne sais pas.

— Et à lui, et à lui, demandez-lui pardon, dit Tchertapkanof d'une voix assurée.

— Pardonnez-moi aussi, ajouta Stoppel, s'adressant à Tikone, qui était dans des transes épouvantables.

Pantéléï prit l'ancien bouffon par la main et traversa la salle avec lui. Cette assemblée tout à

l'heure si orageuse s'était calmée comme par enchantement.

Depuis ce jour fertile en émotions, les deux seigneurs terriers ne se quittèrent plus. Tikone faible et mou, eut pour Tchertapkanoff une espèce de culte. — Ce n'est pas peu de chose, disait-il, que de parler ainsi au gouverneur, de le regarder en face, — c'était pourtant ce qui lui arrivait à lui Tikone; il considérait Pantéléï comme un homme instruit, intelligent, extraordinaire.

Il est vrai que son éducation, si mauvaise qu'elle eût été, se trouvait bien supérieure à celle de Tikone; Tchertapkanoff parlait le russe et mal le français. Son précepteur lui ayant fait une fois cette question :

— Parlez-vous français ?

Il répondit :

— Comprends pas, sais pas.

N'ignorant pas cependant qu'un poète, ou un écrivain français, avait eu quelque célébrité, en France et en Allemagne.

En fait de grands esprits russes, il estimait Dervajine, et avait une passion pour Marlinski.

Quelques jours après ma rencontre avec les deux amis, j'allai à Bezsonovo, faire une visite à Tchertapkanof; on distinguait, de loin, sa maison, bâtie dans un endroit dégarni d'arbres, sur une terre élevée, semblable au nid de l'aigle sur les roches inaccessibles.

Quatre toits formaient les dépendances de l'habitation : c'étaient l'écurie, la remise, les bains d'étuves et le hangar.

Aucune palissade, aucun fossé n'entourait la propriété et ne fixait la limite de la seigneurie.

En arrivant près du hangar, je trouvai là quatre ou cinq chiens occupés à déchiqueter un vieux cadavre de cheval ; l'un d'eux leva un ins-

tant son museau teint de sang, il regarda et se remit bien vite à la curée. Près des chiens, se tenait un jeune garçon au visage pâle; il était vêtu à la cosaque, et portait un grand fouet dont il menaçait les animaux.

— Ton maître est-il là ? demandai-je.

— Frappez, dit-il, et l'on vous le dira.

Je sautai à bas de ma voiture et me trouvai sous la vérandah.

La maison de Tchertapkanof n'avait pas une apparence luxueuse, les poutres noircies par le temps avaient craqué en plusieurs endroits, les cheminées tombaient en ruines, les petites vitres aux reflets bleuâtres avaient un aspect mélancolique, et s'encadraient dans ces vieux murs jaunis, comme les yeux verdâtres de vieilles mégères.

Je frappai, personne ne me répondit.

Cependant, l'on parlait à l'intérieur, car je distinguai les paroles suivantes :

— A. B. C. D. Allons donc, espèce d'imbécile, disait une voix criarde, allons.

Je frappai encore, la même personne me cria :

— Entrez, entrez.

J'arrivai dans une antichambre obscure, sur laquelle donnait une chambre dont la porte était ouverte ; là, était Pantéléï. Il était vêtu d'un large pantalon et d'une robe de chambre boukhare; assis sur une vieille chaise, il serrait d'une main le museau d'un jeune barbet et de l'autre tenait un morceau de pain qu'il lui posait sur le nez.

— Ah ! dit-il avec dignité, je suis bien charmé de vous voir. Je donne une leçon à Winzov. Tikone, viens ici, il nous est arrivé une visite.

— J'arrive, répondit Tikone !...

— Hé ! Marie, donne-moi ma cravate.

Tchertapkanof reprit sans s'émouvoir sa leçon à son chien.

Pendant ce temps, j'examinai la chambre où je me trouvais : une mauvaise table à quatre pieds inégaux et six chaises défoncées composaient tout l'ameublement. Les murs, blanchis à la chaux, avaient de petites taches représentant des étoiles ; une vieille glace était cachée sous un épais voile de poussière ; des toiles d'araignées pendaient au vieux plafond délabré.

A. B. C. D., disait lentement Tchertapkanof; puis il s'écria tout à coup, en faisant une contorsion : Oh ! stupide bête, mange donc !

Le pauvre animal se tenait modestement assis sur les pattes de derrière ; doux et bonasse, il faisait attention au moindre mouvement de son maître, cherchant à devancer ses ordres, à prévenir sa volonté.

Le maître lui présenta à manger en criant :

— Mange donc, animal, allons ; mais la pauvre bête resta impassible.

Furieux, Tchertapkanof le repoussa du pied ; le

chien ne broncha pas, bien qu'il dût regretter d'être aussi mal traité devant un visiteur.

Bientôt la porte de la chambre voisine s'ouvrit et Trédopouskine apparut, faisant toutes sortes de révérences.

Je me levai et m'avançai.

— Je vous en prie, dit-il, ne vous dérangez pas — Nous nous assîmes l'un près de l'autre, tandis que Tchertapkanof passait dans une autre pièce.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes dans notre terre de Chanaan? me demanda Trédopouskine après avoir doucement toussé en appuyant le bout de ses doigts contre sa lèvre supérieure.

— Il y a à peu près cinq semaines.

— Ah! bravo! dit-il... Quel temps agréable aujourd'hui... Les céréales prospèrent, c'est une bénédiction, et il me regarda avec un petit air reconnaissant comme si tout cela m'était dû.

— Pantéléï a tué deux lièvres hier, ajouta-t-il,

nous avons eu du mal, mais quels lièvres!...

— M. Tchertapkanof a-t-il de bons chiens?

— Oh! excellents, répondit avec ardeur Trédopouskine, ce sont les meilleurs du gouvernement, car lorsque le propriétaire de Bezsonovo désire quelque chose, il faut que tout cède. A ce moment, Pantéléï revint et l'air de jubilation de Tikone semblait dire : Voyez vous-même, s'il est capable de trouver un homme semblable à celui-là!

Nous nous mîmes tous trois à parler chasse. « Voulez-vous voir ma meute? me dit Tchertapkanof, et sans attendre de réponse il appela Karp, son domestique.

Celui-ci parut bientôt. C'était un grand garçon vêtu d'un habit de nankin vert avec de larges boutons armoriés.

— Va dire à Foma de m'amener ici Ammalat et Saïga et en forme... tu comprends? »

Un sourire contracta la bouche de Karp, il fit

un signe d'intelligence et disparut ; au bout de quelques minutes, Foma était là, tenant en laisse les deux chiens courants.

Comme les autres, ces quadrupèdes montraient peu d'intelligence. Tchertapkanof cracha dans les narines de l'un deux qui ne bougea pas. Bientôt la conversation s'engagea, mon hôte devint moins fanfaron, plus sympathique. Il me regarda et dit tout à coup :

— Mais pourquoi reste-t-elle seule ? pourquoi ne vient-elle pas profiter de votre aimable compagnie ? Hé ! Marie, viens donc ?

On remua dans la chambre à côté, mais aucune voix ne répondit.

— Ma...a...rie, viens donc avec nous, dit doucement Pantéléï.

La porte s'ouvrit, et une jeune femme d'une vingtaine d'années, grande, svelte, entra dans la chambre. Elle avait le teint basané des bohémiennes ; son œil en forme d'amande était rayé

de jaune et s'abritait sous de noirs sourcils, ses dents d'une blancheur d'ivoire tranchaient sur le corail de ses lèvres, ses cheveux étaient noirs et tombaient en flots sur ses épaules. Elle portait une robe blanche et un châle bleu de ciel artistement jeté sur les épaules; relevé sur le côte, il laissait voir un bras fin terminé par une main aristocratique. Elle fit quelques pas et sembla tout interdite.

— Permettez-moi de vous présenter Marie, dit Tréméitch, ma femme, si vous voulez.

Elle rougit un peu lorsque je la saluai. Elle me plaisait beaucoup avec son nez effilé, ses joues pâles et un peu caves, ses traits enfin qui annonçaient des passions fortes et une parfaite insouciance.

Marie s'assit près de la fenêtre; pour ne pas augmenter son embarras, je causais avec Tchertapkanof; de temps en temps elle m'envoyait des regards qui ressemblaient aux dards du serpent.

Tikone vint s'asseoir près d'elle et lui parla, elle sourit, et ses lèvres en se relevant donnèrent à son visage une expression, je ne dirai pas féline, pas léonine, encore bien moins angélique, mais une expression vraiment extraordinaire et fort belle à observer.

— Eh bien, Marie, dit le maître, n'as-tu pas quelques rafraîchissements à offrir à notre hôte?

— Il y a des confitures, dit-elle.

— Eh bien, donne-nous-en ainsi que de l'eau-de vie. Apporte aussi ta guitare et chante nous quelque chose.

— Non, je ne veux pas, dit-elle.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je n'en ai pas envie.

— Pourquoi?

— Je ne sais.

— Folle que tu es, eh bien, donne-nous toujours ce que j'ai demandé.

Elle revint, posa les mets sur la table et s'assit

près de la fenêtre. Marie avait maintenant la physionomie méchante, ses sourcils s'élevaient et s'abaissaient comme les antennes d'une guêpe; son œil était farouche, je prévoyais un orage. Tout à coup elle se leva, une femme passait sous la fenêtre : « Axinia » cria-t-elle. Voulant se retourner, le vieille femme glissa et tomba. Marie se rejeta en arrière et rit aux éclats; les notes argentines de sa voix résonnèrent agréablement aux oreilles de Tchertapkanof et le remirent en gaieté; comme un folâtre éclair, elle avait dissipé l'orage.

L'atmosphère était calme.

A partir de ce moment nous fûmes joyeux, nous jasions comme de vrais écoliers. Marie nous égalait en gaieté, ses yeux projetaient à la fois des lumières et des ombres, son corps avait des ondulations de vague, sa nature sauvage apparaissait tout entière.

Obéissant à une inspiration subite elle rentra,

alla chercher sa guitare et, se débarrassant de son châle, elle entonna une romance. Sa voix pure comme le cristal résonnait dans notre cœur ; tantôt c'étaient des notes fortes, comme le bruit de la mer, tantôt un chant suave et perlé, celui du rossignol. Puis ce fut un air de danse bohémienne avec le refrain : Aï jghi, govori ; aï jghi.

Tchertapkanof se laissa entraîner par le rhythme et dansa, Trédopouskine piétinait, Marie, exaltée, inspirée, faisait voler des notes mélodieuses et entraînantes.

Enfin, épuisée de fatigue, elle interrompit son chant et laissa ses doigts glisser légèrement sur les cordes de sa guitare ; mais avec un dernier courage elle lança encore des notes vigoureuses. Pantéléi, qui avait ralenti le pas, reprit avec plus de force, il touchait le plancher, et s'enlevait jusqu'au plafond en criant : Vite, vite.

Il était minuit lorsque je quittai Bezsonovo, content de ma visite et de mes amis.

V

LES CHANTEURS RUSSES

Le petit village de Kolotovka, était autrefois la propriété d'une vieille dame que l'on avait surnommée la tondeuse, à cause de son caractère entreprenant et avide. Aujourd'hui il appartient à un Allemand de Pétersbourg. Placé sur un monticule, ce village est traversé par un affreux ravin qui passe au milieu de la rue. Les eaux du printemps et de l'automne séjournent dans ce creux, et séparent le hameau en deux parties rapprochées, mais très distinctes. L'encaissement de cette sorte de rivière est profond, le lit est d'argile et l'on ne peut y jeter une passerelle.

L'aspect n'est pas agréable, et cependant il

n'est pas un habitant des environs qui ne connaisse ce village et n'y vienne souvent.

A la naissance du ravin s'élève une petite maisonnette, isolée du reste du village.

Son toit de chaume est surmonté d'une cheminée ; une seule fenêtre s'ouvre du côté du ravin, et l'hiver, quand une lumière passe à travers ces vitres, il semble que ce soit un œil aux regards perçants.

On la voit de loin ; elle sert d'étoile conductrice à ceux qui voyagent, par les brouillards et les temps brumeux.

Une planche, peinte en bleu, surmonte la porte de l'isba, qui n'est autre qu'un cabaret, ou, comme l'on dit dans le pays, un prityuni. L'eau-de vie n'y est pas moins cher qu'ailleurs, mais c'est le débit le mieux achalandé de la région, aussi, le maître Nikolaï Ivanytch a-t-il toujours beaucoup de clients.

C'est un homme vigoureux, aux joues fraîches

et vermeilles. Il a maintenant un certain embonpoint, et sa chevelure a blanchi, ses traits sont épaissis par la graisse, mais il a toujours conservé un air de grande bienveillance.

Il habite le hameau depuis plus de vingt ans, il est fort alerte et possède le don d'attirer les pratiques tout en ne faisant pas des amabilités extraordinaires.

On aime à rester chez lui, sous son regard paternel et obligeant. Il est fin, scrutateur, connaît à fond la vie et l'existence de tous ceux qui l'entourent, mais il se garderait bien de distribuer les réprimandes ou les flatteries, il reste tranquillement dans l'ombre de son comptoir.

Lorsque le cabaret est vide, il vient s'asseoir près de la porte et là entre en conversation avec les passants.

Il a beaucoup vu et observé ; combien de gentilhommes a-t-il connus qui venaient chez lui faire leur provision de brandevin ! combien se

sont ruinés! combien sont morts! Les autorités civiles le respectent et le stanovoï ne passe jamais devant son isba sans le saluer. Il est vrai qu'il a rendu des services : il y a quelques temps il arrêtait un voleur et le forçait à restituer ce qu'il avait pris.

Ivanytch est marié, sa femme était jadis mince et fluette mais aujourd'hui elle a pris de l'embonpoint. Elle a su mériter toute la confiance de son mari qui lui laisse les clefs, les affaires et elle sait se faire craindre autant que Nicolaï.

Ils ont des enfants encore jeunes, mais déjà intelligents et malins, comme le prouve leur tête de renard.

Une après-midi, je suivais le ravin ; on était au mois de juillet, et la chaleur était torride.

Une poussière blanche volait dans l'air et vous suffoquait.

Les corbeaux, le plumage hérissé, le bec entr'ouvert, semblaient implorer la charité, seuls

les moineaux continuaient leur ramage, ils se poursuivaient avec autant de vivacité, chantant, gazouillant.

Je mourais de soif. Les habitants de ce village n'ont pas de puits, ils se contentent de la boue liquide que leur fournit un étang voisin. Cette espèce de limon me dégoûtait, et je résolus d'aller demander à Nikolaï un verre de kvass ou de bière.

L'aspect du village qui n'est pas attrayant devient absolument affreux pendant cette saison.

L'éblouissante lumière du soleil fait ressortir toute la laideur de ces toits de chaume. Ce ravin profond, cette petite place brulée par le soleil, où errent misérablement quelques poules étiques, puis cet étang noir, bordé d'un côté par un cercle de boue, de l'autre, par une digue en ruines ; plus loin une berge où un troupeau de moutons cherche un brin d'herbe.

J'entrai dans le village, les enfants me regardaient d'un air surpris ; leurs yeux s'écarquil-

laient pour mieux me voir, pendant que les chiens aboyaient de toutes leurs forces.

Au bout de quelques minutes, j'étais arrivé au prytinni.

Un paysan de haute stature parut tout à coup sur le seuil ; il était nu-tête, et son manteau de frise n'était retenu à la taille que par une forte ceinture. Ce devait être un dvorovi.

Il avait la figure maigre et son front couvert de rides était surmonté par une épaisse chevelure grisonnante. Il appelait quelqu'un et ne semblait pas tout à fait maître de ses mouvements, indice certain des nombreuses libations qu'il avait faites.

— Viens donc, criait-il d'une voix rauque, et en levant ses sourcils épais. On dirait que tu ne peux pas te traîner, allons, frère, viens vite.

L'homme à qui s'adressait le paysan était petit, replet et boiteux ; il arrivait à droite de l'isba.

Il portait une longue tunique assez propre, un bonnet très pointu qui descendait bas sur le front et donnait à sa figure un nouvel air de malice. Ses lèvres n'étaient qu'un perpétuel sourire, fin et aimable.

— Je viens, mon cher, dit-il en s'approchant du cabaret. Pourquoi m'appelles-tu ? qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh ! qu'est-ce que l'on vient faire au cabaret, mon ami ! il y a ici des gens qui t'attendent : Iacka le Turc, Diki Barine et l'entrepreneur de Jisdra. Ils ont parié un quart de bière pour celui qui chanterait le mieux.

— Iacka va chanter, dit le dernier venu, c'est-à-dire Morgatch.

— Vrai, frère, ce n'est pas pour me faire déranger.

— Non, dit Obaldoni, ils chanteront puisqu'il s'agit d'un pari.

— Eh bien, entrons, dirent-ils, et se baissant ils passèrent le seuil du cabaret.

Cette conversation m'avait intéressé, car j'avais souvent entendu parler d'Iacka le Turc comme d'un fort chanteur. Voulant juger par moi-même, j'allongeai le pas et entrai dans l'isba

Peu de gens sont entrés dans un cabaret de village, les chasseurs peut-être en connaissent quelques-uns, car ils entrent partout.

Ces sortes d'établissements se composent, ordinairement, d'une antichambre obscure, puis d'une grande pièce divisée en deux par une cloison; ce mur ne doit jamais être franchi par les clients, il est percé du reste d'une large lucarne qui permet d'observer ce qui se fait de l'autre côté. On y aperçoit une table de chêne, et c'est sur cette espèce de comptoir que le marchand débite ses boissons. En face de la cloison se trouvent des petites bouteilles de chtofs soigneusement cachetées. La salle où se tiennent

les consommateurs renferme généralement plusieurs tonneaux vides, un banc et une table, au mur, sont accrochées de grossières images dites loubot-chnyia.

Lorsque j'arrivai, une nombreuse compagnie était assemblée. Nikolaï était devant le comptoir, toujours avec sa mine réjouie, occupé à servir deux verres d'eau-de-vie aux nouveaux arrivés.

Au milieu de la pièce se tenait Iacka le Turc. C'était un homme d'à peu près vingt-cinq ans, au visage pâle et maigre, au corps mince et long.

Bien qu'il ne parût pas jouir d'une bonne santé, ses joues creuses, ses pommettes saillantes et ses yeux gris annonçaient une âme passionnée.

Il était en proie à une grande émotion, ses membres tremblaient, sa respiration était inégale, il ressentait l'émotion insurmontable qui s'empare des gens quand ils doivent chanter ou parler en public. Près de lui, se tenait un homme d'une quarantaine d'années, grand et

fort; il était tout l'opposé de Iacka, ses épaules larges s'alliaient bien à ses bras forts et nerveux, son teint était un peu cuivré comme celui du Tatare; au premier abord, sa physionomie paraissait cruelle, mais elle était adoucie par le calme de la réflexion.

Il levait rarement les yeux et jetait hâtivement un regard autour de lui comme un taureau sous le joug. Sa vieille redingote était râpée et la cravate qu'il avait au cou n'était plus qu'une ficelle, tel était celui qu'Obaldonï avait nommé Diki-Bârine. Devant lui était assis le rival de Jacka l'entrepreneur.

C'était un homme d'une taille moyenne, mais bien prise; il avait le visage grêlé, les cheveux crêpus, le nez relevé de petits yeux vairons et la barbe soyeuse.

Il parlait peu, restait les mains passées sous ses jambes ou faisait aller le pied droit, puis le gauche; il faisait ainsi remarquer ses bottes

rouges qui ne manquaient pas d'élégance.

Il portait un armiak en drap gris par-dessus une chemise rouge serrée au cou.

Les rayons du soleil passaient à travers la fenêtre, mais l'humidité et l'obscurité étaient tellement grandes dans l'isba qu'on ne s'apercevait de rien.

La chaleur accablante du mois de juillet se changeait là en une fraîche humidité qui vous enveloppait comme d'un nuage plein d'eau.

Mon arrivée parut d'abord gêner les hôtes de Nicolaï, mais ayant vu le maître me dire bonjour, ils s'inclinèrent.

Je m'assis dans un coin, près d'un paysan vieille souquenille.

— Eh bien! s'écria tout à coup Obaldoni. Après avoir vidé d'un trait son verre d'eau-de-vie, il fit suivre cette exclamation de mots étranges. Pourquoi ne commence-t-on pas? Qu'en dis-tu Iacka?

— Commencez, dit Nicolaï.

— Je le veux bien, reprit l'entrepreneur et il sourit avec assurance.

— Moi aussi, dit Iacka, commençons donc de suite.

— Allóns, mes enfants, dit Morgatch d'une voix de fauseet, il faut commencer.

Au lieu de se rendre au vœu général, les chanteurs gardèrent le silence; l'entrepreneur n'avait pas même quitté sa place.

— Il est temps de commencer, exclama Diki-Bârine.

Iachka tressaillit.

L'entrepreneur se leva et toussa pour se donner une contenance.

— Qui chantera le premier? demanda-t-il d'une voix un peu altérée à Diki-Bârine qui était toujours immobile au milieu de la chambre.

— Toi l'entrepreneur, toi frère, cria-t-on.

Il se leva, remua les épaulles en regardant le plafond avec un air inspiré et se tut.

— Qu'on tire au sort, dit Bârine, et le quart de bière sur la table.

Nikolaï se baissa, prit une chopine qui était à terre et la posa sur la table.

Diki-Bârine leva les yeux sur Iachka et dit :

— Eh bien?

Le jeune homme chercha dans ses poches, en tira un kopek et le marqua d'un signe particuculier.

L'entrepreneur prit de dessous son cafetan une belle bourse de cuir, et en retira un gros tout neuf. Les deux pièces de monnaie furent mises dans la vieille casquette de Iachka.

Moargatch mit la main dans la casquette et en tira le kopek de l'entrepreneur; l'assemblée soupira, on allait enfin commencer.

— Qu'est-ce que je chanterai, demanda l'entrepreneur?

— Ce que tu voudras, lui répondit-on, et nous jugerons en conscience.

— Avant, dit-il, laissez-moi un peu tousser pour éclaircir ma voix.

— Allons, allons ! cria l'assemblée, dépêche-toi.

Le patient regarda le ciel, soupira, remua les épaules et fit quelques pas :

Avant de décrire cette lutte entre les chanteurs, il serait bon de connaître le caractère et les habitudes de chacun des personnages.

Obaldonï, de son vrai nom Evgraf Ivanof, avait été ainsi appelé par les paysans à cause de son air insignifiant, mais toujours bouleversé. C'était un mauvais garnement, un dvoroni chassé par son maître, et qui, sans un sou de paye, s'arrangeait aux dépens d'autrui pour mener une joyeuse existence. Il avait soi-disant des amis qui lui donnaient le thé, l'eau-de-vie; ce qui était faux, car Obaldonï n'était pas d'un

commerce assez agréable pour qu'on lui fît des cadeaux. Il était même ennuyeux avec son bavardage continuel, sa familiarité indiscrète et son rire convulsif. Il ne savait ni chanter ni danser, aucune parole intelligente n'était jamais sortie de sa bouche; dans les réunions, les paysans étaient habitués à le voir et on le supportait comme un mal inévitable. Diki-Bârine seul avait quelque influence sur lui.

Morgatch ne ressemblait en rien à son camarade; ce nom lui avait été injustement donné, puisqu'il ne clignait pas des yeux; il est vrai qu'en Russie l'on est si enclin à donner des sobriquets qu'ils ne sont pas toujours de la plus grande justesse.

Malgré toutes mes recherches pour connaître le passé de cet homme, certaines époques de sa vie me sont restées absolument inconnues, et je crois que les habitants du pays ne sont pas mieux renseignés que moi. J'ai su qu'il avait été autre-

fois cocher chez une vieille dame et qu'il s'était enfui avec l'attelage qu'on lui avait confié.

Il reconnut bientôt les désagréments de la vie errante car, au bout d'un an, il revenait tout écloppé se jeter aux genoux de sa maîtresse. Plusieurs années d'une vie exemplaire firent oublier cette faute et il finit même par rentrer dans les bonnes grâces de la vieille personne qui le nomma intendant. Après la mort de sa maîtresse, il se trouva, on ne sait comment, affranchi du servage, inscrit parmi les bourgeois; il se fit colon, s'occupa de commerce et en peu de temps se trouva à la tête d'une petite fortune. C'est un homme d'une grande expérience, qui n'agit que par calculs et pour son propre intérêt; il est circonspect et hardi comme le renard; bavard comme un vieille femme, il ne dit jamais un mot de trop et fait dire aux autres ce qu'ils voudraient cacher. Il ne contrefait pas les imbéciles comme d'autres le font; ses yeux fins

et perçants savent tout voir sans en avoir l'air, c'est un véritable observateur.

Lorsqu'il entreprend une affaire, on craint qu'il ne perde, néanmoins il mène tout sagement et finit par triompher.

Il est heureux, mais croit aux superstitions et aux présages. Peu aimé dans le pays, il ne s'en préoccupe pas et se contente d'être estimé. Il n'a qu'un fils qu'il fait élever chez lui.

C'est son père tout craché disent les vieillards, lorsque le soir, assis devant leurs maisons, ils causent de choses et d'autres.

Iacka le Turc et l'entrepreneur étaient bien moins intéressants. Le premier, surnommé le juif, avait reçu ce titre parce que sa mère appartenait à cette nation; c'était un artiste, mais il se voyait obligé de travailler dans une fabrique de papier.

L'entrepreneur devait être un bourgeois, il avait le ton leste et décidé que l'on remarque

chez les gens de cette classe. Le plus intéressant et le plus curieux était Diki-Bârine.

Lorsqu'on le voyait pour la première fois, on était frappé du caractère de rudesse répandu sur toute sa personne. Il a une santé d'Hercule, taillé dans un chêne à coups de hache, mais dans ce chêne, il y a de la vie pour dix hommes, et cependant, avec cet extérieur grossier, il a de la grâce, peut-être est-ce le sentiment que lui inspire la conscience de sa force.

Il est difficile de juger, à première vue, à quelle classe appartient cet homme. Ce n'est ni un dvorovi, ni un seigneur Jean-sans-terre ; ce ne peut être un bourgeois, un écrivain, un être particulier. Un beau jour, il était arrivé dans le district, et l'on avait dit que c'était un odvonoretz retraité, mais rien ne le prouvait. Personne ne savait non plus quels étaient ses moyens d'existence, il n'exercait aucun métier, et cependant, ne manquait jamais d'argent. Ne prenant

aucun souci de personne, il vivait tranquillement, donnant quelquefois des avis que l'on suivait toujours.

Sa vie était chaste, il buvait fort peu, mais il avait une passion pour le chant. Cet homme était, en un mot, quelque chose d'énigmatique; il semblait renfermer en lui une force prodigieuse, mais il restait dans un repos absolu, parce qu'un secret pressentiment l'avertissait que s'il se laissait aller, cette force briserait tout sur son passage, peut-être même celui qui la recèlait.

Il devait, je crois, en avoir fait l'expérience. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la délicatesse de sentiment qu'il joignait à une cruauté native.

Je n'ai jamais rencontré pareil contraste.

Mais revenons au moment où l'entrepreneur s'était avancé au milieu de la chambre. Il ferma un peu les yeux, et commença à chanter d'une voix de fausset qui était agréable, bien qu'elle ne fût pas très pure.

Il faisait vibrer l'instrument comme l'on tourne et retourne un beau diamant au soleil ; tantôt c'étaient des notes fines et légères, des gouttelettes d'une eau pure ; il laissait pleuvoir des nuées de mélodies qui tombaient éblouissantes et fines, des points d'orgues grandioses, puis, il s'arrêtait, et après ces pauses qui laissaient à peine le temps de respirer, il faisait des reprises d'une hardiesse à emporter l'âme.

Un amateur eût été transporté à l'audition de cette voix ; mais un Allemand l'eût trouvée insupportable.

C'était un ténor léger, un tenore di grazia russe. Il ajoutait tant d'ornements, de fioritures, de trilles de groupetti à la romance que j'eus beaucoup de peine à en saisir le sens ; néanmoins, je distinguais ces vers :

Je labourerai, ma belle,
Un petit coin de terre.
J'y planterai, ma belle,
De jolies primevères.

L'entrepreneur n'ignorait pas qu'il avait à faire à des connaisseurs, aussi employait-il tous ses efforts à toucher son auditoire. Il y réussit parfaitement lorsque, dans une gamme fine et légère, il passa de la voix de baryton à celle de ténor. Diki-Bârine et Obaldonï ne purent retenir un cri d'admiration.

— Bien ! monte encore, gaillard, allons, chauffe toujours où qu'Hérode perde toujours. !

Nikolaï, assis devant son comptoir, balançait la tête d'un air de satisfaction ; Obaldonï baissait la mesure et remuait les épaules en cadence.

Encouragé, le virtuose lança une roulade parsemée de trilles, de coups de gosier, ce fut une cascade de sons brillants jusqu'au moment où épuisé, il rejeta la tête en arrière, en poussant un dernier cri ; tout l'auditoire y répondit par des applaudissements frénétiques. Obaldonï lui sauta au cou et ses longs bras osseux l'entourèrent et faillirent étouffer le chanteur. La grosse figure

de Nikolaï se couvrit d'une rougeur juvénile et Iacka s'écria comme un fou :

— Ah ! le gaillard ! a-t-il assez bien chanté.

Mon voisin, le paysan en loques, frappa la table du poing en disant :

— Ah que c'est bien ! c'est diablement bien ! et il cracha par terre.

— Ah que tu nous as fait plaisir, criait toujours Obaldonï, sans lâcher l'entrepreneur, tout épuisé. Oui, tu as gagné, disait-il, Sachka n'était pas de cette force, et il se remit à presser l'entrepreneur avec effusion.

— Lâche-le donc, enragé, lui cria-t-on, tu ne vois donc pas qu'il est fatigué, buse, va, tu t'es collé à lui comme une feuille mouillée.

— Eh bien qu'il aille s'asseoir, cria-t-il, je vais boire à son compte, n'est-ce pas, tu permets?

Le chanteur fit un signe de consentement et tomba épuisé sur un siège.

— Tu chantes bien, dit Nikolaï, en appuyant

sur le mot, comme quelqu'un qui sait le poids de ses paroles, maintenant nous allons entendre Iacka.

— Oui, il a très bien chanté, très bien, s'écria tout à coup Polekha, la femme du cabaretier!

— Ah! cette tête carrée de Polekha, cria Obaldonï, qu'est-ce qui t'amène, Polekha, ah, ah!

— Insupportable bête, cria Diki-Bârine, vas-tu te taire.

— Je ne fais rien, grommela Obaldonï. — Oui... c'est seulement...

— Allons... tais-toi, dit Bârine.

Et s'adressant à Iacka :

— Commence, frère.

— Je ne sais ce qu'il y a, dit-il, mais j'ai ici quelque chose à la gorge, je ne peux...

— Pas de grimaces, dit Nikolaï, dépêche-toi et essaye de chanter aussi bien que l'entrepreneur.

Iacka resta quelques temps la tête dans ses

mains, puis s'appuya contre le mur. Sa figure était pâle comme celle d'un mort et ses yeux étaient à peine ouverts.

Il poussa un grand soupir et commença.

Le premier son fut faible, tremblant, on eût dit un vague écho lointain, il produisit un singulier effet.

Le son qui suivit fut plus large, plus hardi, l'artiste aborda la voix de tête avec une adresse incroyable ; il savait bien manier l'instrument et fit vibrer les notes hautes avec un talent extraordinaire.

Nous fûmes tous ravis, quand il entonna ce chant mélancolique : « Bien des sentiers mènent au bois fleuri. » Ces paroles produisirent un grand effet ; j'avais rarement entendu une voix aussi belle, exprimant aussi bien les accents de la passion et du désespoir, du calme et du bonheur.

C'était bien un chant russe, une romance qui allait au cœur.

Iacka s'animait de plus en plus, et se laissait aller à l'inspiration qui le dominait et qu'il communiquait aux auditeurs.

Cette scène m'en rappela une autre à la mémoire.

Il me souvient qu'un jour, à l'heure du reflux, j'étais sur le bord d'une plage où la vague venait bruyamment se briser. Une mouette aux ailes blanches vint se poser près de là, elle était tournée vers la mer empourprée et ouvrait de temps en temps ses énormes ailes pour saluer les flots et le disque du soleil... Voilà à quoi je songeais, en voyant Iacka immobile devant nous, mettant toute son âme dans sa voix, et nous ravissant par ses belles mélodies.

Chacune de ses notes graves avait quelque chose de grand, de vague, comme l'horizon de nos steppes, je commençais à avoir les larmes aux yeux, lorsque j'entendis sangloter à côté de moi.

Je me retournai, c'était la femme de Nikolai qui pleurait, appuyée contre la fenêtre.

Iacka jeta les yeux de son côté et à partir de ce moment sa voix devint encore plus entraînante et plus belle. Nous étions tous très surexcités, je ne sais comment cela aurait fini, si le chanteur ne s'était tout à coup arrêté au milieu d'une note élevée.

Personne ne bougea, personne ne dit rien, nous n'étions plus là. Iacka nous avait transportés dans un monde nouveau.

— Iacka, dit enfin Diki-Bârine en appuyant la main sur son épaule, puis il se tut.

L'entrepreneur se leva, s'approcha, et nous l'entendîmes balbutier péniblement :

— Tu... c'est toi... gagné... puis ils sortit du cabinet.

A peine eut-il disparu, que le charme sous lequel nous étions commença à se dissiper.

Obaldoni fit un saut en ricanant et en agitant

ses grands bras. Morgatch vint féliciter l'artiste et Nikolaï ne put faire autrement que d'offrir une seconde chopine. Diki-Bârine était heureux et le sourire qui errait sur ses lèvres contrastait singulièrement avec l'expression habituelle de sa figure.

Quant au paysan à la souquenille, il pleurait comme un enfant et de temps à autre nous l'entendions s'écrier : « Que je sois le fils d'une chienne s'il n'a pas bien chanté ! »

Iacka jouissait de son triomphe, il envoya chercher l'entrepreneur, mais on ne le trouva pas. Obaldonï entraîna le chanteur vers le comptoir en répétant :

— Chante encore, chante jusqu'au soir.

Je m'en allai, après avoir jeté les yeux une dernière fois sur Iacka. La chaleur était excessive, l'atmosphère en feu ; à travers l'azur du ciel on croyait voir de petits points lumineux.

Aucun bruit ne se faisait entendre et ce calme

augmentait encore la beauté de la nature.

Accablé de fatigue, je gagnai un hangar, où je m'étendis sur l'herbe fraîchement coupée. Le foin avait une senteur enivrante, je fus longtemps avant de m'endormir, le chant de Iacka résonnait toujours à mes oreilles. La fatigue et la chaleur l'emportèrent et je ne me réveillai qu'au commencement de la nuit. Les dernières lueurs du crépuscule s'enfuyaient à l'horizon, quelques étoiles brillaient avec un vif éclat. La température se ressentait de la chaleur du jour, et, la poitrine oppressée, on épiait un souffle de vent.

Quelques feux brillaient dans le village, et la fenêtre du cabaretier était encore très éclairée. Entraîné par la curiosité, je me dirigeai vers la maison de Nikolaï ; en regardant à travers les vitres, j'éprouvais un mouvement de dégoût ; ceux que j'avais vus dans l'après-midi y étaient encore, mais dans un complet état d'ivresse ; Iacka bredouillait quelque chanson, pendant que

le paysan à la souquenille et Obaldonï essayaient de danser.

Nikolaï était le seul, en sa qualité de cabaretier, qui eût conservé sa dignité, quelques nouvelles personnes étaient là, mais Diki-Bârine ne s'y trouvait plus.

Je quittai la fenêtre et descendis la hauteur sur laquelle se trouvait le village.

Des flots de brouillard inondaient la plaine et semblaient se confondre avec la terre. Je marchais au hasard, quand le son d'une voix enfantine vint frapper mon oreille :

— Antropka, Antropka. Puis il s'arrêta pour recommencer bientôt. Sa voix retentissait au milieu du silence nocturne ; au moins trente fois il s'obstina à crier, enfin du bout de la plaine, j'entendis quelqu'un qui lui répondait: Quoi..., oi... oi.... oi.... — Viens pour que le père te batte, cria l'enfant. On ne lui répondit plus mais il continua à appeler de plus belle. Je m'éloignai et

tournai le coin d'un bois qui précède mon village. L'obscurité était profonde; le nom d'Antropka résonnait toujours faiblement dans le lointain.

VI

LE NAIN KACIANE

Je revenais de la chasse, dans une mauvaise téléga, et je me sentais fatigué sous le poids de la chaleur d'un jour nuageux.

Je sommeillais en m'abandonnant avec résignation aux secousses de la téléga dont les roues légères soulevaient sur le chemin une poussière fine qui nous enveloppait.

Tout à coup, mon attention fut éveillée par l'inquiétude et les mouvements de mon cocher, qui, jusqu'alors avait dormi plus tranquillement

que moi ; il tira les rênes, se tourna, et commença à agacer les chevaux.

Nous voyagions dans une plaine labourée, des monticules que la charrue n'avait point aplanis nous procuraient des chocs fréquents. Le regard ne pouvait embrasser que cinq mètres tout au plus, aucune habitation n'y paraissait, de petits massifs de bouleaux coupaient seuls de leurs cimes arrondies la ligne droite de l'horizon.

D'étroits sentiers s'étendaient dans les champs, serpentaient à travers les monticules ; j'y distinguai je ne sais quel cortège, c'est ce qui fixait l'attention de mon cocher.

C'était un convoi funèbre. En avant, dans une téléga dont le cheval marchait avec lenteur, se trouvaient un prêtre et un sous diacre qui tenait les rênes ; derrière venait le cercueil porté par quatre hommes, puis deux femmes suivaient.

L'une d'elle chantait, sur un ton triste et monotone, la complainte des morts.

Mon cocher fouetta les chevaux, et parvint à passer avant le cortège. Au bout de deux cents mètres nous étions arrêtés, la téléga s'inclina et nous faillîmes verser.

Le cocher retint les chevaux et cracha par terre.

— Qui y a-t-il ? demandai-je.

— L'essieu est brûlé, dit-il, c'est cet enterrement qui nous a porté malheur ; je descendis très inquiet de savoir comment nous allions faire, mon cocher s'en prit au cheval et le secoua si rudement qu'il faillit tomber. La roue était presque rentrée sous la téléga et semblait lever en l'air son moyeu avec une sorte de désespoir.

— Que faire maintenant ?

Sur ces entrefaites, le funèbre convoi vint à passer près de nous ; le cocher et moi nous nous découvrîmes, et échangeâmes un regard avec les porteurs.

L'une des deux paysannes qui suivaient était

vieille et pâle, ses traits ravagés par la douleur conservaient cependant une expression sévère et digne. L'autre, jeune femme de vingt-cinq ans, avait les yeux rouges et la figure gonflée à force d'avoir pleuré. En passant près de nous, elle cessa sa cantilène, mais quelques pas plus loin nous l'entendîmes reprendre sa complainte.

— C'est le charpentier Martin qu'on enterre, me dit le cocher. De ces deux paysannes la vieille est sa mère et l'autre sa femme.

— Est-il mort de maladie ?

— Oui, d'une fièvre chaude.

Avant hier, l'intendant a envoyé chercher le docteur, mais il n'y était pas. Martin était un bon ouvrier; un peu braque, mais enfin c'était un bon charpentier. Comme sa femme se désole ! Du reste c'est toujours comme cela ! les femmes n'achètent pas leurs larmes... les larmes des femmes sont toutes de la même eau, oui.

Cette réflexion faite, il se baissa près du cheval,

passa sous le trait et saisit l'arc qui est au-dessus du collier.

— Qu'allons-nous devenir? pensai-je.

Le cocher appuya le genou contre l'épaule du cheval de brancard, secoua le danga et resserra les harnais ; il vint se placer devant la roue et prenant dans son cafetan une tabatière en écorce, il souleva lentement le couvercle, plongea ses gros doigts dans la boîte et retourna deux ou trois fois la pincée qu'il avait prise, fronça le nez d'avance et enfin aspira son bienheureux tabac. Cette opération finie, il fit une affreuse grimace, et cligna des yeux qui se remplirent de larmes.

— Eh bien ! dis-je enfin? Le cocher ne se préoccupait pas, il replaça la tabatière dans sa poche et resta absorbé profondément, je le vis tout à coup remonter sur son siège.

— Que veux-tu donc faire? demandai-je avec surprise.

— Veuillez remonter, me dit-il tacitement en prenant les rênes.

— Mais nous ne pourrons avancer ?

— Nous irons.

— Et l'essieu.

— Veuillez monter, l'essieu est cassé, mais nous pourrons peut-être arriver jusqu'au village qu'on nomme Joudino.

— Tu crois que nous pourrons y arriver.

— Le manant ne daigna pas me répondre. Il fouetta son cheval et tant bien que mal, nous arrivâmes au hameau. Six petites isbas composaient ce modeste village. En entrant nous ne rencontrâmes pas un être vivant, pas même des poules ; je me dirigeai vers la première isba, et appelai les maîtres de la maison, personne ne me répondit. — J'appelai une seconde fois, un miaulement de chat se fit alors entendre ; j'avançai la tête dans la première pièce, elle était sombre et enfumée, je regagnai la cour.....

personne, si ce n'est un veau et une oie.

J'allai explorer la seconde isba :

Dans la cour, je crus distinguer un être humain.

A quelques pas de lui, près d'une mauvaise téléga, était un vieux cheval maigre au harnais rapiécé. Non loin de là des sansonnets m'observaient de leur gîte aérien avec une curiosité paisible.

Je m'approchai du dormeur pour le réveiller.

Il se leva lestement et balbutia en secouant un reste de sommeil.

— Eh bien quoi, qu'est-ce que vous voulez ?

Je ne lui répondis pas d'abord, tant son extérieur me surprit. Figurez-vous un nain de cinquante ans à peu près, avec une petite figure brune et ridée, un nez pointu, des yeux imperceptibles, un fouillis de cheveux épais et noirs surmontant son visage comme un champignon, placé sur sa tige terreuse. Toute sa personne était maigre,

chétive, et son regard si extraordinaire que je ne puis le décrire.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il. Je lui expliquai ce qui m'amenait, il m'écouta sans détourner un instant ses yeux au clignotement singulier.

— Je voudrais avoir un nouvel essieu, je payerai.

— Etes-vous des chasseurs, dit-il, en nous examinant de la tête aux pieds.

— Oui.

— Comment vous ne craignez pas de tuer les oiseaux du ciel, les animaux des bois, vous ne savez donc pas que c'est un péché de répandre le sang innocent.

Le petit vieillard parlait avec beaucoup de clarté; non seulement sa voix n'était ni rustique ni hésitante, mais on y sentait une certaine douceur qui la faisait ressembler à une voix de femme.

— Je n'ai pas d'essieu, celui de ma téléga est

mauvais, dit-il en me montrant sa voiture.

— Mais on doit pouvoir en trouver un dans le village?

— Dans quel village? Ici ce n'est pas un village, et tout le monde est au travail, passez votre chemin; et il s'accroupit sur la terre brûlante.

Je ne pouvais m'arrêter à une pareille conclusion.

— Écoute-moi, mon brave homme, lui dis-je. J'ai un service à te demander; je payerai bien.

— Je ne veux pas de votre argent, et désire me reposer, car j'ai eu grande fatigue en allant à la ville.

— Je te supplie, mon brave homme.

Il s'assit et croisa devant lui ses petites jambes grêles. Je pourrais, dit-il, après réflexion, te mener à la coupe que nous venons de vendre; là, tu trouveras des ouvriers et tu pourras commander un essieu ou en acheter un tout fait.

— Oui, c'est cela, m'écriai-je, allons!

— Un bon essieu de chêne? continua-t-il.

— Est-ce loin d'ici?

— Trois verstes.

— Nous pourrons y aller sur ton chariot.

— Je ne sais...

— Allons, allons, en route, mon cocher nous attend dans la rue.

J'eus toutes les peines du monde à entraîner le vieillard hors de la cour; le cocher, lui aussi, était mal disposé, il avait mené les chevaux à l'abreuvoir et l'eau était détestable; de là son courroux, car, disent les cochers, l'eau est la première chose au monde. A la vue du petit vieillard, il écarquilla les yeux et s'écria:

— Ah! Kacianoucho, bonjour.

— Bonjour Jérofée, salut à l'homme juste, dit le nain.

Je m'empressai de communiquer à l'homme juste la position de Kaciane. Pendant qu'il dételait les chevaux avec une ardeur mesurée, le

nain se tenait appuyé à la porte cochère; ses traits maussades et sa physionomie courroucée indiquaient que notre subite irruption ne lui plaisait nullement.

— On t'a donc transporté ici? demanda tout à coup Jérofée, en soulevant la chouga.

— Comme tu vois.

— Sais-tu, dit mon cocher, Martine, Martine de Reabof, le charpentier?

— Oui.

— Eh bien! il est mort. Nous venons de rencontrer son enterrement.

Kaciane frémit.

— Mort, dit-il, et il baissa les yeux.

— Pourquoi ne l'as-tu pas guéri, on dit pourtant que tu as le pouvoir de calmer toutes les maladies?

Le cocher raillait et s'égayait aux dépens du pauvre nain.

— Est-ce là ta téléga ? dit-il en montrant la charrette.

— Eh oui.

— Elle est fameuse, nous n'arriverons jamais à la coupe avec cela ; mes chevaux ne pourront pas entrer dans ces brancards, car ils sont forts ; mais ça, qu'est-ce que c'est ? et en même temps il secouait brusquement la voiture.

— Je ne sais vraiment pas comment nous arriverons à la coupe, dit Kaciane. A moins de prendre cette petite créature là, dit-il en montrant son cheval.

— Ça, s'écria Jérofée, et s'avançant près du cheval de Kaciane, il lui donna une tape humiliante sur le cou.

— Il faut atteler cette haridelle au plus vite, dis-je au cocher.

Il me tardait de partir, car dans les coupes on rencontre souvent des coqs de bruyère et des cailles. Quand la téléga fut prête, je m'y installai

de mon mieux, avec mon chien ; Kaciane, enroulé dans une couverture, vint près de moi, il était toujours fort triste. Au moment où nous allions partir, Jérofée s'approcha de moi et me dit d'un air mystérieux :

— Vous faites bien de partir avec lui. C'est un iourodwetz, il a beaucoup d'influence dans le pays, et je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé la puce. Exigez seulement qu'il vous conduise à la coupe, dit-il, et choisissez vous-même l'essieu.

— Y aura-t-il du pain dans votre endroit ? demanda Jérofée à Kaciane.

— Cherche et tu trouveras, dit sentencieusement notre mentor.

Son cheval, à ma grande surprise, trottait assez vivement. Pendant tout le trajet, Kaciane garda un silence opiniâtre et répondit à peine à mes questions. Nous arrivâmes bientôt à la coupe, et de là nous gagnâmes une isba isolée, sur le bord d'un petit ravin qui avait été changé en étang.

J'aperçus, dans le comptoir, deux jeunes gens aux manières doucereuses, à la parole vive et insinuante, au sourire plein de délicatesse. Je leur achetai un essieu et retournai près de Kaciane; je croyais qu'il resterait là à m'attendre, mais il me demanda si je voulais l'accepter comme compagnon de chasse.

— Oui, certainement, répondis-je.

Nous entrâmes dans la coupe : elle avait à peu près une verste de longueur. Kaciane m'occupait beaucoup plus que mon chien, et en l'observant, je voyais combien ce surnom de la puce était exact.

Comme toujours, il était tête nue ; il est vrai que la masse énorme de ses cheveux noirs le dispensait de toute coiffure ; on voyait cette tête paraître, monter à travers les buissons, comme l'eût fait une puce sur une botte de foin. Il allait, venait continuellement, arrachait des simples qu'il mettait dans ses poches en marmottant toutes sortes de paroles incohérentes. De temps

en temps, il s'arrêtait et lançait sur moi et sur mon chien un regard scrutateur.

On trouve souvent, dans les taillis, de petits oiseaux gris cendré, qui volent en gazouillant et sautent d'un arbre à l'autre, Kaciane les contrefaisait et les appelait. Un cailleteau lui partit entre les jambes en criant, il imita sa voix ; une alouette se mit à chanter à tue-tête, Kaciane répéta sa mélodie. Mais il ne m'adressait pas le moindre mot.

Le temps était devenu magnifique et par contre la chaleur accablante. Seulement quelques nuages jaunâtres semblables à une neige de fin de printemps, découpaient sur le ciel serein leurs bords dentelés et festonnés.

Kaciane et moi nous restâmes longtemps dans le fourré. De jeunes pousses qui n'avaient pas encore la hauteur d'un mètre, entouraient de vieux troncs d'arbres, et formaient un voile de verdure sur ces débris.

Des excroissances circulaires, épaisses comme des lèvres, et dont on fait l'amadou, apparaissaient à côté des fraisiers aux longs filaments roses, et près de plantureux champignons.

A chaque instant nos pieds s'embarrassaient dans des sortes de lianes rassasiées de soleil, les petites feuilles rouges des arbrisseaux avaient un éclat de cuivre, le sol était jonché de fleurs. C'étaient tantôt les clochettes de l'herbe Robert, les petits calices jaunes du glaucome, les pétales rosées de la chélidoine ; çà et là, dans les endroits retirés, des tas de bois brunis rangés en sajènes projettent leurs ombres obliques.

La brise s'élève par moment mais tombe presque aussitôt... elle m'effleure doucement la figure ; tout s'agite gaîment, et semble s'animer autour de moi ; les palmes des fougères se balancent avec grâce ; mais le vent cesse et tout retombe dans le silence, seul le chant des grillons continue avec rage, aigu et perçant, il

accompagne bien la chaleur torride du milieu du jour ; comme elle, on le dirait émané du sein de la terre brûlante.

Après avoir longtemps marché sans avoir levé une seule compagnie de perdreaux, nous pas sâmes dans la coupe voisine. Là, les trembles venaient d'être abattus et gisaient sur le sol, écrasant de leur poids les broussailles et les mousses. Quelques-uns avaient encore des feuilles vertes, d'autres n'avaient plus que des branches mortes et desséchées.

Les coups de haches résonnaient sourdement et avec lenteur, il semblait que ces grands êtres eussent peur de la mort.

Nous fûmes longtemps sans rencontrer de gibier, enfin j'aperçus un râle qui s'élevait d'un épais buisson.

Je tirai, il tournoya quelque temps et tomba. Kaciane au moment de la détonation, se couvrit les yeux avec la main et resta immobile pendant

que je cherchais l'oiseau ; lorsque je fus revenu il examina l'endroit où était tombé le râle et dit :

— Ah! quel péché! — Voilà qui est un véritable péché.

La chaleur nous obligea à chercher un refuge dans les bois, je m'installai sous un buisson de noisetiers, près duquel un jeune platane étendait ses feuilles légères, Kaciane s'assit sur le bouleau abattu. Je l'observai attentivement. Les cimes des arbres envoyaient leurs ombres verdâtres sur sa figure et repassaient lentement sur son corps chétif et malingre. Ennuyé de son silence, je m'étendis sur le dos, et m'amusai à contempler le jeu des feuilles, leur position croisée et leurs mouvements doux qui se voient facilement sur un fond uni de ciel bleu.

C'est une charmante chose que ce spectacle ; on peut s'imaginer avoir devant soi l'océan, les arbres deviennent les longues racines de plantes

imaginaires, et leurs feuilles sont tantôt diaphanes tantôt d'un vert opaque foncé.

Semblables aux îles flottantes, de gros nuages passent et repassent ; mais voilà que tout à coup cet éther radieux s'agite et chuchote, tout frémit d'un éclat qui fuit, semblable au clapotement du flot qui meurt sur la grève.

Ce spectacle ravit et réconforte l'âme, cet azur amène un sourire de contentement. Avec les brillants nuages qui passent et s'enfuient, on revoit les années de bonheur, et toujours il semble que la pensée vous emmène de plus en plus dans ces régions où l'on voudrait demeurer.

— Bârine, Bârine, cria subitement Kaciane.

Je me levai avec surprise. Cet homme qui jusque là avait à peine répondu à mes questions, m'adressait maintenant la parole.

— Pourquoi avoir tué cet oiseau? dit-il en me fixant.

— Mais, répondis-je, le râle de genêt c'est un gibier, on le mange.

— Ce n'est pas pour le manger, que tu l'as tué, dit-il, c'est pour t'amuser.

— Cependant tu manges bien des oies et des poules.

— Ce sont des volatiles que Dieu a faits pour l'homme, au lieu que le râle est un oiseau libre, un oiseau des bois. Il y en a beaucoup comme lui, et nous ne devons toucher à aucun. Dieu a laissé à l'homme une autre nourriture, le blé nourricier, les animaux domestiques, de même, nous avons comme boisson l'eau du ciel.

J'examinai avec curiosité ce petit homme original qui me prêchait si bien ; les paroles venaient facilement et il avait l'air très convaincu.

— Ainsi, selon toi, ce serait un péché de tuer un poisson ? demandai-je.

— Un poisson a le sang froid, répliqua-t-il. C'est une bête muette qui ne sent rien, ne voit rien ; le sang, continua-t-il après un moment de silence, n'est pas un élément sacré, aussi il se cache, il ne voit pas la lumière; le bon soleil de Dieu n'envoie jamais ses rayons sur lui, aussi est-ce un grand péché que de mettre le sang au jour ! c'est un grand péché ! une chose affreuse !...

Il soupira et se tut. J'avoue que ce vieillard me surprenait énormément, son langage différait de celui que j'avais entendu tenir aux paysans russes, il surpassait même en élégance ceux de nos gens de commerce qui se posent comme beaux diseurs.

— Dis-moi, Kaciane, lui dis-je d'un air suppliant, de quoi trafiques-tu?

A cette question, il se troubla légèrement.

— Je vis comme Dieu l'ordonne, dit-il, mais quant à avoir un métier, je n'en ai aucun. Je voudrais bien travailler mais je ne le puis, mes

mains sont maladroites. Au printemps, je vais dénicher des rossignols.

— Comment, tu prends des rossignols? mais tu viens de me dire qu'il ne faut toucher à la vie d'aucun hôte des bois, des prés ou des montagnes.

— Il ne faut pas les tuer, c'est vrai, la mort vient assez vite réclamer ce qui lui est dû. Ainsi le charpentier Martine a vécu peu de temps, la mort l'a enlevé, et sa femme pleure...

Mais contre la mort, ni l'homme ni les animaux ne peuvent rien. Moi je ne tue pas les rossignols; je les attrape seulement, pour le plaisir de l'homme, pour qu'il se complaise à leurs chants, pour qu'il les aime.

— Tu vas probablement les chercher dans les environs de Koursk?

— Oui, et quelquefois plus loin. Je passe la nuit dans les marais, je couche seul dans les bocages, à la lisière des buissons; là, j'écoute le

chant des oiseaux, le cancanement des canards. Le soir je remarque, le matin je guette et je tends mes filets ; il y a des rossignols qui chantent si doucement, si gentiment, que cela m'attriste de les attraper.

— Et tu les vends tes captifs?

— Je les donne, Bârine, à des bonnes gens.

— Que fais-tu encore?

— Et rien, malheureusement; je suis un mauvais ouvrier, je sais pourtant lire et écrire.

— Ah vraiment!

— Oui, de braves gens aidés par Dieu m'ont enseigné le peu que je sais.

— As-tu de la famille?

— Non, je suis seul.

— Comment donc cela peut-il se faire?

— Je n'ai pas eu de chance dans la vie, mais comme mes malheurs étaient agréables à Dieu je ne dois rien dire.

— Alors tu n'as aucun parent?

— Oui... oui et non.

— Dis-moi, je te prie, ajoutai-je, il me semble que le cocher ta demandé pourquoi tu n'avais pas guéri Martine ; as-tu le pouvoir de soulager les malades?

— Ton conducteur est un homme juste, dit Kaciane d'un air pensif, mais il n'est pas impeccable. Il m'a surnommé guérisseur, qui donc a le pouvoir de guérir si ce n'est Dieu ? A la vérité il y a des herbes salutaires qui font diminuer le mal, par exemple : le poivre d'eau et le plantain. On peut en parler car ce sont des plantes du bon Dieu, il y en a d'autres qui sont utiles aussi, mais on ne peut prononcer leur nom sans pécher. Il est de certaines paroles qu'il faut dire et alors... Et il ajouta en baissant la voix : « Ce qu'il faut surtout c'est l'espérance. »

— Tu n'as rien administré à Martine, demandai-je?

— Non, j'ai été prévenu trop tard, mais tout

ce qui est écrit doit arriver, ceux que la mort a marqués doivent périr; le soleil ne leur envoie plus sa chaleur, le pain même ne leur est pas bon.

— Que Dieu ait pitié du pauvre homme!

— Y a-t-il longtemps que l'on vous a transportés ici, demandai-je.

— Il y a quatre ans seulement, dit Kaciane avec un peu d'agitation. Du temps de notre feu seigneur, nous vivions sans rien prévoir, mais la tutelle nous a transportés ici, du reste elle n'a pas eu tort, c'était écrit...

— Où étiez-vous avant?

— Nous demeurions à la belle Metcha.

— Est-ce loin d'ici?

— Cent verstes.

— Etiez-vous mieux là-bas?

— Oui, bien mieux. Là, c'étaient des campagnes découvertes, de grandes rivières, c'était notre pays; ici, nous sommes à l'étroit, nous sommes orphelins.

Là-bas, à la belle Metcha, quand on gravit une colline, on a devant soi un spectacle magnifique. Dieu, quelle vue...! Ah! que c'était beau! on apercevait des rivières, des coteaux, une église, des prés. On voyait loin, bien loin. Il est vrai qu'ici la terre est meilleure, grasse, argileuse, elle produit beaucoup, mais partout il pousse assez de blé pour moi.

— Tu voudrais revoir ton pays, brave homme?

— Oui, je le désire; cependant on est bien partout. Je suis un homme sans famille qui aime à errer, et puis, que gagne-t-on à rester chez soi, au moins quand on sort, on se sent plus léger, le soleil vous réchauffe mieux, et nous sommes davantage sous les yeux du Seigneur. On voit croître les plantes autour de soi, on en cueille quelques-unes, puis c'est une source, de l'eau sainte qui coule, on en boit, on en remarque la place. Les oiseaux gazouillent et chantent...

Ah... c'est à Koursk surtout... des steppes! quelles steppes!... voilà des sites faits pour l'admiration, la joie de l'homme. C'est là que l'âme s'élève en louanges vers le Créateur.

On dit que les steppes s'étendent jusqu'aux mers chaudes, où vit le gamaïoun, au doux chant, où les pommes d'or poussent sur des branches d'argent.

Là, tout homme vit, passe ses jours dans la joie et la justice. Voilà où je porterais mes pénates avec plaisir. Où n'ai-je pas été déjà? J'ai vu Limbirsk, Romène, Moscou, la ville aux coupoles d'or; j'ai vu l'Oka, cette bonne nourrice, Isna, la colombe, et le Volga, la bonne mère; j'ai vu bien des villes, comme bien des honnêtes gens. Et j'aurais pu vivre là-bas... et alors... déjà... Je ne suis pas seul pécheur, il y a beaucoup de paysans qui, comme moi, errent à travers le monde... oui... Et que gagne-t-on à rester chez soi... Il n'y a pas de justice dans l'homme.

Kaciane prononça ces mots, tout bas, d'une manière inintelligible. Il marmotta encore quelques mots, sa figure prit une expression si étrange qu'involontairement le surnom d'innocent me revint à la mémoire. Il branla la tête et sembla revenir à lui.

— Quel soleil, dit-il, qu'il fait bon dans les bois !

Il remua les épaules, jeta autour de lui des regards distraits et fredonna une chanson dont je ne distinguai que ces paroles :

De mon vrai nom je suis Kaciane
Mais on m'a surnommé la Puce.

Ah! pensai-je, il compose,

En m'entendant, il tressaillit et regarda attentivement au fond du bois.

En arrière, j'aperçus une petite paysanne de huit ans environ.

Elle était vêtue d'un sarofane bleu et un mou-

choir rayé était gentiment mis sur sa tête. Elle ne comptait probablement pas nous voir là, car elle se tenait immobile au milieu d'un massif de noisetiers, n'osant ni avancer ni reculer. Elle nous regardait d'un air craintif avec ses grands yeux fendus en amande; j'eus à peine le temps de l'examiner, elle se cacha derrière un arbre.

— Annoucka, Annoucka, viens, ma petite, dit le vieillard avec douceur.

— J'ai peur, dit-elle timidement.

— Mais non... viens avec moi.

Annoucka sortit silencieusement de sa cachette en faisant un détour; on entendait à peine le bruit de ses petits pieds sur le gazon, elle arriva près du vieillard... Ce n'était pas une enfant de huit ans comme je l'avais cru d'abord, mais bien une charmante jeune fille de quatorze à quinze ans. Quoique un peu maigre et un peu petite, elle était bien proportionnée et très agile. Sa mignonne figure avait quelque vague ressem-

blance avec celle de Kaciane qui n'était pourtant pas beau; les mêmes traits aigus, le même regard étrange et spirituel; Kaciane la regarda attentivement.

— Tu ramassais des champignons?

— Oui, dit-elle, avec un sourire timide.

— En as-tu trouvé beaucoup?

— Oui, pas mal, et elle baissa les yeux.

— En as-tu des blancs, montre-nous ta cueillette.

Elle mit son panier à terre et, soulevant la feuille de bardane, nous montra ce qu'elle avait cueilli.

— Eh! fit Kaciane, ils sont beaux; c'est bien Annoucka.

— Est-ce ta fille? demandai-je à Kaciane.

Annoucka rougit subitement.

— Non, dit-il c'est..... une parente..... Allons Annoucka, va-t'en, dit-il à la fillette

— Nous pouvons la reconduire en voiture, hasardai-je.

— Non, non, dit-il, elle va aussi bien à pied.

Annoucka disparut ; les yeux du vieillard la suivirent longtemps, et son regard avait quelque chose de doux et de délicat. Kaciane sourit, leva la tête à plusieurs reprises en se frottant le visage.

— Pourquoi l'avoir renvoyée si vite? demandai-je ; je lui aurais acheté des champignons. Quelle charmante enfant?

— Si vous voulez de ces plantes, vous pourrez vous en procurer à la maison, dit Kaciane d'un air mécontent.

Voyant que je n'arriverais pas à le faire parler, je me rendis dans la coupe. La chaleur avait baissé mais il était écrit que ma chasse ne serait pas heureuse. Je revins avec un bon essieu pour ma téléga, mais avec un seul râle dans ma gibecière.

— Ce doit être moi qui t'ai porté malheur, dit tout à coup Kaciane, j'ai éloigné de toi le gibier.

— Comment cela?

Vainement, j'essayai de persuader au vieillard que ce n'était pas à cause de telle ou telle parole prononcée près de certaines herbes, que je revenais sans gibier. Du reste, nous arrivions à la demeure de Kaciane. Annoucka n'était pas dans la chaumière, mais elle était déjà revenue et avait laissé son panier.

Mon cocher examina l'essieu et le jugea passable. En partant, je laissai quelque argent à Kaciane qui ne l'accepta qu'après avoir bien réfléchi. Comme toujours, il se tenait le dos appuyé contre la porte, insensible aux sarcasmes de Jérofée, et à mes adieux aimables.

En revenant, j'avais remarqué que mon cocher était d'humeur très maussade; j'en fis la triste expérience. Il n'avait rien trouvé à manger au village; l'abreuvoir des chevaux était presque à sec.

Son mécontentement était peint sur toute sa

figure, il attendait que je prisse la parole le premier et se contentait d'articuler quelques monosyllabes.

— Beau village, disait-il... Appeler cela un village... Pas même de kwass...

— Puis il s'en prit aux courtiers. Je te connais, hypocrite! dit-il en fouettant sur le cheval de droite, tu fais semblant de tirer. Tu étais une bonne bête avant, maintenant tu n'es plus qu'un fourbe, lah... lah lah !.....

— Jérofféé, dis-moi donc, qu'est-ce que ce Kaciane?

En homme réfléchi et posé, il ne répondit pas de suite, mais je m'aperçus que ma question lui faisait plaisir.

— La Puce ? dit-il, en agitant les guides, c'est un homme étrange, un innocent qui n'a pas son pareil; il a abandonné le travail; il est vrai qu'avec un corps pareil!

— Autrefois, il voiturait avec ses oncles qui

avaient des chevaux, mais un beau jour, il a tout planté là.

Puis il s'est mis à vivre à la maison, toujours marchant, remuant, il mérite bien son surnom de puce. Plus libre que la chèvre, il court, va, vient; tantôt entame un long discours, tantôt reste des heures, sans ouvrir la bouche. C'est un homme extraordinaire, dépareillé, il chante pourtant bien oh ! oui gravement... oui bien.

— Et il est médecin?

— Un homme comme ça médecin? Allons donc ! cependant il m'a guéri des écrouelles. C'est un homme sans esprit et pas médecin.

— Le connais-tu depuis longtemps?

— Oh oui!

— Et cette petite Annoucka, qui est-ce? lui est-elle parente?

Le cocher me regarda de côté, sa parente?... elle est orpheline... On ne sait pas qui est sa mère, mais le vieillard paraît l'aimer beaucoup ;

et c'est du reste une fille avisée, intelligente et Kaciane a déjà commencé à l'instruire.

— Tiens, tiens, dit tout à coup Jérofée en humant l'air, ça sent le brûlé. Ah ! mais j'y suis... l'essieu neuf... brûlé... je vais aller prendre de l'eau à cette mare que j'aperçois.

Le cocher descendit lentement du siège, prit de l'eau et ce fut avec un plaisir immense qu'il écouta le sifflement que fit le moyeu de la roue tout à coup submergé.

Il recommença l'épreuve une dizaine de fois, durant un parcours de huit verstes. Nous n'arrivâmes à la maison qu à la nuit tombante.

VII

LA PEUR.

— J'ai à vous dire Bârine, s'écria Jermolaï, en entrant dans mon isba, que nous n'avons plus de plomb.

— Comment cela se fait-il? m'écriai-je en sautant du lit où j'avais l'habitude de me reposer, nous en avions emporté près de trente livres, tout un sac.

— C'est vrai, maître, le sac était grand mais je ne sais s'il s'est fait un trou au fond, toujours est-il qu'il en reste à peine pour dix coups.

— Qu'allons-nous faire? Nous n'avons pas encore battu les meilleurs endroits et nous devons rencontrer demain au moins six compagnies.

— Si vous le voulez, j'irai à Toula. Ce n'est

pas loin, trente-cinq verstes en tout, je filerai comme l'éclair et vous aurai bien vite rapporté quarante livres, c'est-à-dire un poud.

— Quand iras-tu?

— De suite si vous le voulez. Seulement il faut louer des chevaux.

— Et pourquoi, puisque nous en avons?

— On ne peut pas s'en servir, le cheval de brancard boite affreusement.

— Pourquoi donc?

— Tantôt, le cocher l'a mené chez le maréchal ferrant qui était sans doute un âne, car depuis que ce pauvre cheval est revenu il ne peut poser un pied par terre.

— L'a-t-on au moins déferré?

— Je ne le crois pas, mais il le faudra, car un clou lui est entré dans la chair.

Je fis appeler le cocher, qui confirma les paroles de Jermolaï.

Sur mes ordres le cheval fut déferré et on lui

plaça le pied dans de la terre glaise humide.

— Eh bien je vais louer des chevaux pour aller à Toula, dit Jermolaï.

— Je doute que vous en trouviez dans un pareil trou, m'écriai-je avec dépit.

Le pays dans lequel nous étions était des plus misérables.

Les habitants semblaient avoir supporté une longue famine.

Les maisons étaient sales et nous eûmes toutes les peines du monde à trouver une isba, sinon blanche, du moins grise.

— J'espère que nous en trouverons, dit Jermolaï répondant à ma question. Vous jugez ironiquement ce village, eh bien autrefois il était habité par un riche fermier qui avait neuf chevaux et grand train de domestiques. Aujourd'hui nous avons son fils, une bête parmi les bêtes, qui n'a pas encore décroché tous les biens du père mais qui ne tardera pas, il a encore des chevaux et

pourrait en prêter. Il a des frères qui ne sont pas de fameux gaillards, mais comme il est l'aîné, les autres se soumettent. Je vous l'amènerai, maître.

Pendant que Jermolaï était absent je réfléchissais pour savoir si je ne ferais pas mieux d'aller moi-même à Toula.

Je n'avais en lui qu'une confiance médiocre ; une fois, je l'avais envoyé à la ville pour faire des emplettes, il devait aller et revenir dans la même journée.

Pendant huit jours, je l'attendis ; enfin il revint, sans les commissions, ayant bu l'argent au cabaret et sans ma téléga. De plus je connaissais un maquignon qui pourrait me vendre un cheval pour remplacer le blessé.

— C'est décidé, pensai-je, je vais aller chez ce marchand.

— Le voilà, s'écria au même instant Jermolaï en entrant dans l'isba. Près de la porte, était un

paysan de haute taille, à la figure expressive, vêtu d'une chemise blanche, de pantalons en toile bleue et de laptis. Sa barbe rousse, son nez gros et mou, sa bouche entr'ouverte lui donnaient un air innocent et bête.

— Il a les chevaux, dit mon compagnon de voyage, et il est prêt à tout.

— Cela dépend, dit le fermier d'une voix hésitante, et en tortillant son bonnet..... moi..... je veux.

— Quel est ton nom, demandai-je?

— Comment je me nomme?

Il sembla réfléchir profondément et dit enfin :

— Je m'appelle Filoféï.

— Eh bien voici ce qui arrive.

Nous voulons des chevaux, tu en as trois, prête-nous-les pour les atteler à nos tarantass, car nous voulons aller à Toula. Le temps est frais, pense-tu que la route soit agréable?

— Je l'espère, du reste ce n'est pas loin, vingt

verstes, il n'y a qu'un petit endroit qui n'est pas gentil ; un gué à traverser.

— Mais, interrompit Jermolaï, est-ce que vous allez vous-même à Toula, Bârine?

— Oui, j'y vais.

— Allons ! s'écria-t-il en frappant la porte de dépit. Le voyage à Toula n'offrait plus rien d'intéressant puisque j'étais là.

— Connais-tu la route ? demandai-je à Filoféï.

— Comment ne pas la connaître... Que votre volonté soit faite ! Cependant je ne peux pas, comme cela.....

Jermolaï avait simplement dit : « On te paiera bien, n'aie pas peur. »

Filoféï tout imbécile qu'il fut, ne se contentant pas de cette parole, me demande cinquante roubles ; je lui en offris dix ; nous nous mîmes à marchander.

Il ne connaît pas la valeur de l'argent, cria Jermolaï en refermant la porte, et il me rappela

qu'une bonne auberge, fondée par sa mère, avait fait faillite parce qu'un des domestiques ne connaissait pas la réelle valeur des monnaies.

— Tu es un vrai Filoféï, dit mon compagnon de chasse.

Peu flatté de cette apostrophe, le paysan ne répondit rien mais, intérieurement, il accusa le pope qui lui avait donné ce vilain nom.

Nous fixâmes le prix à vingt roubles; le paysan me fit amener cinq chevaux. C'étaient de bonnes bêtes, bien que leurs crinières et leurs queues fussent passablement emmêlées et leurs ventres larges comme des ballons. Filoféï était revenu accompagné de ses deux frères qui ne lui ressembaient en rien; les épaules carrées, le nez pointu, il n'avait aucun point de similitude. Ils bavardaient ensemble, mais en tout, ils courbaient devant la volonté de l'aîné. Ils voulaient mettre le cheval gris dans le brancard : Non, dit Filofeï, ce sera le noir. Ils s'inclinèrent et l'on mit le noir.

Mon tarantass fut bourré de foin ; on y mit le collier de mon cheval malade pour l'essayer à celui que j'achèterais à Toula. Filoféï courut à sa maison et rapporta une longue houppelande, legs de son père, un chapeau pointu et une bonne paire de bottes, puis il s'installa sur le siège.

Je m'assis également et regardai ma montre ; elle marquait dix heures un quart.

Jermolaï furieux ne daigna pas même me dire au revoir ; pour se calmer il se mit à battre son chien. Filoféï secoua les rênes comme un sonneur agite les cordes de ses cloches et cria d'une voix aiguë : « En avant, mes petits ». Le tarantass s'ébranla et nous sortîmes de la cour ; dans la rue, le cheval eut quelques fantaisies de ruades, mais le cocher le réprimanda et bientôt nous étions sur une route unie et bordée de frais ombrages.

La nuit était douce et calme, une vraie nuit

d'été. Une brise légère effleurait de temps en temps les branches, puis les laissait calmes et tranquilles. De petits nuages argentés passaient dans le ciel, et la lune au zénith éclairait joyeusement tous les objets.

Je m'allongeai et me disposai à m'endormir lorsque le « petit endroit qui n'est pas gentil » me revint en mémoire.

— Combien y a-t-il d'ici au gué ? demandai-je à Filofeï.

— Pas moins de huit verstes.

— Nous n'y serons pas avant une heure, pensai-je; j'ai le temps de dormir.

— Es-tu bien sûr de la route? demandai-je à mon compagnon.

— Comment ne la connaîtrais-je pas ? Ce n'est pas la première fois...

Il marmotta encore quelque chose, mais je ne l'entendis pas, j'étais assoupi. . . . . .

. . . . . .

Je me réveillai au bout d'une heure, non parce que je l'avais voulu, mais à cause d'un bruit insolite qui frappait mes oreilles, c'était un faible clapotement.

Je levai la tête.

Qu'est-ce que cela ? Je suis couché dans mon tarantass et près de la voiture s'étend une nappe d'eau irisée, tremblotante aux rayons de la lune ; je regarde en avant : sur le siège, la tête penchée et le dos voûté, se tient Filoféï ; il reste immobile comme une statue ; plus loin, au-dessus de l'eau murmurante, on aperçoit la ligne oblique de la douga. Tout cela est calme et silencieux comme dans un conte de fées.

— Qu'est-ce que cela ?

Je me retourne pour voir en arrière.

Mais nous sommes au beau milieu du couran, le rivage est à trente pas de nous !

— Filoféï, criai-je.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répliqua-t-il.

— Où sommes-nous donc ?

— Dans la rivière.

— Je ne le vois que trop. C'est ainsi que tu passes le gué, ah ça tu dors, réponds donc

— Je me suis trompé un petit brin, dit mon cocher, maintenant il faut attendre.

— Quoi donc attendre ?

— Le cheval va s'orienter et du côté où il ira, nous n'aurons qu'à suivre.

La tête du cheval de brancard ne remuait pas au-dessus de l'eau; ce que je distinguai seulement, c'est qu'une de ses oreilles se mouvait tantôt en avant, tantôt en arrière.

Il régnait un profond silence, seulement alterné par le bouillonnement de l'eau. Cette lune, cette rivière avaient un aspect lugubre. Je finis par me pétrifier moi-même.

Tout à coup, j'entendis des espèces de sifflements.

— Filoféï, criai-je, entends-tu ce bruit ?

— Ça, dit-il, ce sont des canetons ou des couleuvres.

Au même instant, la tête du cheval de brancard s'agita, ses oreilles se dressèrent, il souffla bruyamment.

— Hue, hue ! cria Filoféï à tue-tête, puis se penchant, il fit des ronds avec la corde de son fouet. Aussitôt notre voiture fut comme arrachée et lancée à travers le flot, puis elle avança en cahotant à droite et à gauche.

Il me sembla que nous descendions encore plus bas, après des secousses et des plongeons, la nappe d'eau baissa tout à coup, notre tarantass grandissait hors de l'eau.

Cela dura quelques temps, puis nous aperçumes la queue des chevaux et les roues des voitures, enfin, soulevant les grandes herbes humides, qui s'éparpillaient en saphirs à la lumière bleuâtre de la lune, nos coursiers nous amenèrent sur le rivage sablonneux.

J'hésitais pour savoir si je devais réprimander mon cicerone ; réflexion faite, je m'en abstins, et bien allongé dans la voiture j'essayai de reprendre mon sommeil interrompu.

Je ne pus m'endormir, non pas que notre aventure m'eût beaucoup effrayé, mais le pays était si beau que l'on ne pouvait se lasser de le voir. De magnifiques prairies s'étendaient à perte de vue, grasses, herbeuses, touffues, parsemées de petits lacs, de ruisseaux ; ces prairies dont nous parlent nos vieilles légendes, à propos du grand Vladimir, des preux du cycle de Kieff, qui venaient y chasser les cygnes blancs et les oies grises. Le chemin bien aplani se déroulait devant nous en rubans onduleux, les chevaux marchaient allègrement, et moi je regardais autour de moi avec bonheur. Tout cela glissait mollement, harmonieusement à nos regards attendris, la lune éclairait de ses vifs rayons ce tableau grandiose.

— Ces pâturages, dit Filoféï en se retournant, portent chez nous le nom de saint Georges ; plus loin commence la terre des grands-ducs; il n'y en a point d'aussi belle dans toute la Russie.

— Qu'elles sont belles! dit-il tout à coup. La moisson va venir ; en fera-t-on des meules ! Et que de poissons dans tous ces lacs, des brêmes superbes ! Il n'y a qu'une chose à observer, c'est que l'homme qui vit ici ne devrait jamais mourir.

Il éleva tout à coup la main et me dit :

— Regardez, Bârine, là-bas, au-dessus de l'eau, je crois que c'est un héron, il prend donc du poisson même la nuit?

— Que je suis sot, ajouta-t-il en riant, c'est tout simplement une branche. Lune trompeuse, va!

Nous voyageâmes longtemps à travers des prairies, puis ce furent des bois, des terres cultivées, nous n'avions plus que cinq verstes pour arriver à la grande route. J'essayai de dormir...

Cette fois encore je fus réveillé. C'était Filoféï qui me criait :

— Bârine, Bârine.

Notre tarantass était arrêté au milieu d'une vaste plaine.

Le cocher se tourna vers moi et ouvrant de grands yeux me dit avec stupéfaction :

— Ça fait du bruit ! ça fait du bruit !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis, Bârine : Ça fait du bruit. Ecoutez, ça fait du bruit.

Je me retournai et derrière, loin, bien loin, je distinguai un bruit de roues.

— Vous avez entendu, dit le cocher.

— Oui, dis-je, c'est une téléga quelconque.

— N'entendez-vous pas aussi des grelots et quelqu'un qui siffle, ôtez donc votre bonnet, Bârine, vous entendrez mieux.

— Je n'ôtai rien du tout, mais prêtant l'oreille, je distinguai parfaitement un bruit lointain.

— Peu nous importe après tout.

— C'est une téléga, dit Filoféï d'un air grave, les roues en sont ferrées, il doit y avoir là quelques mauvaises gens, il se commet beaucoup de crimes aux environs de Toula.

— Allons, allons, pourquoi supposer ces choses ?

— Je ne me trompe pas, une téléga à roues ferrées, des coups de sifflet, tout cela n'indique rien de bon.

— Sommes-nous encore loin de Toula ?

— Quinze verstes et pas une maison.

— Alors file vite, ne lambine pas.

Filoféï agita son fouet et le tarantass roula de nouveau

Bien que je ne crusse pas les propos du cocher, je ne pus me rendormir.

Si pourtant c'était vrai ! Sensation désagréable, et qui me tenait éveillé ; assis dans le tarantass, je me mis à regarder de droite et de gauche. Un

léger brouillard s'était formé, non pas sur la terre, mais à la hauteur des nuages, et la lune semblait suspendue au milieu comme une tache blanchâtre. On voyait un peu plus clair, en bas, mais cependant tout avait un aspect terne et blafard. Nous traversions de tristes endroits, des champs immenses avec quelques ravines pleines de broussailles, puis encore des champs semés de mauvaises herbes, tout était triste, mort, pas même une caille qui chantait.

Nous ne disions pas un mot, lorsqu'arrivés au haut d'une colline, Filoféï s'arrêta net et dit : « Bârine, ça fait du bruit, ça fait du bruit. »

Je me penchai hors de la voiture. J'aurais pu rester sous la capote, car les sons m'arrivaient facilement. Sans peine je distinguai le bruit des roues, les pas des chevaux, j'entendis même des chants et des rires ; le vent portait bien, et la téléga nous avait au moins rattrapés de deux verstes.

Filoféï et moi, nous échangeâmes un regard significatif. Sans rien dire, le cocher serra les rênes, cingla les coursiers et nous partîmes au galop, mais les pauvres bêtes ne purent soutenir cette allure, malgré les admonestations de Filoféï et les coups de fouet.

Je partageais maintenant les soupçons du cocher, ce bruit de ferrailles, ces sifflets, ces chants, ces rires, n'annonçaient rien de bon, c'étaient bien sûr de mauvaises gens!

Un quart d'heure se passa et malgré le vacarme que faisait notre tarentass, nous entendîmes parfaitement le bruit de l'autre voiture.

— Arrête, Filoféï, dis-je, finissons-en.

— Il s'arrêta net et les chevaux hennirent, enchantés de prendre un peu de repos.

— Les bruits arrivent clairement à nos oreilles, les sifflets, les rires, grand Dieu! nous sommes rattrapés!

— Malheur, murmura Filoféï.

Il allait se remettre en marche, quand tout à coup, avec un fracas inouï, une grande téléga attelée de trois maigres chevaux arriva comme un tourbillon auprès de nous.

— Véritables manières de brigands, murmura Filoféï.

J'avoue que mon sang s'arrêta dans mes veines. Je cherchai à voir au milieu de cette brume épaisse.

Dans la téléga, se trouvaient six hommes vêtus de chemises rouges, l'armiack jeté sur l'épaule.

Ils criaient, chantaient confusément, ils étaient ivres ; sur le siège, se tenait un espèce de géant, vêtu d'une pelisse en peau de mouton. Ils allaient au pas et ne semblaient pas se préoccuper de nous.

— Que faire ! nous n'avions qu'à suivre le véhicule qui nous avait dépassé, ce fut ainsi pendant un kilomètre. Toutes sortes de noires pensées assaillaient mon esprit, les vers du poète

Joukovski à propos d'un assassinat me revenaient à la mémoire.

« La hache d'un vil brigand... » ou bien : » On te serre la gorge avec une vieille corde boueuse, et l'on te jette dans un fossé. »

Horreur ! Ils avançaient toujours et nous, nous les suivions pas à pas !

— Essaye de les devancer, en passant à droite, dis-je au cocher.

Il m'obéit, mais la téléga nous suivit et se retrouva près de nous.

Filoféï essaya d'aller à gauche, il obtint même résultat.

— Voilà de vrais brigands, me dit-il, mais qu'attendent-ils donc ?

— Ah, je sais ! ajouta Filoféï après un moment de silence. Vous voyez là-bas ce petit pont sur le ruisseau, eh bien, c'est là qu'ils vont régler notre affaire, nous y passerons tous les deux, car il ne faut pas qu'il reste un coq pour chanter. Ce

que je regrette surtout c'est que ma pauvre petite troïka y passera et que mes frères ne l'auront jamais.

Je ne m'attendais pas à une semblable réflexion : « Mais, observai-je, ils ne nous tueront pas, je donnerai tout ce que j'ai. »

Le pont n'était plus loin, il devenait de plus en plus visible. La téléga s'arrêta net, un peu hors du chemin.

— C'est fini, mon frère, dis-je au cocher, pardonne-moi d'avoir causé ta perte.

— De quelle faute, Bârine, ai-je à vous excuser? Peut-on éviter le sort? — Allons, dit-il en fouettant son cheval, allons, à la grâce de Dieu.

Il lança le tarantass au trot, et nous fûmes bientôt à côté de cette terrible téléga qui nous attendait. Tout en elle avait fait silence: plus de chants, plus de rires, elle était sombre, tranquille, comme l'épervier et l'aigle lorsqu'ils fondent sur leur proie.

Le grand homme en pelisse descendit du siège et vint à nous. Instinctivement, Filoféï arrêta les chevaux, le géant vint près de la portière, et affectant un ton poli, il prononça d'une voix goguenarde et flûtée ce petit discours :

— Respectable maître, nous revenons d'un honnête festin, d'une petite noce ; nous venons de marier un de nos gars, et l'avons si bien festoyé qu'il n'a pu se tenir debout. Braves gens, braves et travailleurs, nous avons bien bu aujourd'hui, mais pour demain, il ne nous reste pas un pauvre petit kopek pour boire la goutte. Seriez-vous assez bon pour nous faire la grâce de nous donner quelque petite monnaie, rien qu'une bouteille par museau, nous boirons à votre santé ; si vous ne voulez pas, dame, ne soyez pas surpris de ce qui arrivera.

Je ne savais que penser. Le géant se tenait toujours à la portière, un rayon oblique de la lune perça le bouillard et vint éclairer sa figure.

Tout souriait dans ce visage, les yeux étaient spirituels, la bouche malicieuse ; les dents, fines et longues, semblaient attendre quelque chose.

Mais avec plaisir dis-je, et tirant ma bourse, je lui donnai deux roubles.

— Merci bien, dit-il, et je le vis se rasseoir sur le siège.

— Enfants, criait-il, bénissez ce voyageur, il nous donne deux roubles ; ses camarades répondirent par un hourrah général. — Au revoir ! me cria le géant, au revoir !

Ce fut tout, la téléga s'éloigna, grimpa la montée et disparut.

— Plus de cris, plus de grelots, impossible de dire : Ça fait du bruit.

Nous fûmes quelques temps, Filoféï et moi, avant de nous remettre.

— Quel drôle de garçon ! dit-il enfin, et il se mit à faire une profusion de signes de croix.

Vraiment drôle, ajouta-t-il, le visage rayon-

nant de joie ; ce doit être un brave homme. C'est pourtant lui qui nous empêchait de passer ; enfin c'est fini !

Je ne disais rien, mais je sentais un certain bien-être :

Il n'arrivera aucun mal, répétai-je, et ça ne nous a pas coûté cher !

J'eus quelque honte de m'être rappelé le vers du poète, quand soudain une pensée me vint à l'esprit.

— Filofeï, es-tu marié ? demandai-je.

— Oui, Bârine.

— As-tu des enfants ?

— Oui, j'en ai.

— Tu ne t'es pas souvenu d'eux, tu as parlé de la troïka, des chevaux, mais tu n'as rien dit de ta femme et de tes enfants.

— Pourquoi aurais-je parlé d'eux, ils ne craignaient rien ; j'ai pensé à eux, j'y pense même encore, et toujours...

Le cocher se tut un instant.

— C'est peut-être pour eux que Dieu nous a épargnés.

— Mais ce n'étaient pas des brigands.

— Qu'en sais-tu ? as-tu jamais lu dans la conscience du prochain? L'âme d'autrui, dit le proverbe, c'est la nuit noire. Il n'y a que Dieu qui soit vraiment bon, Bârine ; oui, Dieu.

Il était presque jour, quand nous arrivâmes à Toula, j'étais plongé, la fatigue l'avait emporté, je sommeillais.

—Regardez donc, maître, me dit Filoféï, ils sont arrêtés au cabaret, voici leur téléga.

En effet, c'étaient leur voiture et leurs chevaux ; sur le seuil de l'isba se tenait notre ami le géant, il ôta son bonnet et nous saluant, il cria :

— Nous achevons de boire votre argent, bon seigneur. Et toi, cocher, ajouta-t-il, tu as eu fameusement peur, hein ?

— Cet homme est très gai, remarqua Filoféï.

Nous arrivâmes enfin à Toula. J'achetai du plomb, du thé, du vin ; je profitai de la circonstance pour choisir un cheval chez le maquignon. Nous repartîmes à midi. Le cocher, que quelques bons coups de vin avaient mis en gaîté, me raconta des histoires drôlatiques, arrivées à l'endroit où nous avions rencontré pour la première fois la téléga. « Vous souvient-il, Bârine maître, dit-il, comme je disais : Ça fait du bruit, ça fait du bruit ? »

Ce mot lui semblait très spirituel, il riait et agitait les mains.

Le soir, nous revînmes à son village. Je racontai l'aventure à Jermolaï. Il était à jeun et ne me prêta pas grande attention, il se contenta de faire un hum ! aussi bien d'indifférence que de reproche. Deux jours plus tard, j'appris qu'un riche marchand avait été assassiné sur la route de Toula ; d'abord je ne voulus pas y

croire ; et il me fallut l'attestation d'un officier de police, pour me rendre à l'évidence.

Ne seraient-ce pas nos gens, et ce pauvre voyageur, n'était-ce pas le gars dont ils parlaient si joyeusement ?

Je restai encore quelques jours au village de Filoféï; chaque fois que je le vis, je ne manquai pas de lui dire :

— Ça fait du bruit !

Et il répondait en riant : « C'est un garçon très gai, très gai. »

VIII

LE RENDEZ-VOUS

Un jour, en automne, une petite pluie fine comme de la poussière tombait depuis le matin ; quelques rares rayons de soleil perçaient de temps en temps les nuages.

Le ciel se couvrait de petites nuées qui bondissaient les unes sur les autres et découvraient alors la voûte bleue, qui apparaissait tranquille et limpide, pareille à un beau lac d'azur.

Une mousse épaisse me faisait un siège commode, d'où j'écoutais la voix de la forêt.

Au-dessus de ma tête, le feuillage était presque immobile, et, dans le frôlement à peine perceptible des feuilles, je remarquai le bruit caractéristique de la saison.

Ce n'était ni le frissonnement, au printemps gai, des feuilles à peine écloses, ni la molle langueur épanouie de l'été, ni les tristes adieux de l'automne, mais comme un murmure dans un rêve.

Un vent léger soufflait par intervalles et inclinait les unes vers les autres les hautes cimes des arbres.

Quand le soleil brillait, l'intérieur du bois, légèrement voilé par les vapeurs de l'humidité,

s'illuminait et semblait sourire; les troncs sveltes des bouleaux prenaient les tons chatoyants du satin, et, sur le sol, les feuilles tombées donnaient l'illusion d'une pluie d'or.

Quelques fougères déjà cuivrées par le hâle de l'automne s'élançaient gracieuses, tandis que d'autres, alourdies par de brillantes gouttelettes de pluie, se penchaient comme de grandes plumes vers la mousse, qu'elles caressaient du bout de leur panache.

Quand le soleil disparaissait, le bois était plongé dans une teinte bleuâtre, uniforme, et la vie s'y éteignait; seuls, les troncs des bouleaux restaient d'un blanc dur et tranchant sur le vert, comme des colonnes de neige.

Alors, la pluie d'abord recommençait, tombant goutte à goutte, puis d'une façon continue, faisant entendre son murmure régulier et monotone.

Il y avait encore aux bouleaux beaucoup de

feuilles vertes au milieu d'autres déjà pâlies, et, çà et là, apparaissait une pousse nouvelle d'un rouge ou d'un jaune vif, qui s'embrasait quand un rayon de soleil arrivait jusqu'à elle, en faisant ressortir chaque branche d'arbre.

Les oiseaux se taisaient; la mésange seule faisait entendre son cri moqueur et gai, qui résonnait vibrant dans ce grand silence.

J'avais traversé, avant de venir, un bois de trembles. Je n'aime point ces arbres, aux troncs clairs et à la verdure argentée qui s'agite constamment, et leurs feuilles qui se balancent à des tiges trop longues.

Mais j'avoue que le soir, en été, quand il s'élève du sein d'un épais buisson et qu'il étincelle aux rayons du soleil couchant, comme si chacune de ses feuilles était une paillette d'or, et que son tronc semble inondé d'une lueur de pourpre, cet arbre est vraiment beau.

Le tremble est aussi joli par un temps clair

quand un vent violent agite ses feuilles dans tous les sens, de sorte qu'elles paraissent vouloir prendre leur vol dans la campagne.

Voilà pourquoi je ne m'étais pas arrêté dans le bois de trembles et que je préférais me reposer sous un bouleau, dont les branches très basses me garantissaient de la pluie.

Après avoir quelque temps admiré la nature, je sifflai mon chien, et, comme un vrai chasseur, je ne tardai pas à m'endormir. Je ne sais pas combien de temps je dormis; mais, quand je m'éveillai, le bois était plein de soleil, et de tous côtés, à travers les feuilles écartées par le vent, apparaissait le bleu du ciel.

Plus de nuages! C'était le beau temps, et je respirai la fraîcheur saine qui remplit de bien-être et annonce une belle soirée.

Je me levais déjà pour partir en chasse, quand j'aperçus une jeune paysanne qui attendait, immobile, non loin de moi. Elle était assise, la tête

baissée sur la poitrine, l'air très agité; un gros bouquet de fleurs des champs glissait de l'une de ses mains distraites et lassées, et les fleurs tombaient lentement, une à une, sur sa jupe à carreaux, chaque fois que la jeune fille soupirait un peu plus fort.

Un double collier de grosses perles de couleur tombait sur une chemise blanche fermée à la poitrine et aux poignets, et qui se terminait en petits plis autour de la taille. Sa chevelure, d'un beau blond cendré, était retenue par un bandeau rouge qui faisait ressortir son joli visage et la blancheur de son front. La peau était brunie, hâle particulier aux peaux fines. Les longs cils de ses yeux baissés mettaient une ombre sur ses joues, où s'était arrêtée une larme, après y avoir laissé une longue trace humide. L'arc de ses sourcils était régulier; mais le nez me parut un peu gros, quoiqu'il ne déparât pas l'ensemble de cette physionomie à la fois douce et charmante,

où se peignait surtout la naïve tristesse d'une enfant qui ne sait pas encore souffrir.

Je voyais qu'elle attendait quelqu'un; car une feuille qui tombait, le plus léger craquement dans le bois, la faisaient tressaillir et relever ses yeux clairs et timides comme ceux d'une gazelle.

Elle prêtait l'oreille vers le point d'où le bruit venait, puis, déçue dans son espoir, elle soupirait et laissait retomber sa tête avec accablement, en jouant avec les fleurs éparses sur ses genoux.

Aussitôt ses paupières gonflées se rougirent, ses lèvres tremblèrent et quelques larmes roulèrent comme des perles au milieu de ses fleurs. Une demi-heure s'écoula et la jeune fille attendait et écoutait toujours. Il y eut un nouveau craquement dans le bois, elle tressaillit. Le bruit se distinguait nettement et se rapprochait : on pouvait reconnaître qu'il était produit par quelqu'un qui marchait vite.

Elle se redressa presque confuse, craignant encore une déception nouvelle, mais bientôt son regard brilla de joie. Alors je vis à travers les branches une figure d'homme qui s'avançait à grands pas.

La jeune fille devint très rouge et ses lèvres sourirent, puis elle pâlit et fut si troublée qu'elle ne put se lever et attendit que l'homme s'arrêtât près d'elle; elle lui adressa alors un regard à la fois amoureux et tendre, presque suppliant.

J'examinai cet homme du fond de ma cachette, il ne me plut pas. C'était sans doute, d'après sa livrée, quelque valet de chambre d'un riche seigneur des environs. Sa mise était singulière. Il avait un paletot couleur de bronze fermé jusqu'au menton, une cravate éclatante et une casquette de velours garnie d'or enfoncée jusqu'aux sourcils.

Le col de sa chemise lui coupait les joues et grimpait jusqu'à ses oreilles; ses manchettes

trop longues laissaient passer le bout de ses doigts, courts et rouges, ornés de bagues communes. Il avait un air impertinent et content de soi qui en impose aux femmes et agace les hommes.

Il essayait de se donner une expression dédaigneuse et ennuyée, et clignait constamment des yeux qu'on cherchait sur sa figure tant ils étaient petits. Il faisait la moue, affectait de bâiller, passait sa main d'un air dégagé dans sa vilaine chevelure rousse bien peignée, et tentait en vain de donner une courbe gracieuse à quelques poils roides qui surgissaient sur sa lèvre supérieure.

C'est ainsi qu'il fit dès qu'il aperçut la jeune fille. Il marcha alors lentement, et quand il l'eut rejointe, il s'arrêta, haussa les épaules, mit les mains dans ses poches et après avoir daigné jeter un regard sur la pauvre enfant, il s'assit d'un air résigné à côté d'elle.

Alors, d'un air distrait, en regardant de côté et en croisant ses jambes allongées :

— Y a-t-il longtemps que tu m'attends ?

La jeune fille, étonnée de cet accueil, répondit après un moment :

— Oui, Victor Alexandritch.

— Ah ! Il ôta sa casquette, passa sa main dans ses cheveux, se recoiffa et regardant à droite et à gauche comme quelqu'un d'important, il continua :

— Je l'avais oublié, puis il pleut (il bâilla), nous avons tant à faire, je ne sais plus où donner de la tête, le maître se fâche, et à propos, nous nous en allons demain.

— Sitôt ? exclama la pauvre petite ! et elle regarda le jeune homme d'un air désolé.

— Mais oui, demain, répondit-il d'un ton dégagé. Voyons, reprit-il sèchement en remarquant la douleur de la jeune fille, tu sais que je déteste voir pleurer (et il fronça son gros nez), je t'en

prie, Akoulina, calme-toi, où je m'en vais à l'instant.

— Je ne pleurerai plus, dit-elle, en essuyant vivement son visage mouillé de pleurs; et avec effort elle reprit:

— C'est donc demain le jour du départ. Et quand nous reverrons-nous? Dieu seul le sait!

— Sois tranquille, nous nous reverrons un jour, si ce n'est l'an prochain, ce sera plus tard; le jeune seigneur veut prendre du service à Saint-Pétersbourg, ajouta-t-il en nasillant, il se peut aussi que nous voyagions.

— Vous m'oublierez vite, Victor Alexandritch.

— Mais non, pourquoi? Je ne t'oublierai pas, mais sois raisonnable, écoute ton père, et ne fais pas la sotte; je ne t'oublierai pas, non. Et il s'étira en bâillant.

— Souvenez-vous de moi, Victor Alexandritch. répeta-t-elle suppliante, rappelez-vous combien je vous ai aimé, et que je me suis donnée à vous

tout entière, et que je vous aime pour vous. Ecouter mon père? comment voulez-vous que j'obéisse...

— Ce n'est pas bien difficile pourtant, répliqua Victor d'une voix qui semblait sortir de son ventre, car il était couché sur le dos et avait posé sa tête sur ses mains croisées.

— Vous savez bien que si, Victor Alexandritch, et la jeune fille eut un sanglot.

Alexandritch joua avec ses breloques avant de répondre. Enfin il reprit :

— Tu es cependant une fille intelligente, Akoulina, je ne tè comprends pas, tu radotes; je te prêche pour ton bien et tu me réponds comme une paysanne ! fais donc comme ta mère qui ne l'a pas toujours été non plus, mais tu n'as pas d'instruction, voilà pourquoi il faut m'écouter, moi qui en ai, quand je te conseille.

— Cela m'épouvante, Victor Alexandritch.

— Quelle folie, il n'y a vraiment pas de quoi,

ma chère. Mais qu'as-tu sur tes genoux... des fleurs? ajouta-t-il en s'approchant d'elle.

— Voyez, répondit Akoulina toute triste, voilà des violettes et des germandrées, et voici du plantain qui guérit les écrouelles, et du bident des champs, bon en herbe pour les veaux. Et lui tendant un petit bouquet de bluets des champs : — Ceci est pour vous ; voulez-vous ces petites fleurs que j'ai cueillies pour vous ?

Alexandritch tendit la main, prit les fleurs, les flaira, les froissa bientôt dans ses gros doigts, les yeux levés vers le ciel d'un air très digne.

A ce moment Akoulina le regarda et ses yeux exprimèrent une tendresse et un dévouement touchants.

Elle n'osait pleurer de peur de déplaire à cet homme qu'elle admirait pour la dernière fois, tandis qu'il était couché comme un Dieu et se laissait aimer avec une patiente condescendance.

Je vis sur sa physionomie le contentement de

l'amour-propre satisfait et cet homme m'inspira le plus souverain mépris, car Akoulina était vraiment charmante. Elle parlait du fond de son cœur et l'abandonnait entièrement tandis que lui... il laissa tomber le bouquet de bluets sur l'herbe, chercha dans la poche de son paletot un monocle ordinaire et essaya en vain avec maintes grimaces de le fixer à son œil droit.

— Qu'est cela ? demanda Akoulina très étonnée ?

— Un lorgnon, dit Victor négligemment.

— Cela sert à quoi ?

— A mieux y voir.

— Prêtez-le moi pour que j'essaie ?

Il sembla contrarié, mais il le lui donna quand même, en disant :

— Prends garde de le casser.

— Ne craignez rien, je ne suis pas si maladroite et elle essaya le lorgnon, puis dit naïvement :

— Je n'y vois rien.

— Ferme donc l'œil, fit-il brusquement — et

elle ferma l'œil sur lequel elle cherchait à mettre le lorgnon.

— Mais pas celui-là, sotte, l'autre, — et avant qu'elle essayât de nouveau il reprit vivement le monocle.

Elle rougit, un sourire léger erra sur ses lèvres et se détournant un peu :

— Ces choses-là ne sont pas faites pour nous.

— Sans doute.

Elle poussa un long soupir.

— Comme nous allons être tristes quand vous n'y serez plus, Victor Alexandritch !

Il essuya son lorgnon et le remit dans sa poche.

— Oui, au commencement ! — Et d'un air protecteur il lui donna de petits coups sur l'épaule. Akoulina saisit sa main et la baisa. — Au commencement, oui, ce sera dur pour toi, ma petite, car tu es une bonne fille, ajouta-t-il d'un air content de lui, mais qu'y puis-je faire ? Tu vas en juger par toi-même.

Mon maître et moi nous ne pouvons pas toujours rester ici, l'hiver approche, et tu sais combien cette saison est ennuyeuse à la campagne.

A Saint-Pétersbourg c'est bien autre chose. Tu ne peux pas, même en rêve, te figurer les merveilles qui nous y attendent.

Une société choisie, l'instruction, le monde, les rues, les palais somptueux.

La jeune fille écoutait haletante, la bouche entr'ouverte comme un enfant à qui on lit un conte de fées. « Mais à quoi bon te raconter tout cela, puisque tu ne peux pas me comprendre. »

— Oh si! je vous comprends, Victor Alexandritch, dit-elle, j'ai tout compris.

— Eh, eh! Voyez ça!

Akoulina devint sérieuse.

— Vous étiez bien plus doux autrefois, Victor Alexandritch, dit-elle, en baissant les yeux, et vous ne me parliez pas si durement.

Il répéta ce mot « autrefois » avec un mouvement d'humeur.

Puis ils se turent un instant.

Tout à coup il s'appuya sur son coude et dit :

— Il faut que je m'en retourne maintenant.

— Oh ! pas encore, supplia Akoulina, attendez un peu.

— A quoi bon ? je t'ai dit adieu.

— Restez encore un instant, répéta-t-elle.

Il s'étendit de nouveau à terre et se mit à siffler; elle ne le quittait pas des yeux, son sein s'agita, ses lèvres tremblèrent, ses joues se colorèrent et pâlirent successivement.

Tout à coup elle s'écria éperdue : « Victor Alexandritch que c'est mal à vous, Dieu m'est témoin, que c'est mal ! »

— Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il les sourcils froncés et il s'appuya sur son coude droit.

— Oh oui, c'est mal ! Vous ne trouvez seulement

pas un mot d'amitié à me dire avant de me quitter pour si longtemps, de m'abandonner à mon funeste sort, moi, pauvre fille que je suis !

— Que faut-il donc vous dire?

— Vous le savez mieux que moi, mais vous ne le voulez pas, je ne mérite pas d'être traitée ainsi.

— Tu es une étrange fille, que dois-je donc te dire?

— Pas le plus petit mot...

— Enfin, tu divagues ! Impatienté, Victor se leva.

— Ne soyez pas en colère, dit Akoulina, et elle le retint par les mains, toute prête à pleurer.

— Je ne suis pas fâché, mais je te répète que je ne puis rien faire, car tu ne prétends pas que je t'épouse (1) j'espère ! alors que veux-tu?

(1) Un dvorowi ou domestique considère comme une humiliation d'épouser une paysanne. C'est une mésalliance.

et il tendit le cou pour entendre sa réponse.

— Je ne demande rien, seulement vous auriez pu me quitter autrement et me dire un petit mot affable... Elle balbutia, tendit vers lui ses deux mains tremblantes et à bout de force et d'émotion elle éclata en sanglots.

- Bon! la voilà partie! dit très calme le beau Victor en rajustant sa coiffure. Akoulina pleurait toujours et disait :

— Non, non je ne veux rien, mais que vais-je devenir chez mes parents, ils me mépriseront, me délaisseront, et me forceront à épouser un homme que je n'aimerai pas, oh! malheureuse que je suis!

— Continue, va toujours, ne te gêne pas, dit le jeune homme d'un ton moqueur.

— Non, reprit-elle désolée, il ne veut rien me dire, pas le moindre mot, rien, si seulement il disait: Akoulina, je...

La pauvre enfant vaincue par l'émotion tomba

sur l'herbe la figure en avant, tandis que des sanglots convulsifs la soulevaient tout entière. Elle s'abandonnait à son désespoir ; Alexandritch la regarda un instant, puis haussant les épaules il partit à grands pas.

Quand Akoulina fut un peu apaisée, elle releva la tête, et se voyant seule se mit sur ses pieds, regardant de loin Victor qui fuyait. Elle voulut courir après lui, mais ses jambes fléchirent sous son poids et elle tomba sur ses genoux en joignant les mains.

La sympathie que m'inspirait cette pauvre jeune fille fut plus forte que ma volonté : je sortis précipitamment de ma cachette et courus pour lui porter secours.

Mais dès qu'elle m'aperçut, elle retrouva des forces et, poussant un petit cri, elle se sauva derrière les grands arbres, en semant autour d'elle les fleurs restées sur ses genoux.

Quand elle eut disparu, je me baissai : je re-

cueillis les fleurs tombées, et je repris le chemin de la plaine.

Le soleil allait disparaître de l'horizon, ses rayons pâlissaient.

Le ciel gardait encore une teinte claire et égale qui s'obscurcissait peu à peu ; le jour allait bientôt finir et tout à l'heure le crépuscule étendrait ses voiles autour de moi.

Il soufflait un vent léger et qui faisait bruisser les guérets secs des champs, en emportant les feuilles mortes qui jonchaient la route et la lisière du bois. Les grands arbres gémissaient doucement au souffle de cette brise. Au bout des branches d'herbes brunies, sur les haies, sur les moindres brindilles, étaient arrêtés de ces minces fils d'araignées blancs, qui voltigent partout en automne et qui étincellent comme des vers luisants.

Une grande tristesse m'envahit et je m'arrêtai.

La nature était encore humide de fraîcheur,

mais ce dernier sourire faisait pressentir les horreurs prochaines de l'hiver qui s'annonçait déjà. Tout à coup je vis un corbeau passer très haut au-dessus de ma tête; en volant lourdement il me regarda de côté et entra dans le bois en poussant à plusieurs reprises des croassements lugubres. Une bande de pigeons précurseurs de l'hiver s'éleva dans les airs pour s'abattre sur un champ voisin. J'entendis le roulement d'une télega vide derrière une petite cassine dénudée...

Enfin j'arrivai à la maison où comme toujours je me reposai avec délices; je voyais toujours devant moi les grands yeux tristes d'Akoulina et son souvenir ne s'est point effacé de mon esprit, comme s'est desséché le bouquet de bluets que je conserverai toujours en mémoire d'elle.

IX

UNE CHASSE AUX CANARDS SAUVAGES

— Voulez-vous que nous allions à Lyove, monsieur? me dit un jour Jermolaï; nous trouverons là-bas beaucoup de canards.

Malgré le peu de cas que je fais de ce gibier, j'acceptai cette proposition. Lyove est un important village de la steppe, dominé par le dôme de sa vieille église et deux moulins construits aux bords de la Rossola, petite rivière qui coule non loin de la route et traverse de grands marais.

A quelque distance du village, cette rivière devient un étang, au milieu duquel les roseaux ont formé des îlots; là vivent et se multiplient des canards sauvages de toutes espèces. Ils vo-

lent par petites bandes au-dessus de leurs abris agités par le vent, et le chasseur le plus paresseux ne peut résister au désir de leur envoyer un coup de fusil en passant.

Comme le canard, dans sa prudence, n'approche pas des bords, et qu'un chien ne se risque pas dans l'eau à cause de la vase et des herbes, nous allâmes chercher un bateau.

Nous retournions au village, quand au détour du chemin, nous rencontrons un chien d'assez misérable apparence ; un chasseur le suivait, portant un fusil en bandoulière.

Les chiens se flairèrent comme c'est leur habitude, et l'homme s'avança vers nous en nous saluant très poliment. Il me parut avoir de vingt-cinq à vingt-six ans ; de longs cheveux que le kwass avait durcis (1), pendaient en mèches roides et longues autour de sa figure enveloppée

(1) Les paysans se lissent les cheveux avec du kwass.

d'un fichu noir comme s'il avait eu mal aux dents.

— Voudriez-vous accepter mes services? me dit-il, d'un ton très insinuant, je m'appelle Wladimir, et je suis un chasseur de l'endroit. J'ai appris votre arrivée ici, je me suis hâté de venir au-devant de vous.

— C'est cela. Venez avec nous, répondis-je.

Et il me raconta aussitôt son histoire. Il avait été dworoïn (serf), puis libéré; il avait servi comme valet de chambre, il savait lire et écrire, il avait même lu quelques romans. Malheureusement, comme beaucoup de ses pareils, il ne travaillait pas et ne possédait pas un kopeck; il n'eût pas été plus pauvre s'il avait été forcé de compter sur la manne du désert. Il s'écoutait parler et voulait avoir l'air très distingué, ce qui laissait supposer qu'il tenait à plaire au beau sexe et que ses conquêtes étaient faciles, car les filles russes aiment énormément les beaux parleurs.

Tout en causant, il me fit entendre, sans en avoir l'air, qu'il était reçu chez plusieurs propriétaires des environs ; qu'il faisait souvent une partie de préférence (1), dans quelques familles de sa ville et qu'il connaissait même plusieurs personnes de la capitale.

Il avait plusieurs sourires à sa disposition ; quand il m'écoutait parler, ses lèvres s'éclairaient d'un sourire modeste et plein de retenue. Il ne me contredisait pas, mais avait l'air de dire que lui aussi comprenait les choses, mais à sa manière. Jermolaï le tutoyait, mais Wladimir lui répondait si poliment que tout autre se fût aperçu de la leçon.

— Souffrez-vous des dents, dis-je à Wladimir, vous avez la figure tout enveloppée ?

— C'est un accident de chasse, me répondit-il. Un ami, chasseur novice, vint me trouver un

(1) Jeu de cartes très répandu en Russie.

jour. « Cher ami, me dit-il, conduis-moi donc chasser avec toi. Je désire vivement connaître ce plaisir ? »

Ne voulant pas le désobliger, je l'emmenai, après lui avoir donné un fusil. Quand nous eûmes marché quelque temps, je m'assis sous un arbre, et lui s'amusa à me coucher en joue, malgré mes observations. Le coup partit et m'emporta une partie du menton ainsi que l'index de la main droite.

Nous étions à Lyove. Jermolaï et Wladimir allèrent à la recherche d'un homme du pays appelé Soutchok, qui avait un bateau plat.

J'allai les attendre dans le cimetière qui entourait l'église. En m'y promenant, je remarquai un tronçon de colonne noircie par le temps, et sur l'une de ses faces je lus l'inscription française qui suit : « *Ci gît Théophile Henri, comte de Blangy;* — sur l'autre face on avait gravé en russe : » *Ici repose le corps du comte de Blangy,*

sujet Français, né en 1737, *mort en* 1799 *à l'âge de* 62 *ans.*

Sur la troisième face : — *Paix à ses restes.*

Sur la quatrième, des phrases pompeuses rappelaient que le comte de Blangy, chassé de son pays par des tyrans, était venu se refugier en Russie et s'était consacré à l'éducation de la jeunesse.

Je méditais depuis quelque temps à côté de cette tombe quand Jermolaï et Wladimir revinrent accompagnés de Soutchok.

Ce dernier avait au moins 60 ans et me fit l'effet d'un *dvarovi* retraité; il marchait pieds nus; son costume annonçait une grande misère.

— Ainsi tu as un bateau? — lui dis-je.

— Oui, me répondit-il d'une voix basse et fatiguée, — mais il n'est pas fameux.

— Comment?

— Il est plein de trous et les étoupes qui les fermaient sont tombées.

— Nous les remettrons! interrompit Jermolaï.

— Si tu veux, dit Soutchok.

— Qui es-tu?

— Pêcheur seigneurial.

— Alors pourquoi ton bateau est-il en mauvais état?

— Parce qu'il n'y a pas de poissons dans l'étang.

— Le poisson n'aime pas l'eau des marais, fit observer mon chasseur d'un air entendu.

Je lui dis : « Va chercher du suif et des étoupes. »

Il partit.

— Sans cette précaution, ajoutai-je en regardant Wladimir, nous ferions un beau plongeon,

— La miséricorde divine est grande, répondit Wladimir dont je suspectais le courage, mais l'étang n'est peut-être pas profond?

— Non, répondit Soutchok qui se réveillait et avait l'air effaré, mais il y a des herbes touffues, de la vase au fond ; il y a aussi des trous.

— Nous ne pourrons pas ramer en ce cas, fit Wladimir.

— On ne rame pas avec un bateau plat; on le pousse, j'irai avec vous, j'ai une perche, on peut aussi prendre une pelle.

— Oui, mais avec une pelle on ne toucherait pas au fond en certains endroits, observa Wladimir.

— C'est vrai, ce ne serait pas très commode, répondit Soutchok.

En attendant, je m'assis sur une tombe et Wladimir s'assit aussi, mais respectueusement, à une petite distance de moi. Soutchok demeura debout, sa tête penchée en avant et les mains derrière le dos, selon l'habitude des domestiques russes.

— Depuis combien de temps es-tu pêcheur?

— Depuis sept ans, répondit-il, d'un air satisfait.

— Et avant, que faisais tu?

— J'étais cocher.

— Tu as mieux aimé quitter cet emploi ?

— C'est la maîtresse qui m'a fait changer d'état.

— Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Eléna Timoferïvna.

Elle nous a achetés dernièrement, c'est une grosse dame qui n'est plus jeune.

— Comment es-tu devenu pêcheur ?

— Elle vit ordinairement à Tamboff, mais elle arriva ici un matin et fit réunir tous les dvarovi dans la cour ; elle nous passa en revue, quelques-uns lui baisèrent la main et comme cela eut l'air de lui plaire, tous le firent. Elle demanda à chacun son nom et la fonction qu'il remplissait dans la propriété : Quand vint mon tour, elle me dit : — Et toi, que fais-tu ? — Je suis cocher.

— Oh ! le vilain cocher ! répliqua-t-elle en riant ; tu es trop mal tourné ! tu seras pêcheur, et tu me fourniras le poisson quand je serai ici. Entre-

tiens bien l'étang, ajouta-t-elle en s'éloignant.... Comment voulez-vous que je fasse, s'il n'y a point de poissons?

— Chez qui étais-tu avant?

— Chez le propriétaire Serguéï Sergueïtch Pektereff. Il nous avait reçus en héritage

Mais il ne nous garda que dix ans; c'est chez lui que j'étais cocher, mais à la campagne seulement.

— Tu as été cocher depuis ton enfance?

— Non, je ne le suis devenu que sous Serguéï Sergueïtch; avant j'étais cuisinier, mais pas à la ville, à la campagne toujours.

— Quand es-tu devenu cuisinier?

— Quand j'étais chez l'oncle de Serguéï Sergueïtch, Athanase Nefeditch qui avait acheté Lyove et le lui avait laissé en héritage.

— Ah? Athanase Nefedich vous a achetés?

— A Tatiana Vassilevna.

— Quel est ton véritable nom?

— Kousma.

— Tu es resté cuisinier pendant longtemps ?

— Non, j'ai aussi été acteur.

— Ce n'est pas possible.

— Certes oui, notre maîtresse avait monté un théâtre ; on me faisait mettre de beaux habits, je marchais ou je me tenais debout et je répétais ce qu'on m'avait appris à dire.

Un jour je représentais un aveugle, et on m'avait mis des pois sous les paupières pour que je les tinsse baissées.

Après, j'ai été renvoyé à la cuisine parce que mon frère s'était enfui ; sous le père de Tatiana Vassilewna, j'ai été aussi piqueur.

— Allons donc ? tu conduisais les chiens ?

Mais, oui, seulement un jour je tombai de cheval, l'animal fut blessé et je fus presque tué. Alors, pour me punir de ma maladresse, on me mit chez un cordonnier.

— En apprentissage? mais tu n'étais plus un enfant.

— J'avais vingt ans, je crois.

— Quand as-tu appris la cuisine?

— Cela ne s'apprend pas ; toutes les femmes savent la faire, répondit Soutchok en relevant sa petite figure jaune et ridée.

— Pauvre Kousma, que tu as vu de choses dans ta vie ! Et que fais-tu maintenant puisqu'il n'y a pas de poissons dans la rivière ?

— Je n'ai pas à me plaindre, père, André Poupir, un vieux comme moi, a été envoyé à la fabrique de papier.

— Es-tu marié?

— Non, je ne l'ai jamais été. Tatiana Vassilewna ne le voulait pas. — Quand on lui demandait la permission de le faire elle répondait : « Le ciel m'en préserve, je suis bien restée fille, moi ; quelle idée ont-ils donc de ne pas faire comme moi ! »

— Tu as des gages, je pense?

— Non, père, on me donne une ration, voilà tout... Mais je ne me plains pas.

A ce moment Jermolaï revint.

— Le bateau est prêt, dit-il très brusquement, et toi, ajouta-t-il en parlant au vieillard, prends une perche.

Durant cet entretien, Vladimir n'avait pas cessé de regarder Soutchok d'un air de pitié.

— Quel imbécile ! me dit-il en me rejoignant.

Tout ce qu'il nous dit est faux ; comment voulez-vous qu'un pareil paysan ait été dvorowi ? Quel vantard ! Il n'est pas digne de la bonté que vous lui avez témoignée.

Après avoir laissé les chiens au cocher qui les enferma dans une isba, nous montâmes dans le bateau. Nous étions un peu serrés, mais à la chasse on n'est pas si difficile. Soutchok à l'arrière poussait le bateau, moi j'étais assis au

milieu sur une planche à côté de Vladimir, et à la proue se tenait Jermolaï.

A peine eûmes-nous quitté le rivage que nous avions déjà de l'eau jusqu'aux chevilles. Jermolaï n'avait pas été heureux dans son radoubement. Mais comme le temps était beau et l'étang très calme nous n'y fîmes pas attention. Soutchok nous avait dit la vérité ; chaque fois qu'il retirait sa longue perche, les chevelures vertes qui l'entouraient prouvaient que le fond de l'étang était tapissé d'herbes de toutes sortes. Les tiges des nénuphars et des lis d'eau nous empêchaient d'avancer tant elles formaient de larges réseaux autour de nous, enfin nous arrivâmes aux îlots et commençâmes la chasse.

Ce fut une panique générale parmi les canards.

A notre brusque apparition, ils s'envolèrent tous ensemble avec un grand bruit. Chaque coup de fusil faisait une victime. Les oiseaux atteints s'arrêtaient tout à coup dans leur vol, faisaient

une culbute dans l'air et retombaient dans l'eau. Nous perdîmes beaucoup de gibier, car les blessés plongeaient au fond de l'étang et nous échappaient; d'autres allaient mourir au milieu des roseaux où l'œil exercé de mon chasseur ne parvenait pas à les retrouver.

Malgré cela notre chasse fut belle et au bout de quelques heures, le bateau s'enfonçait sous le poids du butin. Jermolaï vit avec joie que Vladimir était un mauvais tireur, il avait même l'air tout surpris quand il manquait son coup ; il regardait son fusil, soufflait dedans et finissait toujours par trouver une cause pour excuser sa maladresse.

Comme toujours, Jermolaï fut fort habile, et moi je m'en tirai assez bien comme d'habitude. Soutchoknous regardait avec l'impassibilité d'un serviteur habitué aux maîtres, parfois il criait en voyant tomber un oiseau : « Là encore un petit canard ! » Et tout en joie, il se grattait les omo-

plates de ce mouvement particulier aux paysans russes.

Cependant il était temps de regagner le rivage et de mettre un terme à nos exploits. Mais une aventure vint terminer cette partie de plaisir.

Depuis que nous nous étions aperçus que l'eau montait de plus en plus dans le bateau, Vladimir l'épuisait à l'aide d'une écuelle que Jermolaï avait prise à une femme qui bavardait. Cela alla bien pendant quelque temps. Mais vers le soir, et comme s'ils avaient voulu nous brouer, les canards partirent en si grand nombre que nous oubliâmes notre bateau. Cela nous coûta cher. En voulant attraper un oiseau blessé, Jermolaï se pencha d'un côté et le poids de son corps fit chavirer l'embarcation qui coula à fond. Et nous voilà en deux secondes plongés dans l'eau jusqu'au cou au milieu de tous les canards que nous avions eu tant de mal à recueillir.

Je ne puis m'empêcher de rire quand je pense

aux drôles de figures de mes compagnons d'infortune ; moi aussi sans doute je faisais une bien triste mine. Pourtant je n'avais pas envie de plaisanter quand cet accident nous arriva ; chacun de nous avait poussé un cri d'effroi en élevant instinctivement son fusil au-dessus de sa tête ; Soutchok, habitué à imiter tout le monde, en faisait autant avec sa perche.

Jermolaï fut le premier qui rompit le silence.

— Malédiction ! — murmura-t-il en crachant dans l'eau — comme font les Russes des classes inférieures en signe de dépit ; et se tournant vers Soutchok, il s'écria : « C'est toi, vieux diable, qui es cause de tout cela !

Il ajouta avec colère en s'adressant à Vladimir.

— Et toi, animal, qu'as-tu à répondre maintenant ? Il fallait épuiser l'eau, c'est toi, toi, toi...

Vladimir avait perdu son éloquence ; il tremblait, ses dents claquaient ; il avait l'air d'un fou,

il avait oublié sa verve, son respect et sa dignité... Je sentais le bateau sous nos pieds.

Au moment de notre plongeon l'eau me parut très froide, mais je m'y habituai à la longue.

Quand je fus un peu remis ; je regardai autour de moi : les roseaux se dressaient à quelques pas de nous et, derrière cette forêt légère, j'apercevais le village.

— Qu'allons-nous faire ? dis-je à Jermolaï.

— Nous allons voir, répondit-il ; il ne faudrait pas passer la nuit ici. Toi, prends mon fusil, dit-il durement à Vladimir qui obéit humblement et ne souffla mot. — Je vais voir s'il y a un gué, — continua-t-il très résolu, persuadé que dans tout étang, il devait y avoir forcément un gué. Et prenant la perche de Soutchok il marcha du côté du rivage en sondant l'eau autour de lui.

— Tu sais nager ? lui criai-je.

— Pas du tout ! me répondit-il derrière les roseaux.

— Il va se noyer, dit froidement Soutchok.

Celui-ci était complètement remis de sa frayeur; et maintenant qu'il voyait que nous n'étions pas fâchés contre lui, il était redevenu impassible, et poussait seulement par moments de petites exclamations.

Vladimir me dit alors que mon chasseur s'exposait inutilement à son avis.

Bientôt Jermolaï ne répondit plus aux cris que nous poussions par intervalles; du moins, nous ne l'entendions plus.

Les vêpres sonnèrent au village; tout était silencieux autour de nous, et nous évitions de nous regarder.

A tous moments, au-dessus, volaient des canards sauvages; ils cherchaient un endroit pour s'abattre, mais quand ils nous voyaient, ils remontaient aussitôt dans les airs en poussant des cris rauques.

Nous nous engourdissions : il y avait déjà une

heure que Jermolaï était parti. Soutchok fermaient les yeux comme s'il avait eu sommeil... Enfin, au moment où je désespérais presque, Jermolaï reparut.

— Eh bien ! qu'as-tu trouvé ? lui demandai-je ?

— Je viens du rivage, me répondit-il, j'ai un gué. Venez.

Avant de nous laisser passer, Jermolaï tira une corde de sa poche et attacha par les pattes les canards qui flottaient autour de nous ; alors, prenant le bout de la corde entre ses dents, il alla en avant, Vladimir le suivit, puis moi et en dernier Soutchok. La distance qui nous séparait du bord était bien d'un quart de verste ; Jermolaï allait résolument, sans aucune hésitation, il savait déjà par cœur les moindres détours de ce nouveau chemin et il criait de temps en temps : « A gauche, plus à droite, il y a un trou-là, prenez garde. »

Nous avions quelquefois de l'eau jusqu'à la

bouche, et Soutchok qui était le plus petit d'entre nous, enfonçait et courait le risque de se noyer. Il se débattait, avalait de l'eau.

— Allons! allons! disait Jermolaï sévèrement, et à force de sauter et de se dresser sur la pointe de ses pieds, le pauvre vieux gagnait du terrain. Mais je dois ajouter que jamais il ne s'oublia jusqu'au point de s'accrocher aux pans de mon habit.

Nous arrivâmes sains et saufs au rivage, trempés jusqu'aux os, comme on le pense, couverts de vase, de boue et d'herbes; nous étions méconnaissables.

Deux heures après, assis dans une grange à foin, nettoyés tant bien que mal, nous nous préparions à faire honneur au souper. Le cocher, homme très lent et très raisonneur, régalait de tabac le vieux Soutchok qui prisait avec frénésie.

Vladimir était mélancolique et penchait la tête de côté. Jermolaï nettoyait nos fusils. Les chiens flairaient une bouillie d'avoine qui cuisait

pour eux et agitaient leurs queues en signe de joie, les chevaux battaient du sabot le sol de l'écurie voisine et hennissaient en nous entendant.

X

LE BOIS ET LA STEPPE

J'ai peut-être fatigué le lecteur avec mes récits de chasse; qu'il se tranquillise, j'ai fixé la limite de ces pages, je lui demande seulement l'autorisation d'ajouter quelques remarques cynégétiques.

La chasse au fusil est pleine d'attraits par elle-même, « für sich », comme l'on disait quand la philosophie de Hégel était à la mode. Si le ciel ne vous a pas créé chasseur, vous n'en êtes pas moins ami de la nature, donc vous devez porter envie aux disciples de saint Hubert.

Peut-être ne me comprenez-vous pas?

Connaissez-vous les jouissances que l'on

éprouve lorsqu'on part pour la chasse, avec l'aurore, par une belle journée de printemps?

Vous êtes sur votre perron; le ciel est d'un gris sombre, çà et là brillent des étoiles, un doux courant passe, onduleux comme une vague légère, puis ce sont les murmures discrets et confus de la nuit; les arbres paraissent enveloppés d'un voile de ténèbres. On dispose le tapis pelucheux sur la téléga; près de vous on met la boîte à thé et le samovar.

Les chevaux de volée frissonnent, piétinent avec grâce, un couple d'oies blanches à peine éveillées traversent silencieusement le chemin. Derrière une haie, le gardien ronfle paisiblement. Au milieu de l'atmosphère refroidie il n'est pas un son qui ne reste comme gravé et incrusté longtemps.

Vous prenez place dans la voiture, les chevaux partent bien ensemble, la téléga avance, passe devant l'église, vous descendez la colline, puis

vous prenez à droite, en suivant la digue, l'étang se couvre de vapeurs; vous avez froid et remontez le collet de votre manteau. Les coursiers traversent à grand bruit les flaques d'eau, pendant que le cocher sifflote sur son siège.

L'aurore s'allume peu à peu, quelques traînées de feu sillonnent le ciel, pendant que le brouillard se cache dans les ravins; le chant de l'alouette a retenti, un vent léger a soufflé et le disque de pourpre du soleil s'élève sensiblement. La lumière colore les versants, les collines, elle pénètre même au fond des vallées, c'est une débauche de lumières, une orchestration magnifique des tons les plus éclatants; le cœur bondit en vous comme l'oiseau dans la feuillée; tout semble dire : joie, bonheur, bien-être. Là-bas, c'est le village, puis un hameau avec son église blanche, ici un marais vers lequel vous vous dirigez.

Le soleil monte rapidement, le ciel est pur,

la matinée sera belle; un troupeau sort du village et se dirige de votre côté. Vous gravissez un monticule; quel spectacle lorsque vous êtes arrivé là-haut! Une rivière coule en serpentant sur une longueur de dix verstes au moins, elle bleuit à travers le brouillard; de vertes prairies s'étendent sur ses bords, dans le lointain, des vanneaux tournent au-dessus des marais.

On entend le bruit d'une téléga; c'est un paysan qui arrive au petit trot et choisit pour son cheval un chemin ombreux. Vous échangez avec lui un fraternel bonjour. Vous entendez le son métallique et criard de la faux; le soleil monte, une heure, deux heures se passent; la chaleur devient étouffante; le foin sèche sous la fourche des faneuses, il fait horriblement chaud... le ciel se rembrunit, l'air concentre des vapeurs torrides.

— Ami, où peut-on étancher sa soif? demandez-vous à un paysan.

— Dans le ravin, là-bas à gauche, il y a une source, vous répond-il.

Vous traversez des taillis, des hautes plantes, et enfin vous découvrez une source ; un buisson de chêne étale complaisamment ses branches velues au-dessus de l'eau, de grosses bulles d'argent s'élèvent du fond du liquide et viennent mourir à sa surface ; vous vous étendez près du bord, vous n'avez plus soif, la fatigue l'emportant, vous restez immobile. L'ombre qui vous enveloppe de tous côtés est imprégnée d'une fraîcheur odorante, les buissons semblent jaunir, mais qu'est-ce donc ? un vent subit passe sur la campagne, on entend un bruit sourd, n'est-ce pas le tonnerre ? le ciel a pris une teinte de plomb, une couleur ardoisée ; oui, c'est bien un orage qui se prépare, voici l'éclair qui brille dans le lointain. Il est encore temps de chasser ; mais le nuage noir grandit à vue d'œil, il vient au-dessus de vous. L'herbe et les buissons se

couvrent d'un voile d'obscurité. Vite, n'y a-t-il pas un hangar là-bas, courons nous y réfugier. Vous arrivez juste à temps. Quel orage ! la pluie, les éclairs, votre abri n'est pas des plus sûrs et laisse passer l'eau ; enfin la bourrasque dure peu de temps, vous sortez bientôt de votre asile. Grand Dieu ! comme tout brille joyeusement autour de vous, et quelle senteur délicieuse, quel parfum ont pris les genièvres, les aubépines, les fraisiers, les champignons!

Mais voici que le jour baisse. Le crépuscule éclaire la moitié du ciel et l'incendie. L'air dont vous êtes entouré est d'une transparence cristalline, mais dans le lointain, vous voyez descendre des vapeurs qui semblent encore chaudes ; avec la rosée, tombe sur ces plaines ; une teinte rose les buissons, les meules de foin projettent des ombres qui s'allongent de plus en plus, le soleil a fui, une étoile s'allume et tremble dans l'Océan igné du couchant.

Mais cette mer commence à pâlir, le ciel bleuit, les ombres se confondent, c'est la nuit. Regagnez vite votre logis

Une autre fois, vous faites atteler la bégovaïa drocha, et vous allez en forêt, chasser la gelinotte.

Voici le bois, les hautes cimes des trembles murmurent au-dessus de vous, les bouleaux balancent paresseusement leurs branches, le vigoureux chêne se dresse à côté du tilleul géant. Vous suivez un chemin émaillé de fleurs, de grosses mouches jaunes tourbillonnent dans l'air, des moucherons s'agitent par essaims ; les oiseaux gazouillent leur plus beau morceau.

Comme le chant de la fauvette s'allie bien à la senteur du muguet !

Nous nous enfonçons dans le bois, le fourré s'épaissit, une paix et un bien-être extraordinaires s'emparent de votre âme. Mais à un souffle de vent, les hautes cimes remuent et font entendre comme un bruit de cascades, des herbes

élancées croissent çà et là sur le lit des feuilles mortes de l'année dernière; tout à coup un lièvre passe, les chiens s'élancent à sa poursuite en faisant entendre des aboiements sonores.

Que la forêt est belle à la fin de l'automne, quand les bécasses arrivent; il n'y a plus de soleil, mais de l'ombre, mais une odeur enivrante qui est répandue dans la campagne, un brouillard transparent qui se tient au-dessus des plaines.

Les arbres se dessinent sur un ciel bleu pâle, et quelques feuilles dorées ajoutent à la beauté du coloris.

Et un jour d'automne, par un temps clair, lorsqu'il a gelé le matin, et que les bouleaux argentés sont couverts de rameaux d'or, lorsque le soleil est bas mais brille d'un éclat plus vif qu'en été, un petit bois de trembles, entièrement dépouillé de feuilles, est inondé de lumière, il semble heureux de sa nudité.

De longues vagues bleues courent sur la ri-

vière, balancent les oies et les canards qui s'y trouvent et vous apportent le bruit d'un moulin situé à quelque distance.

Les jours brumeux en été ont aussi des charmes, mais les chasseurs ne les aiment point; le gibier part près de vous et disparaît dans des nuées blanchâtres que vous maudissez. Mais tout est calme et tranquille autour de vous, aucun arbre, aucune feuille ne bouge, ils goûtent le repos avec délices. Une ligne noire se montre au-dessus de la vapeur répandue dans les airs, vous la prenez pour un rideau de bois. Non, voyez, c'est une bande d'absinthe qui pousse entre deux champs.

Vous allez visiter un champ éloigné de la steppe. Après plusieurs petits chemins vous arrivez à la grande route.

Vous passez devant les auberges dont les portes ouvertes vous montrent dans la cour le grand puits.

Vous marchez longtemps, longtemps... Les pies voltigent sur les saules qui bordent la route;

les paysannes, armées de longs râteaux, traversent les prés; un piéton en vieux kastane chemine péniblement; voici venir une grande voiture seigneuriale; derrière, sur un sac, entouré de nattes, se tient un pauvre laquais avec de la boue jusqu'aux sourcils. Là-bas, c'est une ville avec ses petites maisonnettes de bois, ses maisons de marchands en briques, son vieux pont jeté sur le ravin... En avant! la steppe commence. Au milieu de la plaine, des mamelons labourés accidentent la plaine de leurs vagues; des ravins tapissés d'herbes verdissent dans les intervalles; quelques blancs clochers se montrent dans le lointain, une petite rivière serpente agréablement; son cours est interrompu de temps à autre par des digues, quelques outardes restent craintivement dans un champ éloigné; une vieille habitation seigneuriale reflète ses tourelles dans un petit étang; vous avancez toujours. Enfin la voilà la steppe, la vraie, la steppe immense, sans limites!

Et en hiver, la chasse au lièvre sur le monticule de neige : la température est basse, l'air glacial, le ciel a une teinte verte qui fait ressortir les arbres rougeâtres. Et les premiers jours de printemps, lorsque la nature renaît, quand le soleil vient réchauffer la campagne, consoler la petite alouette, tandis que les torrents, couverts d'écume, roulent de ravin en ravin, avec un mugissement sourd.

Il est temps de finir. Je viens de parler du printemps, ce souvenir est venu s'offrir à moi bien à propos ; à cette époque on se sépare avec moins de peine, les heureux eux-mêmes se sentent attirés vers les climats lointains, où la nature sourit à l'imagination et appelle les voyageurs... Adieu, chers lecteurs, soyez heureux, toujours.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. — Jermolaï et la meunière 1
II. — Birouk 28
III. — La mort. 44
IV. — Tchertapkanof et Trédopouskine 69
V. — Les chanteurs russes 108
VI. — Le nain Kaciane 137
VII. — La peur 172
VIII. — Le rendez-vous. 198
IX. — Une chasse aux canards sauvages. 220
X. — Le bois et la steppe 242

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

46822
LR Turgenev, Ivan Sergyeevich
T9365za Récits d'un chasseur.
.F [Translation of Zapiski okhotnika.]

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU